

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

FACULTÉ DES LETTRES

Une communauté de potiers en Iran

Le centre de Meybod (Yazd)

Thèse

présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel
pour obtenir le grade de docteur ès lettres

par

Micheline Centlivres-Demont

1971

La Faculté des lettres de l'Université de Neuchâtel, sur le rapport de MM. les professeurs Jean Gabus et Georges Redard, autorise l'impression de la thèse présentée par Mme Micheline CENTLIVRES-DEMONT, en laissant à l'auteur la responsabilité des opinions énoncées.

Neuchâtel, le 29 mai 1970.

Le doyen:

MARC EIGELDINGER

TABLE DES MATIÈRES

Préface	9
---------------	---

LE TERRAIN

I. Introduction	11
1. Origine et propos du travail	11
2. Les informateurs	12
3. Transcription	12
II. Situation générale: l'oasis, le quartier	13
1. Cadre géographique général	13
2. Historique	14
3. L'ensemble urbain	16
4. Meybod Bālā	18
III. Artisans et ateliers	19
1. Les techniques	19
2. Histoire des descendants de Hoseyn Nāinī	20
3. Liste des potiers	22
4. Les ateliers	22

MATÉRIAUX ET TECHNIQUES

IV. Matières premières et outillage	24
1. Matières premières	24
A. Argile <i>gel</i>	24
B. Silice <i>sīlīs</i> ou <i>sang-e āteš</i>	25
C. Fritte <i>rang-e sefid</i>	25
D. Colorants <i>ǰōwhar</i>	26
E. Engobe et glaçures	27
2. Outillage	27
3. Fours et combustibles	29
A. Fours <i>kūre</i>	29
B. Combustibles <i>sūxt</i>	30

V. Technologie	30
1. Type A = poterie poreuse	30
A. Formes et usages	30
B. Fabrication	32
2. Atelier de briques cuites <i>kārxāne-ye āʃor</i>	35
3. Type B = poterie glacée	35
A. Formes et usages	35
B. Fabrication	36
4. Type C = faïence	38
A. Formes et usages	38
B. Fabrication	39
VI. Décors et motifs	42
1. Type A = poterie poreuse	42
A. Description	42
B. Sources et interprétation	42
2. Type B = poterie glacée	42
A. Description	42
B. Sources et interprétation	42
3. Type C = faïence	43
A. Description	43
B. Sources et interprétation	46
4. L'évolution du décor et sa signification actuelle	48
5. Dédicaces, inscriptions, signatures et dates	48
PRIX ET MARCHÉ	
VII. Eléments de la comptabilité de la production	49
1. Investissements de base: ateliers et outillage	49
2. Frais d'exploitation	50
A. Matières premières et combustibles	50
B. Main d'oeuvre et salaires	51
3. Revenu brut	52
4. Trois budgets types	54
VIII. Circuits et débouchés	56
1. Intermédiaires, techniques de vente et modes de paiement	56
2. Clientèle	58
A. Réseau de distribution	58
B. Aire de renommée	59
C. Clientèle et niveau de vie	59

IX. Problème de l'endettement..... 60

X. Tendances actuelles 63

XI. Budgets familiaux 64

 1. Revenus annexes 64

 2. Dépenses 64

LA VIE SOCIALE

XII. La vie professionnelle 67

 1. Hiérarchie professionnelle et division du travail dans le cadre de l'atelier ... 67

 2. Hiérarchie et métier 68

 3. Organisation professionnelle 69

 4. Horaire et calendrier 70

 5. Savoir poétique 71

XIII. La famille 72

 1. Relations de parenté entre potiers et faïenciers..... 73

 2. Séparation des activités selon le sexe 74

 3. Alimentation 75

 4. Hygiène et santé 75

 5. Habillement 76

 6. Loisirs 77

XIV. Croyances 78

TRADITION ET MODERNISME

XV. Avenir du métier de potier et de faïencier 79

 1. Point de vue général 79

 2. Point de vue des potiers et des faïenciers 79

 3. Un cas d'intervention : l'histoire d'Ali..... 80

 4. Conservatisme et changement..... 82

 5. Possibilité de survie 82

Annexe 87

Bibliographie 88

Glossaire 90

Table des planches..... 95

Table des photos 96

Planches 97

Photos 121

PRÉFACE

La céramique iranienne a fait jusqu'à nos jours l'objet d'études relevant presque exclusivement de l'archéologie et de l'histoire de l'art; il est vrai que parmi les poteries anciennes, il en est bon nombre qui dépassent largement en technique et en esthétique la production d'aujourd'hui. Au début de ce siècle, van Genneep écrivait déjà: "Ici, comme pour les vases et assiettes, on s'est trop intéressé jusqu'ici aux belles pièces seulement, qui relèvent de l'histoire de l'art, et pas assez aux productions communes et courantes, qui relèvent de l'ethnographie" (1913, 84). Aussi avons-nous tenté de montrer l'intérêt qu'offre la céramique courante contemporaine à condition qu'on ne se limite pas à la seule technologie. Notre travail est consacré à l'étude d'un centre spécialisé dans la fabrication de trois types de céramique.

Les frais de notre séjour sur le terrain ont été couverts par la Ceramica Stiftung, à Bâle, qui a également participé, ainsi que le Département de l'instruction publique du canton de Neuchâtel, au coût de publication de l'ouvrage.

Notre gratitude va au professeur Jean Gabus, notre directeur de thèse, et au professeur Georges Redard qui a suivi de près notre travail et nous a utilement conseillée. Nos remerciements vont également aux Autorités iraniennes et particulièrement au Ministre de l'éducation nationale et aux autorités locales qui ont su aplanir les difficultés inhérentes à ce type de recherches.

L'ébauche des plans et une partie des photographies sont dues à M. Alain Delapraz, à Neuchâtel; Mlle Verena Felber, à Berne, a bien voulu se charger de dessiner les pl. VIII, XI à XVII. Qu'ils veuillent trouver ici l'expression de notre gratitude.

Notre reconnaissance va tout particulièrement aux potiers de Meybod dont la patience inlassable et la compétence nous ont ouvert les arcanes du métier de potier.

Enfin, c'est à notre mari que nous devons l'appui moral nécessaire à l'achèvement de ce travail qu'il a bien voulu relire et améliorer de nombreuses suggestions.

LES POTIERS DE MEYBOD

LE TERRAIN

I. INTRODUCTION

1. Origine et propos du travail

L'étude d'un groupe humain dans le monde musulman présente des difficultés considérables qui empêchent souvent l'ethnologue d'envisager cette recherche dans sa totalité; ces difficultés, parmi lesquelles la stricte séparation des sexes, le secret de la vie domestique ainsi que les interdits religieux sont les plus notables, nous ont amenée à porter notre attention sur une activité artisanale et technologique particulière qui a l'avantage d'offrir un domaine délimité dans sa matière et en quelque sorte ouvert dans ses manifestations.

Une communauté de potiers n'est pas une simple addition d'artisans et de techniques, mais un groupement humain, un milieu sociologique. Une telle étude exigeait un séjour prolongé sur le terrain, car, comme le dit Condominas, "un ethnographe ne peut se permettre aujourd'hui de s'éparpiller: la matière même de son étude se transforme avec une extrême rapidité, et il est contraint, pour faire œuvre scientifique, de s'attaquer immédiatement à un travail en profondeur. (. . .) Je continue à croire que, pour que la méthode comparatiste donne les meilleurs résultats, il faut que l'ethnographe ait fait un long séjour dans une petite communauté, afin de connaître ce genre de milieu et ses problèmes" (1965, 239 et 242).

Nous avons choisi la poterie parce qu'aucun métier n'offre un spectacle aussi dramatique et aussi fascinant dans une durée aussi brève. En quelques secondes une masse informe de terre se trouve transformée par une technique où interviennent le savoir, l'outil et la main.

Mme Antoinette Perrier, de Paris, nous avait parlé de Meybod, vanté la beauté de son site, l'intérêt de sa poterie et de sa faïence. En avril 1962, nous y faisons une première reconnaissance; l'intérêt du groupe est indéniable: vingt et un ateliers de potiers produisant de la poterie poreuse, de la poterie glacée et de la faïence, plus une briquetterie. La Ceramica Stiftung, de Bâle, accepte de subventionner notre enquête.

De passage à Meybod en mai 1964, nous organisons notre futur séjour en nous présentant au directeur des écoles de la localité, M. Mehdi Aštari, sur recommandation du Ministère de l'éducation nationale. M. Aštari offre de nous chercher une maison non loin du quartier des potiers. Il tiendra parole et saura aplanir les difficultés matérielles soulevées par notre installation et veiller à notre bien-être. Grâce à lui, nous avons pu remplir notre mission avec le maximum de profit.

Le 5 octobre 1964, nous nous installons à Meybod; notre séjour se prolonge jusqu'au 17 décembre, quand le froid, la pluie, la neige et la boue nous chassent de notre maison.

Dans ce travail, nous n'avons pas voulu nous limiter à l'aspect technologique et nous examinerons comment la production débouche dans le circuit économique, ses perspectives de transformation et le contre-coup de la modernisation de l'Iran sur un artisanat tradi-

tionnel. Dans la mesure où l'atelier est aussi milieu social, nous avons pu, par notre présence prolongée, nous introduire dans les groupes familiaux et peu à peu dans le groupe des femmes, par lesquelles s'établit le réseau interparental qui est à la base de la population potière. Nous avons ainsi pu comprendre comment ce groupe de potiers s'inscrit dans la société (famille et village)¹.

2. Les informateurs

L'enquête s'est effectuée sans interprète et les questionnaires préparés ont été utilisés de façon implicite, sous forme d'interviews, les gens questionnés n'ayant pas l'habitude de répondre à des questions ordonnées.

Notre témoin le plus important fut Abbās Qanbar Nāini (v. p. 20-21). Mehdī Aštari et sa femme, institutrice, Ĵali Mobseni, instituteur, Seyyed Azemi, maire du village et propriétaire de notre maison, ont répondu à toutes nos questions et ont largement facilité notre travail, sans parler de tous les potiers et des membres de leurs familles qui, par leurs réponses et aussi par leurs questions, nous ont permis de mener à bien notre enquête.

3. Transcription

Les noms de lieux entrés dans l'usage français, tels que Téhéran, Isfahan, Chiraz, Mechhed, et de personnages historiques sont écrits selon l'orthographe française courante, les autres termes géographiques selon la graphie de la carte mondiale 1 : 1 000 000, publiée par le D. Survey War Office and War Ministry, Londres 1961-1963.

Pour les termes persans et la toponymie locale, nous avons adopté un système de transcription où les signes particuliers utilisés sont :

č *tch* comme dans *match*

ĵ *dj* comme dans *djinn*

x *ach-laut* allemand

ž *j* comme dans *jour*

š *ch* comme dans *chiffre*

q consonne postvélaire, spirante le plus souvent sonore, assez proche du *r* français grasseyé, mais également oclusive

u *ou* français

h aspirée faible

' oclusive glottale

y semi-voyelle comme dans *yatagan*.

Dans la langue familière, devant *n* ou *m*, le *ā* (semblable au *â* français de pâte) devient *u*.

¹ V. notre rapport préliminaire, Delapraz 1965.

II. SITUATION GÉNÉRALE : L'OASIS, LE QUARTIER

1. Cadre géographique général

L'oasis de Meybod² est située en bordure du Dasht-i Lūt par 32° 15' de latitude N. et 54° de longitude E., à 450 km au S.-E. de Téhéran (700 km par la route), à 60 km au N.-O. de Yazd et à 12 km au S.-O. d'Ardakān, sur le versant est de la chaîne transversale occidentale qui s'étire de l'Azerbaïdjan au Mékran (pl. I).

Le *dehestān*³ de Meybod fait partie du *baxš* d'Ardakān dépendant du *šahrestān* de Yazd dans l'*ostān* d'Isfahan (*Farhang-e joqrāfiā-ye Īrān* 1951-1952, X, 190; Jackson 1909, 402). Formé de vingt et un villages *de*⁴ et de neuf hameaux *mazra'e*⁵, il est limité au nord et à l'est par les faubourgs d'Ardakān, siège du chef de sous-district *baxšdār*, au sud par le *baxš* d'Eškadar. Le *dehestān* de Meybod a une superficie de près de 100 km²; l'altitude moyenne est de 1100 m. Meybod s'étend au pied nord de la grande chaîne du Kūhrūd qui dépasse ici 3000 m.

Le rythme de travail et la production des potiers dépendent du climat et de l'écologie. C'est la zone aride de climat continental septentrional: très froid en hiver, brûlant en été. L'air y est d'une extrême siccité (15-20% d'humidité). Les montagnes s'étirant du N.-O. au S.-E. arrêtent les pluies; toutefois leur altitude (3000 m) leur conserve quelque humidité (Blanchard et Grenard 1929, 159), favorisant les cultures dans les oasis au pied de la chaîne de montagnes. Les précipitations annuelles, réparties de janvier à mars, ne dépassent pas 100 mm. En hiver, la neige, rare, ne tient pas, mais la température peut descendre en-dessous de 0° C de mi-décembre à fin-janvier. En juillet-août, le thermomètre marque plus de 40°. Entre ces deux extrêmes, où l'activité céramique est réduite, voire interrompue, le printemps et l'automne aux températures agréables voient s'effectuer le maximum de la production potière et offrent les conditions optimales pour le séchage des pièces en plein air.

Malgré la faible pluviosité, le *dehestān* de Meybod est abondamment pourvu en eau grâce aux 60 *qanāt*⁶ qui viennent en majeure partie du pied du Shīr Kūh (4075 m) situé à 70 km au sud de Meybod. C'est d'ailleurs d'un de ces *qanāt* que les potiers tirent l'eau

² Selon nos informateurs, le nom de Meybod serait formé de *mey* = vin et de *bod*, déformation de *būd*, racine de *būdan* = être, indiquant par là que la localité existait avant l'ère islamique puisqu'on y faisait du vin. Selon d'autres, le second élément du mot pourrait être une déformation de *bot* = idole. Ce sont naturellement des étymologies populaires. Selon le *Tārix-e Yazd* (Ĵā'fari 1960, 13), le nom de Meybod perpétuerait le souvenir d'un officier chargé par le souverain sassanide Yazdegerd de créer cette place forte. Selon le *Tārix-e jadīd-e Yazd* (Kāteb 1966, 38-40), il rappellerait le nom de Mō'bad, fils du souverain sassanide Kobād (478-531), qui, malade, ne recouvra la santé qu'à l'emplacement de l'actuel Meybod où s'élevait alors un temple du feu. Il y fonda par la suite la cité de Mō'badgard, dont le nom se transforma au cours des siècles en Meybod.

³ L'Iran est divisé en provinces *ostān* et sous-provinces *farmāndāri-kol*, divisées elles-mêmes en districts *farmāndāri* ou *šahrestān*, divisés en sous-districts *baxš*, divisés en communes rurales *dehestān*. Le *dehestān* est une division administrative sans autonomie.

⁴ Par ordre d'importance: Firūzābād, Mehrjōrd, Bašniqān, Kūčok, Meybod Bālā, Amīrābād, Bafrūye, Hasanābād, Bīde, Yaxdān, Kūčebāq, Mahmūdābād, Šīrok, Barčīn, Dehābād, Xānqā, Šāje-hānābād, Rekonābād, Mehrābād, Dešūxi, Badarābād. Le *Farhang-e joqrāfiā-ye Īrān* indique le nombre de 19 villages plus ou moins grands. Le Census district statistics 1960 en cite 20.

⁵ Les hameaux sont situés à quelque distance à l'O. de Meybod, au pied de la montagne. Ils ne comprennent chacun que quelques maisons et une vingtaine d'habitants.

⁶ *qanāt*: canal d'eau souterrain en pente légère qui amène l'eau des sources amassée au pied des montagnes jusqu'à la surface du sol. V. également Siroux 1949, 121-124.

nécessaire au mouillage de la terre avant le foulage; ils la puisent directement au *qanāt* ou vont la chercher à la citerne voisine *ābambār*⁷.

Des collines marneuses entourant la dépression d'Ardakān sont venues s'accumuler des couches d'alluvions qui ont donné naissance aux sols argileux d'où nos potiers tirent leur matière première. Smith (1876, 170) est le premier à remarquer la nature du sol: "From the deserted village above-mentioned [Chafta] to the caravanserai of Maibut is about four miles, and the road crosses over a peculiar white clayey soil, cut up in every direction by khanats".

Principalement agricole, le *dehestān* de Meybod produit des pistaches, des melons, des pastèques et surtout du coton, qui font l'objet de commerce avec l'extérieur. La culture du coton a une influence restrictive sur la production potière, l'usage dit *goroq*, litt. exclusion, interdisant de faire de la fumée pendant les quarante jours de floraison des cotonniers, aux mois de *tīr* (22 juin – 22 juillet) et de *mordād* (23 juillet – 22 août). Quant au blé, il ne suffit pas à la consommation locale. Les vergers sont plantés de grenadiers, de cerisiers, de pêchers, de poiriers et de vignes sur espaliers.

Au siècle passé, Meybod substitua la culture du pavot à opium (*Papaver somniferum* var. *album*) à presque toutes les autres cultures; il en résulta, selon Elisée Reclus (1884, 270), un appauvrissement certain. La culture et toute vente, même celle du Monopole d'État, ont été complètement supprimées en 1953; dès lors, les cultures vivrières n'ont cessé de gagner du terrain. Les propriétés (moyenne de 6–8 ha, maximum 25 ha) sont à la charge des propriétaires-paysans et des ouvriers agricoles engagés à la journée; nombre de petits artisans, dont quelques potiers, travaillent aux champs au moment des labours⁸ et des moissons.

Vu la pauvreté et la rareté des pâturages, ovins et caprins sont en petit nombre. Les troupeaux, confiés à des bergers, sont conduits pendant l'été dans les montagnes à l'ouest de Meybod. Les bovins sont fort rares. Anes et chameaux servent de bêtes de somme.

2. Historique

L'histoire de Meybod remonte au delà de l'ère islamique. Le *Tārīx-e Yazd* (Ĵa'farī 1960, 13) et le *Tārīx-e jadīd-e Yazd* (Kāteb 1966, 32 et 38) rapportent que le souverain sassanide Yezdegerd (448–457), fils de Bahram Gor, — qui ordonna et acheva la construction de Yazd — créa trois places fortes: Bīde, Meybod et Aghda, du nom des trois colonels qu'il chargea de l'exécution. Le premier ouvrage mentionne en outre que le souverain Mehrengār fit venir des *moqanī*⁹ de Bagdad pour creuser des *qanāt*, créa le village de Mehrjōrd, fit élever une citadelle et un temple du feu et des jardins dans le *vilāyat* de Meybod (Ĵa'farī 1966, 14).

La légende raconte que ces localités se trouvaient alors en bordure d'une mer intérieure — le lac Sāveh ou Howz-e Soltān, maintenant à 48 km au S. de Téhéran — qui s'étendait jusqu'à Hamadān; le mont Taĵon se dressait au centre de ce lac et l'actuelle

⁷ La citerne est creusée à 12 — 15 m en sous-sol, où elle communique avec un *qanāt*; elle est surmontée de quatre tours de ventilation *bādgīr* encadrant le toit voûté; par une rampe d'escalier, on accède à une plate-forme de 2 m sur 2, où, fiché dans le mur, un robinet distribue l'eau potable. V. également Siroux 1949, 125–128.

⁸ La plupart des terres ne sont pas labourées, mais bêchées, faute d'animaux de trait.

⁹ *moqanī*: ouvrier spécialisé dans la construction, l'entretien et la restauration des systèmes d'irrigation.

localité de Barjīn ou Barčīn servait de port à Meybod. La nuit où naquit le prophète Mahomet, cette mer disparut sous terre, la voûte de la forteresse (de Meybod?) trembla, douze créneaux se détachèrent et la flamme des temples du feu s'éteignit (Ĵa'farī 1960, 13; Kāteb 1966, 32; Savary 1948, 2-3).

Yāqut et d'autres géographes arabes, qui voyagèrent avant le XIII^e s., situent Meybod à 10 *farsax*¹⁰ de Yazd et à la même distance de Aghda (Barbier de Meynard 1861, 555; Le Strange 1966, 285). Dès lors aucun document historique ne cite plus Meybod jusqu'au XIV^e s. Pourtant à l'époque mongole, elle fut une étape sur la route de la soie et la route des épices; elle dut connaître les haltes des caravanes chargées de soieries et de cotonnades de Kermān et de Yazd, et des épices, des parfums et des pierres précieuses de la Chine et des Indes (Siroux 1949, 18 avec n. 8).

Meybod atteignit son apogée au XIV^e s., sous la dynastie des Mozaffarides (1313-1393) (Defrémery 1844; Lambton 1968, 261; Sykes 1930/1969, II, 116; Ĵa'farī 1960, 30, 31, 32, 33, 35, 111, 112; Kāteb 1966, 80-82). La désagrégation de l'empire mongol permit à de puissants chefs locaux de prendre le pouvoir et de se rendre politiquement indépendants. Sous le règne de Sharaf ud-Din Mozaffar b. Mohammad b. Mozaffar et jusqu'en 754 H. (1353/1354), Meybod fut capitale du royaume mozaffaride. Ce souverain avait reçu en retour du sultan Ghazan Khan (1295-1304) les terres confisquées à son père Sharaf ud-Din Mozaffar¹¹ par le vizir Rachid ud-Din dans la région de Yazd. Ce fut une période prospère pour Yazd et sa province (Lambton 1953, 78 et 99), pendant laquelle furent construits et renforcés à Meybod le rempart, le fossé, la forteresse *qale-ye nāranj*, litt. forteresse de l'orange. Ses successeurs abandonnèrent Meybod pour s'installer à Chiraz. Selon Mustawfī (1919, 77), qui passa à Meybod au XIV^e s., "Maybud, [is] a small town which in climate and products resembles Yazd".

Les Mozaffarides dominèrent le sud de la Perse, c'est-à-dire les provinces du Fars et du Kermān, de 1340 jusqu'à leur défaite par Tamerlan en 1392, alors qu'ils tenaient encore un certain temps le pouvoir en Irak persan et en Azerbaïdjan (Godard 1962, 297).

Meybod se trouva sur le chemin de l'invasion afghane en 1722. Sa forteresse, en partie détruite, fut restaurée pour la dernière fois à l'époque qadjar au XIX^e s.

Vers 1910, alors que Ahmed Chah était encore enfant, des hordes pillardes, Balūči ou autres tribus, — les Meybodī qui nous racontèrent cet épisode ne purent se mettre d'accord sur l'origine exacte des attaquants — poussées sans doute par la famine, firent un raid contre Meybod, bombardèrent la porte d'entrée sud de la ville, pénétrèrent dans la localité qui n'offrit aucune résistance, les habitants s'étant barricadés chez eux après avoir immergé dans les *jūb*, canaux qui circulent d'une maison à l'autre et servent à tous usages, les tapis et la vaisselle de cuivre. Les assaillants ne touchèrent pas aux habitants, mais firent main basse sur les provisions et le bétail.

Dès lors, Meybod ne connaît plus qu'une vie d'autant plus pacifique et plus calme que Reza Chah Pahlavi fit tracer la route Isfahan-Yazd-Kermān à 12 km à l'E. de Meybod, laissant la localité à l'écart de la circulation des camions, des autobus et des rares voitures de tourisme. Cette situation ne va pas tarder à se modifier. La nouvelle route goudronnée transasiatique va traverser le centre de Meybod; en automne 1965, la trouée était faite, on avait rasé des maisons, abattu des murs, créant ainsi une avenue large de 8 à 10 m. Il en

¹⁰ *farsax*: mesure itinéraire d'environ 6 km.

¹¹ On dit que son tombeau se trouve à Meybod; mais plusieurs auteurs prétendent que ce tombeau renferme les restes du sultan Rachid. V. Kharegat 1935.

résultera certainement pour Meybod un développement économique, dont le prix se paiera par un accroissement des besoins et une élévation du coût de la vie; mais l'implantation de maisons de thé et d'ateliers de mécanique en fera une étape pour les moyens de transport (voyageurs et marchandises) et contribuera peut-être au développement de la cité.

Une autre voie de communication, celle du chemin de fer Téhéran-Qum-Yazd, dont la construction commencée il y a trentaine d'années ne s'est étirée que jusqu'à Kāshān, avait prévu une halte à Meybod. Une petite gare a été construite à 2 km à l'O. de Meybod. L'exploitation prochaine du minerai de fer dans la région de Kermān va peut-être redonner vie au projet, puisque ce minerai sera traité près d'Isfahan et que son transport s'effectuera par chemin de fer.

3. L'ensemble urbain

Meybod est peuplé d'un peu moins de 30000 habitants, persans, sauf les *seyyed*, descendants de Mahomet par Fatima, qui, après tant de siècles, continuent à se considérer comme arabes. Malgré ces prétentions généalogiques, il n'y a pas de différence dans l'aspect extérieur. Les uns et les autres sont de taille moyenne, ont le teint foncé, les cheveux et les yeux noirs. Ils parlent le *fārsī*, langue officielle de l'Iran, mais conversent plus volontiers en *yazdī*, parler de la région de Yazd.

Les habitants de Meybod sont musulmans chiïtes, à l'exception d'une centaine de Zoroastriens, agriculteurs, habitant le village de Hasanābād.

Plus de 500 habitants de Meybod, faisant partie des familles les plus modestes, se sont momentanément expatriés à Koweït où ils ont trouvé un emploi comme boulangers ou maçons ou dans l'exploitation du pétrole. A leurs familles restées à Meybod, ils envoient de l'argent de Koweït.

Malgré son grand nombre d'habitants, Meybod, par son aspect, son économie, est en réalité une mosaïque de villages et de hameaux, soit contigus, soit séparés par des jardins, des cultures et des zones désertiques. Ils sont reliés par des sentes ou des chemins de terre, larges de 2 à 3 m, permettant tout au plus le passage d'une jeep. Des caravansérails désaffectés font office de garage à Bašniqān, à Kūčok et à Meybod Bālā, par exemple. Dans le dédale des ruelles se coupant à angle droit, la circulation est exceptionnelle. Le directeur des écoles, le directeur de la succursale de la banque nationale, le médecin ont chacun une VW 1200; quelques instituteurs roulent à moto ou à mobylette; des commerçants, des artisans, des écoliers ont une bicyclette.

Murs, mosquées, citadelles, maisons: toute la ville n'est qu'une vaste poterie cuite au soleil, en briques crues et en pisé. Les ruelles, toutes de poussière, serpentent entre les murs de terre, où le soleil et l'ombre jouent avec la surface beige-rosé. L'habitat est de type continu, clos par influence culturelle et climatique, et comprend dans une enceinte jardins et vergers. La porte d'entrée donne au travers d'un étroit passage couvert, en chicane, dans la cour intérieure à ciel ouvert au centre de laquelle un bassin élargit le *jūb*. Sur cette cour s'ouvrent les pièces d'habitation au sol en terre battue. Le groupement familial habite dans une seule enceinte, ménageant à chaque unité conjugale une ou deux pièces donnant sur la cour commune.

Le quartier le plus important de l'oasis est Fīrūzābād, siège de la direction des écoles, de la centrale téléphonique, du bureau de perception, du registre foncier, de l'office de l'hygiène publique; c'est également à Fīrūzābād, de par sa position au centre de l'oasis, que

s'élèvent les nouveaux bâtiments de l'école secondaire *dabirestān*. Le bazar y est à peine un peu mieux fourni que dans les autres quartiers : on y trouve l'unique pharmacie "moderne" de la localité, à côté de quelques épiciers et fruitiers.

Villages et quartiers ont à leur tête un *kadxodā*, chef de village¹², choisi par les membres de la commune sur recommandation des propriétaires en raison de son prestige personnel, de son influence, de sa situation matérielle et de sa fidélité au gouvernement; mais sa nomination est soumise à l'approbation du *baxšdār*, siégeant à Ardakān. Il est chargé de veiller à l'application des lois et règlements édictés par l'État; il surveille les affaires agricoles; il doit servir de conciliateur en cas de dispute et frappe les coupables de petites amendes pouvant aller jusqu'à 50 rials¹³. Il doit signaler à la gendarmerie les cas de vols, de disputes, de désordres. Le *kadxodā* est avant tout le représentant de l'État et des propriétaires (Lambton 1953, 190, 191, 337, 338; Vieille 1965). Il dépend de l'administration locale et fait partie de l'organisation administrative. Chaque année, il veille au recrutement des futurs soldats. Il ne reçoit ni salaire, ni indemnité de l'État. Depuis quinze ans, Seyyed Azemī, 57 ans, petit propriétaire, est *kadxodā* de Meybod Bālā et de Kūčok.

L'oasis de Meybod ne compte ni gendarme, ni policier, ni soldat pour maintenir l'ordre. Le poste de gendarmerie le plus proche est à Ardakān (12 km). Un gendarme d'Ardakān accompagne les envois d'argent faits par la banque nationale à sa succursale de Meybod. On ne signale ni vol, ni meurtre, ni désordre depuis des années. L'absence même de gendarme évite des frotements. La dernière "affaire" remonte à près de vingt-cinq ans quand deux élèves se battirent dans la cour de l'école primaire et que l'un d'eux fut mortellement blessé. La structure de la famille maintient un ordre dont la transformation est déjà amorcée par les conséquences de l'instruction publique, une économie en voie de modernisation et l'introduction du transistor. La construction envisagée d'une salle de cinéma et le prochain passage de la grande route accéléreront cette transformation.

Dans les autorités de la cité, il faut inclure les *mollā* et les *āxōnd*, théologiens et prêtres, liés au rituel de la vie religieuse. Ils président mariages et enterrements, conduisent les célébrations rituelles associées à la commémoration de la bataille de Kerbela, récitent les *rōuze*, cycles de sermons et de récitation, prêchent les vendredis et jours de fête dans la mosquée où ils dirigent la prière.

La première école primaire pour garçons de Meybod a été fondée en 1284 H. (1905/1906) et la première école pour filles en 1327 H. (1948/1949) (*Sālnāme-ye farhang-e Yazd* 1963, 204-209, 285-286). Pendant l'année scolaire 1963/1964, on a dénombré 1867 élèves dans les écoles primaires, 204 à l'école secondaire, soit au total 1687 garçons et 384 filles¹⁴. Le corps enseignant se compose de 70 maîtres et maîtresses, professant dans 19 écoles, dont 7 de filles. Une classe du soir est ouverte à Šūrok.

Même si les habitants de Meybod sont avant tout tournés vers l'agriculture, on ne trouve pas moins parmi eux certaines activités artisanales, parmi lesquelles, outre la poterie, il faut compter le tissage. Au début du siècle, Sykes écrivait: "Nowadays it is famous for the manufacture of galim, a very durable hand-woven cotton drugget, the usual

¹² Loi du 20 *āzar* 1314 = décembre 1935; loi du 16 *ābān* 1316 = novembre 1937.

¹³ En 1964, 10 rials valent 55 ct. suisses.

¹⁴ L'enseignement primaire est gratuit et obligatoire, mais l'école est loin d'être suivie à 100%, en raison du manque de bâtiments scolaires et de personnel enseignant et des ressources matérielles insuffisantes de la population. Sur une population totale de 25 millions d'habitants, on a dénombré en Iran 2 056 927 élèves en 1964 (Annuaire statistique de l'ONU 1965, 1966, 705).

colours being red and blue" (1902, 156). Il s'agit plus exactement de *zīlū*, tapis de coton tissé. Les ateliers de tissage dispersés dans toute l'oasis sont repérables au bruit que fait le peigne métallique tassant le fil de trame. Le *zīlū* se vend au poids : 100 rials le kilo. Le bénéfice du patron de l'atelier est de 40 rials par kilo.

On ne compte qu'un seul métier à nouer les tapis. La femme de Abbās Qanbar Nānī (v. p. 21), originaire de Nānī, a fait installer un double métier dans leur maison ; deux tapis, en chantier, devaient être achevés au cours de l'année 1966.

On peut également mentionner le filage du coton et le tissage de sacs à henné qui occupent les femmes à domicile. Dans chacune des localités de l'agglomération, on trouve des artisans tels que teinturiers, chaudronniers, cordonniers.

4. Meybod Bālā

Meybod Bālā, la plus ancienne et la plus méridionale des localités de l'oasis, est flanquée à l'est, au sud et à l'ouest d'une muraille de briques crues et de pisé, entourée d'un profond fossé. Elle garde des temps passés la citadelle *qale-ye nāranj*, qui fut souvent assiégée, détruite, reconstruite et restaurée jusqu'au XIX^e s. Elle est protégée de hauts murs entourés d'un large fossé.

Meybod Bālā compte 290 maisons, soit environ 4000 habitants¹⁵. Un bazar très modeste aligne de part et d'autre d'une ruelle quelques échoppes : boulangeries, raffinerie de sucre (fabrication de pains de sucre), forge, menuiserie, dépôt de charbon de bois. Une voûte en berceau, effondrée en maints endroits depuis les fortes pluies de 1957, couvre la ruelle et dispense l'ombre et la fraîcheur du printemps à l'automne, alors qu'en hiver les marchands et les badauds se serrent autour des braseros ou profitent des moindres rayons du soleil.

Deux mosquées, une école primaire de garçons et une école primaire de filles, le bureau de poste et de télégraphe, la succursale de la banque nationale, celle de la société coopérative agricole, un bain public sont les principaux édifices publics de Meybod Bālā.

La rue principale nord-sud aboutit à la porte de Chiraz, *darvāze-ye šīrāz*, entrée de la ville que fermait autrefois une lourde porte de bois. Hors les murs, à l'ouest s'élève une glacière *yaxčāl* désaffectée, dont la voûte de briques crues abritait le dépôt de glace et de neige pillée nécessaire à la préparation des sorbets. Face au *yaxčāl*, un caravansérail tombe en ruines¹⁶. Non loin de là, plus à l'est, se dresse une arche, dernier témoin de la mosquée "hors les murs", qui hébergeait les voyageurs qui, vu l'heure tardive, trouvaient fermée la porte de la ville.

Jusqu'en 1954, les ateliers de potiers et de faïenciers se trouvaient disséminés à l'intérieur de la localité. Depuis lors, sur ordre des autorités locales, les potiers et les faïenciers ont dû installer leurs ateliers au sud du *darvāze-ye šīrāz*, à la limite du désert, tout en gardant leurs habitations dans la ville. Ce déplacement a des raisons économiques — le

¹⁵ 3798 habitants, selon le *Farhang-e joqrāfiā-ye Irān* (1951-1952, X, 190) ; 3202 (1539 hommes et 1663 femmes) selon le Census district statistics 1960. En estimant l'augmentation de la population à 26% depuis le recensement de 1956, on peut dire que la population actuelle de Meybod Bālā est d'environ 4000 habitants.

¹⁶ Smith (1879, I, 171) décrit le caravansérail et la glacière alors qu'ils étaient encore en usage et Sykes (1902, 156) écrit : "It [Meybod] boasts of a fine caravanserai, and the chaotic condition of its city walls can only be compared to those of Kuchan".

nouveau quartier se trouve situé dans et sur les carrières d'argile creusées en surface et en sous-sol, au point d'aboutissement des pistes en provenance de Yazd et d'Ardakān — et des raisons d'hygiène — la fumée des fours, particulièrement celle des fours à pétrole, dépose partout une suie que les prescriptions sanitaires actuelles condamnent. Malgré cet inconvénient, trois habitations de potiers, protégées par de hauts murs, se sont déjà construites près des ateliers depuis 1964.

Remarquons aussi que depuis le règne de Reza Chah, les sédentaires n'ont plus à craindre l'incursion de bandes pillardes et peuvent ainsi s'établir hors des murs de la localité.

Le quartier des potiers, *kūre*, litt. foyer, traversé par trois ruelles parallèles nord-sud, se situe légèrement en contrebas du désert dans la cuvette creusée par l'exploitation de l'argile (ph. 1 et 4). Les vingt et un ateliers sont imbriqués dans la carrière et plusieurs d'entre eux se prolongent en galeries souterraines creusées dans l'argile et soutenues par d'épaisses colonnes de terre (ph. 2). D'anciens ateliers de poterie utilisés comme entrepôts, un atelier de tissage de *zīlū*, une mosquée, une eiterne, deux locaux abritant un coneasseur et un moulin à moteur diesel servant à réduire en poudre la silice et le verre complètent l'équipement du quartier des potiers (pl. II).

L'eau de plusieurs *qanāt* coule en sous-sol à environ 7 m de profondeur. On y accède par 1) un puits creusé dans l'atelier 10, 2) un escalier taillé au sud du moulin, 3) un puits placé entre l'atelier de tissage et le *darvāze-ye šīrāz*, 4) un escalier à l'entrée de la mosquée et 5) un puits au nord de l'atelier 16 (pl. II).

Un four à briques *ājor*, construit à environ 800 m au N.-E. du quartier des potiers, fonctionne selon les besoins en briques de la localité.

Rares ont été les voyageurs du XIXe s. qui, s'arrêtant à Meybod située à l'époque sur la piste Isfahan-Yazd, ont signalé la présence d'ateliers de potiers. Le Major Euan Smith les mentionne en ces termes: "Maibut is famous for its pottery manufacture, made out of the porous elay which surrounds the place. The goblets and other articles manufactured here did not appear to be as good as those of Kum" (1876, 171). Olmer (1908, 54) signale qu' "à Meïboud (40 kilomètres au nord de Yezd), on fait de grandes jarres très solides, dont le vernis est coloré en violet. Je ne sais le procédé employé". L'article sur Meybod dans le *Farhang-e joqrāfiā-ye Īrān* mentionne lui aussi la fabrication des poteries *zorūf-e sefāli*. Pourtant, la route Nāin-Yazd passant jusque vers 1930 à travers Meybod, il n'est pas exagéré de dire que la faïence de Nāin, aux décors bleus, était connue des potiers de Meybod déjà avant la venue de Qanbar à Meybod en 1894 (v. p. 20); preuves en sont les plats et bols signés des père et grand-père paternel de Qanbar que nous avons trouvés dans des demeures de Meybod.

III. ARTISANS ET ATELIERS

1. Les techniques

Il y a trois techniques:

Type A: terre cuite *sefāle* poreuse "biscuit" à base d'argile "acide" *gel-e āftāb xōrde*, litt. argile mangée par le soleil. Cette argile exploitée en surface ne contient pas de limon et est très plastique¹⁷. Nous parlerons par la suite de poterie poreuse.

¹⁷ Nous devons au professeur J.-P. Portmann, à Neuchâtel, l'analyse des échantillons d'argile des types A et B. Nous lui exprimons ici notre vive reconnaissance.

Type B: terre cuite à base d'argile "douce" *gel-e āftāb naxōrde*, litt. argile non mangée par le soleil. Cette argile exploitée en sous-sol est très limoneuse et moins plastique que l'argile exploitée en surface. La poterie est engobée et glacée. Nous l'appellerons par la suite poterie glacée.

Type C: céramique blanche *kāšikāri* à base de silice *silās* ou *sang-e āteš* (75%)¹⁸, d'argile blanche *gel-e sefid* (12,5%)¹⁹ et de poudre de verre *šiše-ye xōrd* (12,5%). Le décor sous glaçure est généralement monochrome (bleu) sur engobe blanc. Nous l'appellerons faïence *kāšī*²⁰. L'implantation de la faïence à Meybod a pu être déterminée de façon très précise.

2. Histoire des descendants de Hoseyn Nāinī (pl. III)

Vers 1870, le faïencier Hoseyn Nāinī vint de Nāin²¹ à Meybod où il se maria. Il retourna peu après à Nāin qu'il ne quitta plus. De ce mariage, il eut un fils, Qanbar, né en 1874. D'un second mariage avec une femme de Nāin, il eut trois fils: Qāsem, né en 1879, Karīm et Yūsuf. Les quatre garçons furent faïenciers. Les deux plus jeunes s'établirent près de Chiraz, à Estehbānāt et Fasā, où ils moururent sans laisser de descendants.

Ayant terminé son apprentissage dans l'atelier de son père, Qanbar, âgé de 20 ans, vint s'établir à Meybod, patrie de sa mère. Il y installa le premier atelier de faïence et, pendant quarante ans, il enseigna aux nombreux apprentis qui se succédèrent dans son atelier le traitement de la silice, de l'argile blanche et le décor sous glaçure comportant plus de soixante dessins différents. Très exigeant, il apportait à son travail un soin et une propreté extrêmes. La qualité de la faïence de Qanbar excitait la jalousie des autres faïenciers qui, à plusieurs reprises, vinrent de nuit détruire tout le contenu de son four, ce qui obligea Qanbar à protéger l'ouverture du four et de la voûte par un grillage. Quand une cuisson ratait, Qanbar enterrait les tessons, ne voulant laisser aucune trace de ses insuccès. Peu avant de mourir, il dit à ses amis: "Gardez précieusement mes bols et mes plats; ils seront un jour comme de l'or entre vos mains". Aujourd'hui encore, trente ans après sa mort, Qanbar reste aux yeux des Meybodī le plus grand des faïenciers. Ses céramiques sont précieusement conservées. L'année de sa mort sert souvent de point de repère: "avant la mort de Qanbar... Qanbar était encore vivant...", disent les Meybodī pour dater un fait.

Qanbar eut quatre enfants, soit trois filles, Tūba, Sakīne et Nāzī, et un fils, Abbās. Tūba s'établit à Mechhed après son mariage. Elle y habite encore. Sakīne, née en 1914, épousa à l'âge de 18 ans un ancien apprenti de son père, Mirzā Mohammad Ali. Enfant, Sakīne avait par jeu tourné et modelé des objets dans l'atelier de son père, qui les

¹⁸ Munier (1957, 131) indique 86,67% de SiO₂ dans la composition des faïences persanes à décor gros bleu et noir sur fond blanc.

¹⁹ Munier (1957, 12-13): l'argile est en petite quantité et joue le rôle de liant temporaire.

²⁰ *kāšī*: appellation que nos informateurs font dériver de Kāshān, ville persane célèbre pour sa faïence et surtout ses carreaux de faïence à reflets métalliques (XIe et XIIe s.).

²¹ Nāin, petite ville située à 120 km au N.-O. de Meybod. Elle est renommée pour ses tapis. Jusqu'en 1935, Nāin était également connue pour sa faïence décorée (Olmer 1908, 55-60), dont les ateliers ont cessé toute activité à cette date, le tissage des tapis représentant une occupation plus rémunératrice. V. Jeannicke 1879, 79; Lane 1957, 101 et fig. 91 A; Wulff 1966, 150. Ce dernier consacre un important chapitre à la technique céramique contemporaine en Iran (1966, 151-167).

détruisait, ne prenant pas au sérieux l'habileté d'une fillette. Mais mariée, elle se mit au travail et seconda son mari pendant quatorze ans, signant ses oeuvres *Qanbarzāde*, litt. enfant de Qanbar. A cette époque, les ateliers étaient encore disséminés à l'intérieur de la localité, jouxtant la maison du potier. Sakīne travaillait donc chez elle, mais cela n'empêcha pas les habitants de Meybod de critiquer ouvertement l'activité de la faïencière et de reprocher à son mari de "faire travailler sa femme", alors que les hommes trouvent naturel que les femmes tissent les tapis ou filent et tissent le coton pour un maigre revenu. Le métier de potier et de faïencier est un métier d'homme pour les sédentaires et nous verrons plus bas (p. 74) que les fonctions sont nettement distinctes. Ce n'est que dans de rares domaines que l'homme et la femme exercent une activité identique. Pourtant Sakīne et son mari travaillèrent ensemble jusqu'en 1948, année où ils partirent pour Mechhed auprès de Tūba; ils y vécurent quatre ans, tournant et modelant, mais la qualité de l'argile et de la silice ne leur donnait pas satisfaction. En 1952, ils prirent le chemin de Yazd. Sakīne, mère de sept enfants, cessa de travailler et son mari entra dans un atelier spécialisé dans la fabrication de *gom*, anneaux de puits de *qanāt*, où il resta jusqu'à sa mort en 1963. Sakīne, devenue couturière, rêve, en dépit de son âge, de posséder à nouveau un atelier de faïence. C'est une femme soignée et très énergique. Malgré son aide et celle de son frère, il ne nous fut malheureusement pas possible de trouver un bol ou un plat signé de sa main.

La troisième fille de Qanbar, Nāzī, épousa également un faïencier, Mohammad Alāmōī, mort il y a quelques années. Elle habite Meybod.

Quant à Abbās, né en 1928, il est cordonnier, mais plus occupé à bavarder avec nous, avec les potiers et avec les marchands du bazar qu'à réparer et à coudre les chaussures. Au courant de tout, à l'affût des dernières nouvelles, sachant lire et écrire, il nous a été d'un grand secours; il a vis-à-vis des potiers la distance suffisante et les connaissances nécessaires à un bon informateur. Nous lui devons la généalogie de sa famille, l'histoire de la faïence à Meybod, des précisions sur les noms des faïenciers dont des pièces font partie de notre collection, des secrets de métier et les noms des motifs décorant la faïence.

Abbās avait six ans lorsque son père mourut. Sa mère l'emmena à Mechhed chez sa fille aînée, mais celle-là mourut l'année suivante. Abbās entra alors comme apprenti chez un cordonnier, apprit à lire et à écrire. A 30 ans, en 1958, il remit sa boutique de cordonnier, épousa la fille de Qāsem, frère de son père, élevée à Nāīn, revint à Meybod où il racheta une maison ayant autrefois appartenu à son père. Il possède à 20 km de Meybod un petit hameau de 10 habitants, dont les cultures, blé et arbres fruitiers, lui rapportent bon an mal an 5000 à 6000 rials. Il est regrettable qu'Abbās ne soit pas devenu faïencier. Son habileté manuelle, la sûreté de son dessin, ses connaissances techniques acquises à regarder travailler les autres, son savoir-faire de commerçant auraient pu faire de lui un digne successeur de Qanbar. Pendant notre séjour, il mettait au point des moules en terre cuite pour la fabrication plus rapide des bols et assiettes. Mais Abbās n'aime guère travailler de façon suivie. Les revenus du travail de sa femme (v. p. 18) et ceux de son hameau lui permettent de vivre dans une oisiveté presque complète.

Qāsem (1879-1939), frère de Qanbar, travailla quinze ans comme faïencier à Hamadān, puis il retourna à Nāīn; il rendit une ou deux fois visite à son frère à Meybod où il tourna quelques pièces. Les pièces que nous avons pu examiner sont datées de 1325 H. (1907).

3. Liste des potiers (état au 1. 12. 1964)

Ateliers	Noms	Age	Type	Nombre d' ouvriers apprentis	
1)	Naser Pahlavān Šamsi	34	A	1	
	Qolām Rezā Āqāi	39		1	
2)	Ahmad Ali Āqāi	37	A	1	1
3)	Qolām Hoseyn Tā'iefi	30	A		1
4)	Asadolla Tā'iefi	40	A		1
	Hasan Tā'iefi	42			
5)	Qolām Rezā Āqāi	30	A	2	1
6)	Abbās Āqāi	27	A	1	1
7)	Qolām Hoseyn Āqāi	31	A	1	1
8)	Mahmūd Āqāi	32	A		3
9)	Yadolla Raĵab Pūr	29	A		
10)	Mirzā Šokrolla Pahlavān Šamsi	36	A + B	1	1
	Hoseyn Pahlavān Šamsi	62			
11)	Hasan Rašidi	62	A + B	1	
	Habibolla Rašidi	33			
12)	Rezā Pahlavān Šamsi	60	B + A		
	Qolām Pahlavān Šamsi	32			
	Raĵab Pahlavān Šamsi	30			
	Mohammad Pahlavān Šamsi	21			
13)	Ĵa'far Āqāi	35	B + A	1	1
14)	Mohammad Āqāi	31	B + A	1	3
15)	Abbās Āqāi	30	B		1
16)	Seyyed Mortezā Āqāi	30	C		
17)	Mirzā Rezā Āqāi	25	C		1
	Hoseyn Sādeqe	30			1
18)	Seyyed Ahmad Afxamī	52	C		1
	Hāĵi Mohammad Hasan Faqā	52			
19)	Mirzā Rahimzāde	30	C	1	
	Mirzā Hoseyn Rahimzāde	32			
20)	Abbās Roqangar	32	C		1
21)	Ali Mohammad Pūr Qolāmī	32	C		2
22)	Asadolla Taheri		Briques	4	

Les numéros correspondent aux ateliers figurant sur le plan du quartier (pl. II).

Pour tous les types (atelier de briques non compris), la courbe des âges est semblable; c'est la catégorie de 30-39 ans qui domine (64,5%), suivie, avec le même pourcentage, de la catégorie des moins de 30 ans et de celle de 40-59 ans (12,9%). Enfin les plus de 60 ans ne représentent plus que 9,7%. Une telle courbe s'explique par des facteurs tels que la mortalité et la difficulté de recrutement de jeunes artisans (v. chap. XII, 1 et XV, 1).

4. Les ateliers

Les 21 ateliers *kārxāne* — nous ne tiendrons pas compte pour le moment de l'atelier 22, four à briques — sont des constructions ne remontant pas au delà de 1954. Ils sont bâtis en briques crues recouvertes de pisé et présentent une succession de locaux voûtés en coupole coiffant le plan rectangulaire ou carré.

Chaque atelier (pl. IV-VII) comprend un nombre variable de locaux :

- 1) l'atelier proprement dit où la terre est malaxée, foulée, préparée et où se trouvent les tours à pied;
- 2) parfois l'atelier d'hiver (plus éloigné de la porte d'entrée);
- 3) le séchoir;
- 4) l'entrepôt;
- 5) la réserve de matériaux;
- 6) le ou les fours.

Au printemps et en automne, les potiers, installés sur le toit de leurs ateliers, se livrent aux travaux d'engobage, de décoration et de glaçage. Dans une cour intérieure est entreposé le combustible (broussailles, pétrole brut ou raffiné); on y sèche la poterie au début du printemps et dans l'arrière-automne.

On pénètre dans le premier local par une ouverture basse que ferme une porte de bois. En hiver, une portière de toile épaisse ou de jute empêche le froid d'entrer. L'intérieur des ateliers est nettoyé régulièrement, il y règne un ordre méticuleux. La lumière, diffuse, tombe de la lucarne pratiquée au sommet de la voûte. Pendant la saison froide un morceau de verre posé sur cette ouverture ne laisse passer qu'une lumière très tamisée. La lumière entre également par une ouverture pratiquée dans le mur en briques, derrière la place du tourneur. La pièce est nue, sans armoire, ni rayon; le potier pose quelques outils, son tabac ou ses cigarettes entre deux briques disjointes. Au mur, un petit morceau de miroir et un talisman en graines de rue sauvage (*Pegauum harmala L.*) protègent l'atelier contre le mauvais oeil (ph. 3).

Frais en été, chauds en hiver, les ateliers attirent les vieillards, les oisifs, les ebômeurs; les nouvelles s'y échangent, les potiers s'y répandent. On parle du temps, de l'argent, des cultures. On échange des formules de politesse, on plaisante. C'est un milieu d'hommes; les femmes n'y apparaissent que très rarement et furtivement, à l'occasion d'une course urgente ou pour apporter le casse-croûte du matin à leur mari.

MATÉRIAUX ET TECHNIQUES

IV. MATIÈRES PREMIÈRES ET OUTILLAGE

1. Matières premières

A. Argile gel

Extraction *kandan*²²: L'argile de surface *gel-e āftāb xōrde*, sans limon, très plastique, et l'argile de sous-sol *gel-e āftāb naxōrde*, limoneuse, moins plastique, destinées respectivement aux potiers de types A et B, sont extraites sur place. L'extraction se fait à ciel ouvert avec un front de taille de 4 à 5 m et dans des grottes s'enfonçant en prolongement des ateliers (ph. 2 et 4). La terre sèche est détachée de la paroi au pic *kole* [*kolang*], puis elle est passée à travers un tamis à grosses mailles *qerbāl* ou à mailles un peu plus resserrées *sarand*. La terre est chargée soit dans des brouettes *forqun* [*forqān*], soit sur des ânes et amenée à l'atelier dans des sacs en coton *javāl* ou *gūnī*.

Triage *ḡodā kardan* et mouillage *āb rixtan*: Cette argile, considérée par les potiers comme très pure, est tamisée à nouveau sur l'aire d'épandage à l'intérieur de l'atelier. On l'arrose d'eau et on la laisse reposer en une seule masse pendant 24 heures.

Fouillage *laqat kardan*: Une fois l'argile reposée, elle est foulée aux pieds par maître, ouvriers et apprentis (ph. 5). Pendant 4 heures, appuyant leurs deux mains sur leur cuisse au-dessus du genou droit, les hommes, en silence, écrasent et étalent la terre de leur pied droit avec une pression du talon, la jambe gauche formant appui. Seuls le halètement des ouvriers et le bruit mat de la terre qui colle aux pieds troublent le silence de l'atelier. Les impuretés volumineuses (cailloux) sont extirpées à la main. Lorsque la pâte a atteint une parfaite homogénéité et une consistance normale, c'est-à-dire "celle qui correspond à une quantité d'eau telle que la pâte ne colle pas aux doigts" (Bodin 1956, 24), le potier l'utilise aussitôt pour le tournage, contrairement à la règle des potiers occidentaux qui préconisent le repos (pourrissage) de la pâte pendant au moins 2 à 3 semaines, voire des mois, pour améliorer l'homogénéisation du mouillage²³.

Le maître détache une grosse motte *kolūx* avec une bêche *kaf bīl* et l'apprenti ou l'ouvrier l'écrase au pied jusqu'à ce qu'elle atteigne une épaisseur de 2 à 3 cm; elle est alors roulée en un boudin qu'on saupoudre de terre tamisée prise sur le sol de l'atelier. On y ajoute du crottin d'âne *pehen* ou du fumier *kūt* ou de la paille hachée *kā-ye kūbīde* comme dégraissant et on l'écrase à nouveau. On répète trois fois cette opération. La pâte non utilisée est recouverte d'une toile de sac humide et placée à l'abri de la lumière.

²² Utilisation de l'infinitif comme substantif; usage fréquent en persan, v. Gilbert Lazard, Grammaire du persan contemporain, Paris 1957, 156 et 158.

²³ "Il peut arriver qu'une argile de carrière, pour autant qu'on l'abandonne au travail de l'air, de la pluie et du gel et qu'on la malaxe par la suite, soit utilisable sur le tour sans autre préparation. Cette condition était même requise par les potiers d'autrefois qui laissaient de côté les gisements graveleux ou caillouteux" (de Montmollin 1965, 76).

Pour le type C, l'argile blanche *gel-e sefid*, terre argileuse contenant 80 % de montmorillonite pure²⁴, complément de la silice dans la fabrication de la faïence, est extraite à Biyābānak²⁵, oasis située à 200 km au N.-E. de Meybod (350 km par la route), à proximité de Khūr. Elle est transportée à Meybod par camion, à intervalles très irréguliers, de sorte que les faïenciers utilisent parfois le *gel-e pahlavī*, argillite, dont une veine passe à 12 km à l'E. de Meybod. Beaucoup moins pure et moins plastique, elle ne donne que des faïences épaisses et provoque un pourcentage plus élevé de déchet au tournage.

B. Silice *silis* ou *sang-e ātesh*

La silice est exploitée dans la carrière de Matkestānc dans la montagne à 24 km à l'O. de Meybod et transportée à Meybod par camion. Elle se présente sous forme de grains blancs, brillants, de la grosseur d'une lentille. Elle est passée au moulin à main ou au moulin à moteur diesel (v. p. 28-29), jusqu'à ce qu'elle devienne une poudre blanche très fine.

Pour préparer la pâte à faïence, on mélange 12 kg de silice tamisé, les raclures tombées lors du tournage précédent (v. p. 39) et 2 à 3 kg de poudre de verre pour rendre la faïence plus solide. Deux kilos d'argile blanche, délayée dans de l'eau jusqu'à consistance de crème fraîche, sont versés à travers un linge sur la silice et la poudre de verre²⁶ (ph. 6).

Le tout est d'abord touillé *maxlūt kardan* à la main dans un bac en ciment *gelxāne* jusqu'à ce que la pâte soit homogène et régulièrement mouillée. Puis elle est foulée aux pieds pendant une demi-heure. La pâte ainsi malaxée est rassemblée en une grosse motte *gelmor* bien mouillée et lissée.

C. Fritte *rang-e sefid*

Le *rang-e sefid* est le mélange fritté de *keriō* [*keriāb*]²⁷ et de silice.

Le *keriō* joue le rôle de minéral basique et la silice celui de minéral acide, dont la combinaison est nécessaire pour former une glaçure. Ce mélange doit être fondu à sec, c'est-à-dire fritté dans un creuset ou dans un four spécial pour former un silicate insoluble.

Le *keriō* est obtenu comme suit (v. également Wulff 1966, 160-161; Olmer 1908, 44-45): dans les environs de Aghda (petite localité située à 40 km au N.-O. de Meybod), les habitants recueillent les plantes vertes d'*ošnun* [*ošnān*], saponaire (*Salsola soda*), et les amassent dans un trou de 1 m de diamètre et de 0,6 à 0,7 m de profondeur; on y bote le feu; les plantes charbonnent et la sève se "caramélise"; on recouvre le trou de terre pour éteindre le feu et cet agglomérat de saponaire et de terre est apporté à Meybod par camion, une fois tous les deux ans.

²⁴ L'analyse a été effectuée par la Fabrique de porcelaine de Langenthal S. A., à Langenthal. Nous l'en remercions vivement.

²⁵ L'oasis de Biyābānak est située entre 54° 15' et 55° 15' de longitude E. et 33° 15' et 34° 10' de latitude N. (Frye 1960, 182).

²⁶ Ritter, Ruska et Winderlich 1935, 43, donnent pour les faïences de Kāshān les proportions suivantes: 10 parties de silice, 1 partie de fritte et 1 partie d'argile.

²⁷ En arabe *qaliā*, alcali, plante marine dont on tire la soude et dont les propriétés chimiques sont analogues à celles de la soude et de la potasse; en persan *keriāb*, carbonate de soude (Olmer 1908, 44). V. également Ritter, Ruska et Winderlich 1935, 33-34.

Le *keriō* est mélangé à un poids égal de silice (v. également Ritter, Ruska et Winderlich 1935, 39-40) dans un four à trois étages appartenant aux trois faïenciers Ostād Alī, Ostād Abbās Roqangar et Ostād Hāji Mohammad. Ostād Raġab (type B) a son propre four à fritte à côté de son atelier. Ce four n'est allumé qu'une fois tous les deux ou trois ans²⁸.

Le mélange *keriō*-silice est déposé à l'étage supérieur du four; la chaleur dégagée par le combustible (broussailles) liquéfie cette masse qui coule au second étage du four; des barres de métal, actionnées de l'extérieur par des ouvriers, mélangent la masse. Du second étage, le mélange s'écoule au premier étage, d'où il est extrait, et il se refroidit sur le sol; la masse, semblable à du nougat, est cassée au maillet, avant d'être moulue et réduite en poudre blanche *rang-e sefid*. Le *rang-e sefid* entre dans la composition des colorants, de l'engobe et de la glaçure.

D. Colorants *ġōwhar*

1) Colorants de fabrication locale

Le noir *rang-e siā* provient du *mōwzurit/mōwzarat*, hématite (v. également Ritter, Ruska et Winderlich 1935, 36) exploitée dans les montagnes au nord de Nāin²⁹. Réduite en poudre au mortier, l'hématite est broyée pendant deux jours avec de l'eau dans la meule *sel-e ġōwhar-e māli* (v. p. 28) (ph. 7). Une part de *mōwzurit* est mélangée à quatre parts de silice en poudre. Le noir sert à cerner les motifs du dessin.

Le vert *rang-e sabz* est à base de soufre *ġūġord* et de bichromate de potassium, dit *birkolemat* (!). Une part de soufre et une part de bichromate sont fondues à sec en creuset; le résidu, sous forme d'un solide gris-vert à l'aspect de tuf, est finement broyé dans la meule. Cette substance pulvérulente est alors mélangée à deux fois son poids de poudre de verre (ou trois fois son poids de fritte, qui rend la couleur plus intense) et triturée longuement dans la meule avec de l'eau de façon à former une pâte semi-liquide.

Le turquoise *rang-e firūze* est à base d'oxyde de cuivre en poudre *tūfāl*, acheté à Yazd. Il est mélangé dans la proportion d'une part de *tūfāl* pour une part de *rang-e sefid*³⁰ avec de l'eau.

2) Colorants importés

Les autres colorants sont obtenus à l'aide des oxydes métalliques importés d'Allemagne (Degussa, Francfort s/Main). Selon l'intensité que l'on désire obtenir, les oxydes métalliques sont broyés avec une quantité plus ou moins importante de *rang-e sefid* ou de silice.

Bleu foncé *sorme'i*, bleu azur *ābi*, bleu ciel *āsmāni*: de 4 à 8 parts de fritte et poudre de verre mélangées et une part de bleu.

Rouge *qermez*, *sorxi* (emploi rare): 3 parts de fritte et poudre de verre mélangées et une part de rouge.

²⁸ Pendant notre séjour à Meybod, la mise en marche du four fut sans cesse remise au lendemain, faute de moyens financiers suffisants pour le remettre en état. En octobre 1965, rien n'avait encore été fait.

²⁹ Le *mōwzurit/mōwzarat* peut être exploité librement, mais l'État prélève un droit de 1 rial par 3 *man*, soit 18 kg. Le *man* de Meybod est le *mansā*. V. tableau des poids et mesures annexé.

³⁰ Le terme de *rang-e sefid* prête souvent à confusion, car il désigne soit la fritte seule, soit la fritte additionnée de deux fois son poids de poudre de verre.

Jaune *zard*, *gandomī* (emploi rare): 4 à 5 parts de fritte et poudre de verre mélangées et une part de jaune.

Aubergine *bādanjānī* (emploi très rare): 3 parts de fritte et poudre de verre mélangées et une part d'aubergine.

E. Engobe et glaçures

1) Engobe *lāye*

L'engobe, appliqué sur le cru des poteries (type B) et des faïences, se compose de 2% d'argile blanche, de 9% de silice et de 89% de poudre de verre (ou de fritte et poudre de verre mélangées) sur lesquelles on verse une colle épaisse à base de gomme adragante *katirā* (*astragalus* sp.) ou d'empois.

2) Glaçures *la'āb*

a) Glaçures transparentes incolores: elles se composent d'une part de fritte et de deux parts de poudre de verre. Le mélange devrait être de 1 pour 1, mais les potiers peu soucieux de la qualité de la glaçure emploient parcimonieusement la fritte plus coûteuse que la poudre de verre. A 30 kg de ce mélange, on ajoute soit 1/2 kg de colle de farine de blé *šū*, soit 25 g de gomme adragante diluée, pour empêcher une trop grande absorption de la glaçure par le cru. Ostād Alī y ajoute parfois du sucre eandi *nabāt* pour rendre la glaçure plus brillante. Le tout est mélangé à la main jusqu'à consistance de crème fraîche.

Les faïenciers n'utilisent que très rarement la glaçure plombifère, en raison de son prix de revient environ huit fois plus élevé que la glaçure à base de fritte et de poudre de verre. L'oxyde de plomb *sorb bā qāl* est mêlé à une quantité égale de fritte avec de la gomme adragante diluée et de l'eau³¹.

b) Glaçures transparentes colorées: la seule glaçure colorée actuellement utilisée à Meybod est la glaçure turquoise *la'āb-e firūze*, composée de 8 kg de fritte, de 16 kg de poudre de verre, de 2 kg d'oxyde de cuivre et de 25 g de gomme adragante diluée, mélangés à de l'eau.

2. Outillage

La pièce essentielle de l'outillage est le tour *čarx* (ph. 8) constitué par un axe *mīl* vertical de 1,10 m dont l'extrémité inférieure terminée en pointe pivote dans un roulement à billes *bālbering* (angl. ball bearing), pièce de récupération, fiché dans un bloc d'argile. L'axe porte à sa partie supérieure un trépied *selang* renversé en métal. Le potier y fixe un rondau *qāleb/qāleḡ* sur lequel il tourne ses pièces. Le volant horizontal *tūmār*, de 68 à 70 cm de diamètre, en bois d'abricotier, est actionné au pied par le potier, assis jambes pendantes sur une planche de bois dont chaque extrémité repose sur des briques.

Comme on l'a vu plus haut, la pioche, les tamis à grosses et moyennes mailles de chanvre, la brouette, la bêche servent à l'extraction et à la préparation de la terre. On emploie les tamis métalliques fins *mōwbiz* et très fins *alak* pour passer la silice et la poudre de verre.

Pour nettoyer la surface des ronds et la pierre où l'argile est pétrie et partagée en mottes, on se sert d'une raclette *tiqak*, composée d'une tige de fer de 15 cm s'élargissant en une palette à tranche acérée (pl. VIII, 6).

³¹ Olmer (1908, 56) relève à Nāin deux types d'émaux.

Pour monter les bols et les contenants à ouverture large et en lisser la paroi intérieure, les potiers (type A et B) utilisent un seul modèle d'estèque *māle* en bois (pl. VIII, 8). Pour en lisser l'extérieur, ils utilisent une lame droite en cuivre appelée également *māle*.

Les faïenciers donnent le format des bols avec des *māle* à lame courbe en cuivre de différents modèles selon le volume du bol (pl. VIII, 7). Ils les utilisent également pour le tournassage.

Les poteries (types A et B) sont détachées du rondceau au moyen d'un fil *pābor*, litt. qui coupe le pied, attaché à deux bâtonnets. On l'appelle parfois simplement *rismān* ficelle. Pour le tournassage, le potier se sert d'un tournassin *kārterāš*, formé d'une lame *tige* dont les deux extrémités recourbées à 45° sont fixées dans un manche *daste-ye čūbi* (pl. VIII, 2).

Les cruches de terre sont ornées de décors gravés en creux avec un peigne *sūzan*, litt. aiguille, de 2 à 7 dents, faits d'aiguilles à coudre plantées dans un cône d'argile.

Les pinceaux *qalam-e mā* en poils de crinière d'âne sont attachés sur un bâtonnet (pl. VIII, 3.).

La meule *sel-e jōwhar-e māli* ou *sū(-ye) jōwhar-e māli* (ph. 7) est constituée par une pierre noire *sang-e kō*, très dure, provenant de la région de Nāin. Elle est taillée et lissée en creux. De 50 cm de diamètre, elle pèse près de 30 kg. On y broye finement et on y mélange les colorants à la poudre de verre et à l'eau, au moyen d'une pierre polie ronde *māle sū*.

A ces outils, on pourrait ajouter les récipients: bols, jarres et pots, renfermant la poudre de verre, la fritte et les colorants, et cuves pour préparer l'engobe et la glaçure.

Il convient également ici de décrire les moulins *āsiā*. Le moulin à main *sel-e āsiā* (ph. 9) se compose de deux lourdes meules circulaires d'environ 60 cm de diamètre. La meule courante s'appelle *šibe* et la meule fixe, *sere*; elles sont reliées par un axe métallique vertical *māl-e zār-e āsiā*, long de 1 m, tournant dans un socle en bois dur, qui permet de régler l'écartement entre les deux meules. La vis *mīzun* [*mizān*] qui termine la partie supérieure de l'axe est fixée dans un pas de vis fiché dans un rectangle de bois très dur *kebīje*, au centre du *šibe*. La poignée *māl-e dastgā*, souvent munie d'une nille *māsūre*, permet de tourner la meule. Entre le *māl-e dastgā* et le *kebīje*, un oillard *golū*, de 4 cm de diamètre, assure le passage de la matière à moudre: verre pilé, silice, fritte. Le *sere*, fixe, comprend une encoche par laquelle la poudre se déverse dans une cuve en ciment.

Avant d'être broyé, le verre (bouteilles cassées, verres de lampes à pétrole, verres, vitres en verre blanc) est lavé, puis cassé avec un pilon de fer *mošt-e āhanī*, litt. poing de fer, dont la tête est enveloppée d'un "turban" de chiffons pour limiter le danger des éclats.

A la main, un ouvrier peut moudre 12 kg, soit 2 *man* par jour; certains ateliers possédant encore un moulin à main en état de fonctionner engagent de temps à autre un ou deux chômeurs âgés et leur donnent un salaire de 15 rials par jour³². La poudre est, paraît-il, plus fine qu'à la machine.

La poussière de poudre de verre et de silice est très dangereuse pour la santé; elle est une des causes de la tuberculose, de la silicose et de l'emphysème. Aussi un ancien médecin de Meybod, H. D.³³, inquiet des dangers provoqués par le moulin à main, a-t-il installé en 1961, au centre du quartier des potiers, un moulin à moteur diesel. Il acheta à Yazd un

³² Soit l'équivalent du coût pour moudre 2 *man* à la machine.

³³ H. D., 60 ans, est le fils d'un médecin qui fut très aimé et estimé à Meybod; de famille riche, il étudia la médecine à Isfahan et à Téhéran. Sa fortune, placée en villages, en jardins, en maisons, le mit à l'abri du besoin. Il possède un hameau où l'exploitation du plâtre (ressource importante de Yazd et environs) lui assure de confortables revenus.

moteur "Alister" de 12 CV de fabrication anglaise et conçu un concasseur et un moulin, qui ne lui donna pas entière satisfaction. Ce moulin d'une énergie insuffisante sert aujourd'hui à moudre le blé, quoique en général les paysans lui préfèrent le moulin à eau traditionnel.

Une seconde installation, due à H. D. également, est en service depuis deux ans; elle comprend un moteur, un concasseur, deux meules et deux cuves en ciment pour le moteur et la machine.

Les deux meules, provenant des montagnes de la région et contenant, selon notre informateur, du plomb, s'usent en quatre mois. Elles sont amenées brutes et sont polies dans l'atelier.

Le moteur diesel permet de broyer 500 kg de verre ou de silice par jour, sans effort ni danger excessif pour l'ouvrier. Celui-ci applique un mouchoir sur sa bouche et son nez, mais encore faudrait-il que ce mouchoir soit humide pour que la protection soit efficace.

L'initiative de H. D. fut accueillie avec joie par les faïenciers et les potiers, mais quelques-uns reprirent peu à peu l'habitude de faire broyer le verre dans leur atelier et certains se contentent de tamiser la silice; il en résulte une faïence grossière et friable.

En avril 1965, lors d'un rapide passage à Meybod, nous avons constaté que ce moulin avait cessé de fonctionner et nous n'avons pas pu rencontrer H. D. pour lui en demander la raison. Le moulin devait être sous peu remplacé par un troisième moulin, plus puissant, actionné par un moteur de 25 CV (marque?). Il est la propriété de la famille Rašīdī, de deux marchands et du boulanger du bazar de Meybod Bālā. Les locaux s'édifient au bord du fossé à l'ouest du *darvāze-ye šīrāz*. Les meules broyeront le verre, la silice, la fritte, aussi bien que les graines de coton et le blé. Les droits d'usage prélevés seront, paraît-il, les mêmes que ceux de l'ancien moulin.

3. Fours et combustibles

A. Fours *kūre*

Les fours sont tous verticaux, souterrains, à chambre unique et ronde. Ils sont creusés à l'intérieur de l'atelier, le sommet du four arrivant au niveau du sol. Ils comportent deux étages: le foyer ou chapelle *ātešxāne* et la chambre proprement dite *kūre*. Ils sont à flamme directe.

Pour les types A et B, l'*ātešxāne*, de 4 m de diamètre et de 0,5 m de hauteur, comprend une pierre rectangulaire *zambūre* attenante d'un côté à la paroi. Il est séparé de la chambre par une corniche de 1 m de largeur. Le *kūre* de 3,5 m de diamètre et de 3 m de hauteur n'a ni gradin, ni rayon (pl. IX).

Les fours à faïence sont de dimensions légèrement inférieures à celles des fours de type A et B. Dans ces fours, dits *šākkūre*, des rangées de *mīx*, supports en terre réfractaire³⁴, de 0,7 m de long, sont fichés dans la paroi du four; ils laissent un espace suffisant pour le passage de l'homme chargé de remplir et de vider le four. Sur les *mīx*, le faïencier pose en équilibre des rondeaux de terre cuite *halaqče* et des supports allongés *dōsarī* pour les bols de différentes grandeurs (pl. XVIII). Selon la grandeur du four, le nombre de *mīx* varie de 70 à 200 (pl. X).

Le foyer communique avec l'extérieur par une étroite ouverture par laquelle on alimente le feu. De la cour, on descend par un escalier ou par une forte rampe jusqu'au foyer, situé à 3 m en sous-sol.

³⁴ Identiques à ceux retrouvés dans les fours des artistes seldjouquides du XIIe s. à Kāshān (Bahrami 1938, 225). V. également Wulff 1966, 159-160 pour les fours à faïence de Shahrezā.

Le chauffeur — maître de l'atelier ou spécialiste engagé pour l'occasion — enfourne les broussailles au moyen d'une fourche à deux dents métalliques *dōšāxe*. Quand le foyer est alimenté en pétrole, un tuyau relie le fût, placé au haut de la rampe, au foyer où le combustible brûle sur une plaque métallique. Un robinet règle le débit. Quatre à six cheminées *mūrī*, *dūdkaš*, de 0,2 m de côté, prises dans la paroi du four, évacuent la fumée, qui se répand dans le local, recouvrant les murs et la voûte d'une épaisse couche de noir, avant de s'échapper par l'orifice de la voûte.

L'intérieur du four est en briques cuites recouvertes d'argile. Seules les briques des cheminées sont à découvert. Le local au niveau de l'atelier sert de local de séchage.

Pour éviter les inconvénients de la fumée et permettre l'utilisation du four toute l'année (v. p. 14), le faïencier Ostād Ali a installé dans son four et dans celui de Ostād Seyyed un brûleur à pétrole *sarī*, semblable à celui utilisé dans les *hamām*.

B. Combustibles *sūxt*

Les potiers (types A et B) emploient soit le pétrole brut *naft-e siā*, soit des broussailles du désert *hīzom*.

Le pétrole brut est livré en fûts de 160 l, amenés en camions à Bašnīqān et transportés jusqu'aux fours à dos de chameaux.

Le *hīzom* comprend toutes sortes de broussailles: *gaz*, tamaris (*Tamarix* sp.), *gavan*, diverses espèces d'*Artemisia* (Schlimmer 1874/1952, 65-66), *xār-e šatar*, litt. épine de chameau (*Hedysarum Alhagi*) (ibid., 357) et d'autres essences non identifiées qui ont noms: *šefne*, *qīš*, *rīč*, *akut*, ainsi que des *konde*, souches et du *pūde*, bois pourri, amadou.

Quatre chameliers viennent tous les quatre jours de Hoseynābād, hameau situé à environ 70 km à l'O. de Meybod. Leurs femmes et enfants coupent à la hachette les buissons secs et les rassemblent en gros tas qu'ils chargent sur les chameaux et les ânes. A Meybod, les charges sont pesées au moyen d'une balance à fléau *qapun* [*qapān*] (ph. 10).

En hiver, du fait que le *hīzom* est utilisé pour le chauffage des habitations, les potiers emploient presque tous le pétrole brut.

Les faïenciers utilisent en général le pétrole raffiné (pétrole lampant) *naft-e sefid* qui permet une élévation de température supérieure à celle du pétrole brut. Il est également livré en fûts, mais son prix est le double de celui du pétrole brut.

V. TECHNOLOGIE

1. Type A = poterie pareuse

A. Formes et usages

1) Contenants à cavité profonde et à ouverture rétrécie³⁵.

a) *sabū* (pl. XI, 1-2) cruche à panse ovoïde et col cylindrique (∅ panse 14-25 cm, haut. 25-50 cm, ∅ pied plat 8-9 cm, contenance 8-10 l). Elle est souvent ornée (v. p. 42). La cruche est toujours portée à la main, celle-ci serrant le col qui porte en son milieu un

³⁵ Selon la classification de Leroi-Gourhan 1943, 315-318.

bourrelet horizontal pour faciliter la préhension. Dans les habitations, la cruche est soit posée sur un trépied en bois *selang*, soit appuyée dans un angle, soit placée dans un creux ménagé dans le sol en terre battue.

b) *tong* (pl. XII, 6) carafe à panse ellipsoïde et à col cylindrique (ø panse 8-9 cm, haut. 17-20 cm, ø pied plat 6 cm). Pas de décor.

c) *kūze* (pl. XI, 3, 5, 6) cruche à panse ovoïde, à col cylindrique et à anse plate (ø panse 18-26 cm, haut. 39-52 cm, ø pied plat 7,5-9 cm, contenance 8-10 l). Elle porte parfois un décor peigné (v. p. 42). Elle est toujours portée à la main. En ce qui concerne son emplacement, v. ci-dessus litt. a).

d) *tambalū* cruchon à panse ovoïde, col cylindrique et anse plate (ø panse 15 cm, haut. 30 cm, ø pied plat 6,5 cm, contenance 4-5 l). Elle ne comporte pas de décor.

e) *sagō* (pl. XII, 7) cruchon à panse ellipsoïde, col tronconique et anse plate unie (haut. 15 cm). Ce cruchon est destiné aux enfants.

Les contenants a) à e) servent à transporter, conserver et rafraîchir l'eau.

f) *ābambār* ou plus fréquemment *saqāxāne* (ph. 11) fontaine publique à panse ovoïde, surmontée d'un globe ouvert, de trois tourelles de ventilation *bādgīr* et d'un orifice *ābrīš*, à bords épais comportant un bourrelet. A 7 cm de la base, on ménage un trou pour le robinet. (ø panse 55 cm, haut. totale 81 cm, ø pied plat 30 cm, contenance environ 120 l). La fontaine publique est ornée de décors peignés et de boudins de terre imitant des cordes (v. p. 42). Ces fontaines publiques prennent place devant les maisons de thé et dans les cours des écoles ou des administrations de la région. Elles servent à conserver et à rafraîchir l'eau.

g) *tapū* (ph. XIII, 5) jarre à panse ovoïde et bord à lèvre arrondie (2 modèles: ø panse 50 et 53 cm, haut. 62 et 85 cm, ø pied plat 24 et 27 cm, ø ouverture 25 et 31 cm). La jarre est complétée d'un couvercle en bois ou en poterie (v. ci-dessous litt. r). Les jarres servent à conserver le riz, les lentilles, le blé, le pain (dans ce cas, elles prennent le nom de *nāndān*) et tout ce qu'on veut mettre à l'abri des rongeurs.

h) *dīzi* (pl. XIII, 2-4) marmite à panse ellipsoïde, col concave épaissi et anses et pied plats. Il y a deux modèles à deux anses (ø panse 14 et 16,5 cm, haut. 17 et 24 cm, ø col 10 et 11 cm) et un modèle à quatre anses (ø panse 21 cm, haut. 32 cm, ø col 12 cm). La marmite est complétée d'un couvercle en poterie (v. ci-dessous litt. r). La marmite à deux anses est utilisée pour cuire le pot-au feu *ābgūšt* et la marmite à quatre anses pour cuire la soupe à la tête de mouton *āškalle*. Elles sont placées directement sur le feu.

i) *gol-e pūldān* (pl. XII, 8) tire-lire en forme de poire (haut. 11-12 cm). Une fente est pratiquée sur le côté.

2) Contenants à cavité profonde et à ouverture large.

j) *kūrič* (pl. XIV, 1) grande coupe à paroi droite, évasée, à bord à bourrelet arrondi (ø au bord 59 cm, haut. 23 cm, ø pied plat 22 cm). Cette coupe est utilisée comme abreuvoir et comme mangeoire pour le bétail.

k) *goldān* (pl. XII, 9) pot à fleur, à paroi droite, évasée et à bord à bourrelet aplati. De toutes dimensions.

1) *kalak* coupe à paroi droite très épaisse (2,5 cm) (\varnothing au bord 22 cm, haut. 10 cm, \varnothing pied plat 10 cm). Cette coupe n'est pas cuite. Elle sert à recueillir les braises pour le *korsi*³⁶.

3) Canalisations et conduits.

m) *darrečā*, *lūle*, *nāvdān* (pl. XV, 1 et 3) tuyaux de différentes dimensions (long. 40 cm et \varnothing 51 cm; long. 44 cm et \varnothing 25 cm; long. 50 cm et \varnothing 60 cm; long. 62 cm et \varnothing 37 cm). Ces tuyaux sont utilisés pour les canaux d'irrigation.

Un demi-tuyau ou cunette *nesf-e darrečā* tient lieu de lit de *qanāt*.

n) *nāvdān* (pl. XV, 5-7) petit tuyau à bord droit légèrement évasé. Il en est de trois formats (long. 20 cm, \varnothing des deux extrémités 4 et 6,5 cm; long. 25 cm, \varnothing 6,5 et 9 cm; long. 27 cm, \varnothing 10,5 et 14,5 cm). Il existe également un modèle de demi-tuyau *nāvče* (long. 25 cm, \varnothing 9 cm). Ces tuyaux servent de gouttières et de drains.

o) *gom*, *nāve-ye pālāni* anneau de forme ovale (gd \varnothing 80 cm, pt \varnothing 50 cm, haut. 20 cm). Ajustés les uns aux autres, ces anneaux constituent les parois des puits verticaux.

p) *tanūr* (pl. XV, 2) four à pain en forme de tuyau (\varnothing 40-80 cm, haut. 40-80 cm). Utilisé dans les maisons privées et dans les boulangeries, ce tuyau posé verticalement est scellé dans un angle de la cour ou de la boulangerie et maintenu par un muret en briques crues et en pisé. Une ouverture est ménagée au bas du four pour le tirage. Le four est chauffé avec des broussailles. Lorsqu'il ne reste que des braises, les galettes de pâte sont appliquées contre les parois intérieures du four jusqu'à cuisson complète (ph. 12).

4) Divers.

q) *kāse-ye jum* [*kāse-ye jām*] (pl. XV, 4) anneau de lucarne à lèvre concave arrondie (\varnothing 31 cm). Il est posé sur l'ouverture du sommet de la voûte des *hamām* et recouvert d'une plaque de verre.

r) *dar-e tapū* (pl. XII, 10) couvercle de jarre et *dar-e dig* (pl. XII, 11) couvercle de marmite (\varnothing 15, 19 et 29 cm). Il comprend en son centre un bouton de préhension.

s) *tombak* tambour formé d'une grosse cruche sans fond sur laquelle on tend une peau de chèvre. Le *tombak* est utilisé dans les gymnases *zūrāne*.

B. Fabrication³⁷

1) Matières premières.

L'argile *gel-e āftāb xorde* est la matière première principale et unique, si l'on tient compte du fait que l'eau disparaît à la cuisson et que la paille hachée, le crottin d'âne ou le fumier, mélangés à l'argile à titre de dégraissants pour la rendre moins délicate à la cuisson, seront également détruits. Brune à l'état humide, l'argile devient blanc-beige après la cuisson.

³⁶ Siroux (1949, 157, n. 2) donne la définition suivante du *korsi*: "Table carrée, haute de 50 cm, sous laquelle on place un réchaud où le charbon de bois rougeoit sous la cendre. Les usagers s'étendent autour de la table, les pieds placés sous celle-ci, une épaisse couverture recouvre le tout et les occupants jusqu'à la ceinture".

³⁷ V. plus particulièrement Wulff 1966, 154-157.

2) Outillage.

a) Le tour.

b) Les rondeaux de diamètres différents posés sur le trépied pour supporter les pièces à tourner.

c) Le fil à détacher la poterie du rondreau.

d) Le tournassin (pl. VIII, 2).

e) Le peigne et le clou.

f) Le polissoir ou racloir en bois ou en cuivre (pl. VIII, 8 et 1).

3) Exécution.

a) Façonnage, tournage: De la terre foulée, on détache une motte *čūne* qui est à nouveau violemment malaxée. L'ouvrier, de ses poings fermés, écrase la pâte, l'étale et la retourne sur une pierre sablée *sang-e māle* (100 × 50 cm), puis la roule en colombins *dūāle* de 1 m de long sur une planche à portée de main du maître. Celui-ci centre un rondreau sur le trépied et de son pied droit lance le volant du tour. Il tourne la poterie soit à partir de colombins qu'il a ajustés les uns sur les autres et qu'il a lissés à la main, soit à partir d'une balle qu'il monte et qu'il étire (ph. 13). Dans ce dernier cas, de sa main droite mouillée dans un bol contenant de la barbotine *kāse-ye la'ābi*, il troue l'argile pour former la cavité de la cruche, dont il resserre le col et adoucit la lèvre avec un chiffon mouillé. Il détache la cruche avec le fil. Les autres pièces sont laissées sur les rondeaux.

Les jarres, les abreuvoirs, les fours à pain, les tuyaux et les fontaines publiques sont montés en plusieurs étages à partir de colombins. Une période de séchage entre chaque étape est nécessaire pour consolider la base.

b) Décoration: Les décors peignés et les décors surajoutés sont exécutés par le maître, l'ouvrier ou l'apprenti (v. p. 42).

c) Séchage: Selon la saison, l'opération de séchage des poteries a lieu à l'extérieur ou à l'intérieur de l'atelier, au soleil ou à l'ombre. Le séchage raffermi la pâte, mais il faut éviter qu'il soit trop rapide pour empêcher la formation de craquelures.

d) Tournassage: Le maître passe au tournassage, c'est-à-dire au grattage de l'excédent de la matière. Il pose l'ébauche à l'envers sur le tour, la fixe par un boudin de terre molle et l'attaque avec le tournassin pour en amincir le pied, en actionnant le tour à grande vitesse (ph. 14).

e) Anseavage: Le maître étire un boudin de terre, le lisse, gratte les surfaces de la cruche ou de la marmite où il va appliquer l'anse, les enduit de barbotine et y presse fortement l'anse (ph. 15).

f) Séchage: La poterie terminée est remise à sécher jusqu'au moment de la cuisson qui intervient généralement 7 à 15 jours après le tournage. Au séchage, on compte de 3 à 5 % de déchets dus à la casse et au fendillement.

4) Cuisson.

Selon le volume de la production et le personnel de l'atelier, la cuisson a lieu tous les 8, 10 ou 15 jours.

Comme combustible, on utilise les broussailles ou le pétrole brut.

a) Enfournement: Le four est d'abord débarrassé des déchets (poteries brisées) de la cuisson précédente et le maître procède aux éventuelles réparations. Puis il charge le four

en disposant sur le fond de la chambre les pièces les plus lourdes que lui tendent les ouvriers et apprentis accroupis au bord du toit du four: jarres, fontaines publiques, puis tuyaux et fours à pain qu'il remplit de cruches de différents grosseurs et de petits tuyaux (ph. 16). Juché sur une planche en équilibre sur deux poteries, le maître remplit la partie supérieure du four en superposant des abreuvoirs; il complète la charge avec des cruches de toutes dimensions. En cas de surplus, les poteries restantes sont entassées dans un angle du local pour une prochaine cuisson. L'enfournement de 800 à 1000 poteries ne dure pas plus de trois heures.

Le toit du four, en forme de calotte sphérique, est construit à chaque fois en briques crues *cest*. Il sera brisé après la cuisson. Pour former cette calotte, une première rangée de briques est placée circulairement sur le bord de l'orifice (ph. 17); les rangées suivantes sont disposées à leur tour de façon à fermer complètement la voûte. L'étanchéité du tout est assurée par une couche de tessons, d'argile et de terre provenant du sol de l'atelier (ph. 18). Les quatre cheminées sont ouvertes.

L'entrée du local, qui communique avec l'atelier de tournage, est hermétiquement bouchée avec une jarre cassée, une planche, un couvercle, le tout maintenu avec de l'argile humide pour augmenter le tirage et empêcher que la fumée ne se répande dans l'atelier de tournage.

b) Conduite du feu: La cuisson connaît deux paliers: le petit feu et le grand feu. Au cours du petit feu, la température monte jusqu'à 400 C.; il est important que la chaleur soit également répartie et que les premières phases du petit feu s'échelonnent régulièrement, sinon l'humidité restée dans les poteries plus épaisses ne s'évapore pas et les fait éclater. Au cours du petit feu, les dépôts organiques se consomment.

Le grand feu débute après 6 à 7 heures de cuisson; il se dégage une épaisse fumée noire. A partir de 550 C., les poteries commencent à rougir; la température du four s'élève jusqu'à 800, 820 C. Par un voyant, ménagé à mi-hauteur de la chambre du four, le potier peut surveiller le processus de la cuisson, qui dure environ 14 heures.

e) Défournement: Quand le feu est éteint, l'entrée du local est brisée. Le coupole du four apparaît rouge-orange. On ferme les cheminées en les couvrant d'une brique. Douze heures plus tard, une ouverture est pratiquée dans le toit du four; on attend douze autres heures avant d'enlever complètement la coupole pour permettre un lent refroidissement des poteries. Trois jours plus tard, le four est vidé. La production est aussitôt écoulée.

d) Défauts: Normalement, on compte de 2 à 3% de déchets, dus surtout au défournement.

Mais il se peut aussi que le feu ait été mal conduit. Une élévation de température "trop rapide au moment de l'évaporation de l'eau et pendant les périodes de grand retrait occasionne des tensions qui peuvent être assez fortes pour provoquer des fentes" . . . "Le refroidissement doit être assez lent parce que l'accroissement du module d'élasticité qui résulte de la cuisson est relativement plus grand que celui de la résistance à la rupture" (Bieler 1952, 61).

Quelques vieillards réparent les tuyaux fendus à la cuisson en insérant dans la cassure de petits cailloux agglomérés avec du plâtre; ils les vendent alors à moitié prix.

En cas de température trop élevée, les poteries placées près du foyer éclatent, se déforment, fondent "au vert" (à cause du pourcentage élevé en calcaire). Le déchet peut atteindre dans ce cas 35 à 40%.

2. Atelier de briques cuites kārkhāne-ye āḵor

N'importe qui peut fabriquer des briques crues *xešt* séchées au soleil : mais il n'y a qu'un seul grand four à briques à Meybod Bālā. Il appartient à Asadolla Taherī, qui l'exploite depuis vingt ans. Son terrain, d'une surface de 100 m sur 100, est situé à 800 m au N.-E. du quartier des potiers. Un puits, profond de 10 m, le relie au *qanāt*.

Le four, circulaire, de 6 m de hauteur et de 4 m de diamètre, peut contenir 22 000 briques. Le feu est entretenu pendant cinq jours et il faut compter également cinq jours pour le refroidissement.

L'argile nécessaire est l'argile de surface exploitée sur place. Quatre ouvriers travaillent à préparer la terre et la tassent dans des moules *qāleb* en bois. Ils font 500 briques par jour et par personne.

Il y a deux types de briques cuites : 1° la brique rouge (l'argile contient de l'oxyde de fer) de 20 × 20 × 3 cm, vendue 400 rials le mille ; 2° la brique blanche de 20 × 10 × 6 cm, vendue 800 rials le mille. Cette qualité est obtenue en saupoudrant le moule à briques de cendres de *hizom* avant d'y placer l'argile. Les cendres donnent une texture plus régulière et une couleur gris-beige aux briques qui sont utilisées pour les façades des habitations.

Seule la classe aisée de la population, fonctionnaires, riches marchands, propriétaires, peut se permettre le luxe de maisons et de murs en briques cuites.

3. Type B = poterie glacée

A. Formes et usages

1) Contenants à cavité profonde et à ouverture rétrécie.

a) *kūze-ye sabz, dalv, dūl, dūlče* (pl. XI, 4) cruche à glaçure turquoise, à panse ovoïde, à col concave, bourrelet arrondi, bec pincé et à anse plate (∅ panse 20 cm, haut. 46 cm). Cette cruche sert dans les *hamām* au transport de l'eau chaude et aux ablutions des baigneurs.

b) *sonre* jarre de même forme que le *tapū* (pl. XIII, 5) et d'une contenance variant de 30 à 60 l. Elle est utilisée pour conserver la graisse, l'huile et le grain (blé, riz).

c) *dūre* (pl. XII, 1-5 et XIII, 1 et 6) pot à panse ellipsoïde, à col concave épaissi et à pied plat ; certains possèdent deux anses plates. La taille des pots varie avec le volume du contenu³⁸ :

haut.	∅ ouvert.	contenance	nom
55 cm	13 cm	12,0 l	<i>dō manī</i>
26 cm	10 cm	6,0 l	<i>yek manī</i>
15 cm	9 cm	4,5 l	<i>se rob manī</i>
11 cm	8 cm	3,0 l	<i>nīm manī</i>

Le col est parfois muni d'une bourrelet pour assujettir une corde ou serrer un couvercle en tissu ou en papier. Ces pots sont soit glacés turquoise, soit ornés des dessins polychromes sous glaçure. Ils sont employés pour conserver l'huile, le résiné de grenade, le lait caillé, la graisse de mouton fondue.

³⁸ La mesure de capacité est exprimée par le poids de l'eau que le pot peut contenir. Par ex., 1 *dūre* de *yek manī* peut contenir 6 l = 6 kg d'eau, soit 1 *man*.

2) Contenants à cavité profonde et à ouverture large.

d) *teqār* (pl. XIV, 1) grande coupe de même forme et mêmes dimensions que le *kūrīj*. Ces coupes sont soit glacées turquoise, soit ornées de dessins polychromes sous glaçure. Elles servent de cuvier, de terrine, de pétrin. On les appelle parfois aussi *lāvak*, cuve.

e) *šāteqār* très grande coupe, de même forme que d), mais de modèle plus grand (ø au bord 64 cm, haut. 27 cm, ø pied plat 25 cm). Les boulangers l'utilisent comme pétrin.

f) *gāvduš* (pl. XIV, 3 et 5) bol à traire à paroi incurvée, bord arrondi et pied plat (ø au bord 19 et 24 cm, haut. 11,5 et 15 cm), à glaçure turquoise.

g) *kāse* (pl. XIV, 2, 4 et 6) bol à paroi droite se terminant en un bord aminci et à fond coucave. Il en est de huit dimensions différentes³⁹:

šahārtā'ī (ø au bord 28,5 cm, haut 12 cm)

šeštā'ī (ø au bord 22,5 cm, haut. 10 cm)

haštā'ī (ø au bord 18,5 cm, haut. 9 cm)

datā'ī (ø au bord 13 cm, haut. 8,5 cm)

davāzdatā'ī, *piāle* (ø au bord 9,5 cm, haut. 6 cm)

šānzdatā'ī, *pālūdexōri* (ø au bord 5,5 cm, haut. 4,5 cm).

Les bols sont soit glacés turquoise, soit ornés de motifs sous glaçure transparente.

h) *kašk māle* bol à paroi droite, du format des *šeštā'ī* et des *haštā'ī*, dont la glaçure turquoise a été additionnée de tout petits cailloux. La granulation de la glaçure permet de râper le *kašk*, fromage aigre séché ou caillebotte.

3) Lampes.

i) *mōuzī*, litt. bougie, lampe à huile en forme de godet à pied plat avec bec pincé ou en forme de godet à pied concave, bec pincé et anse plate. Ces lampes à huile sont utilisées par les Zoroastriens qui y brûlent de l'huile de coton.

B. Fabrication

1) Matières premières.

L'argile *gel-e ājtāb naxōrde* est additionnée, comme l'argile servant à la poterie poreuse, de crottin d'âne, de paille hachée et d'eau. Après tournage, séchage et tournassage, la pâte crue est couverte d'un engobe. Les poteries sont soit décorées de motifs polychromes et glacées, soit directement recouvertes d'une glaçure turquoise.

2) Outillage.

Mêmes outils que pour la poterie poreuse (v. p. 33), auxquels il faut ajouter.

g) le pinceau (pl. VIII, 3).

h) les trépieds de terre cuite *selang* (pl. VIII, 5).

³⁹ Les noms signifient litt. 4 ×, 6 ×, 8 ×, etc., et sont des références non pas à une unité de volume, mais à une unité de prix. Par ex., le *haštā'ī* vaut à la vente 1/8 de *jām*; il en faudra donc 8 pour le prix d'un *jām*, litt. bol, tasse.

3) Exécution.

a) Façonnage, tournage, tournassage, anséavage, séchage (v. poterie poreuse: p. 33).

b) Engobage et séchage: Après le séchage, l'engobe est appliqué par trempage et arrosage à l'intérieur et à l'extérieur de l'objet, pied excepté (ph. 19 et 20). La poterie engobée est égouttée sur deux bâtonnets posés en travers de la cuve contenant l'engobe et mise à sécher.

c) Décoration: Le décor consiste soit en un dessin *naqš* polychrome sous glaçure transparente, soit en un dessin tracé en noir qui réapparaît après la cuisson sous la glaçure turquoise. Les dessins sont exécutés à main levée au pinceau (ph. 21).

d) Pose de la glaçure et séchage: La glaçure est versée à l'intérieur et à l'extérieur des poteries et "promenée" sur toute la surface à recouvrir. La répartition régulière de la glaçure nécessite une application très rapide. Afin que les poteries ne collent pas à leurs trépieds pendant la cuisson, le pied n'est pas glacé. On compte un jour de séchage.

4) Cuisson.

Les fours sont identiques à ceux utilisés pour la poterie poreuse. On y brûle indifféremment du *hizom* ou du pétrole brut.

a) Enfournement: Les objets sont empilés et séparés par des trépieds en terre cuite afin qu'ils ne collent pas les uns aux autres. Les "trois points" sont en général visibles sur l'objet cuit. En outre, dans le cas des pétrins, la partie non émaillée blesse les mains du boulanger; c'est pourquoi le potier Ostād Ĵa'far Āqāi a essayé de supprimer ces trépieds et de les remplacer par un système d'échafaudages en briques sur lesquelles repose la lèvre du pétrin posé à l'envers. Ces pétrins à l'intérieur lisse sont vendus plus cher que les autres.

Ostād Raĵab Pahlavān Šamsī profite de la cuisson pour enfourner également de la chaux *āhak* ramenée du fond des *qanāt*. Une fois éteinte, cette chaux est mélangée à l'argile qui sert de liant entre les briques des murs.

b) Conduite du feu: Elle est identique à celle des poteries poreuses. La température nécessaire à la glaçure atteint 850 à 900 C.

c) Défournement: Il est pareil à celui des poteries poreuses. Les bols de même contenance sont empilés selon leurs dimensions:

8 bols <i>čahārtā'ī</i>	2 <i>ĵām</i> par pile
6 bols <i>šeštā'ī</i>	1 " " "
8 bols <i>haštā'ī</i>	1 " " "
10 bols <i>datā'ī</i>	1 " " "
12 bols <i>davāzdatā'ī</i>	1 " " "
8 bols <i>šānzdatā'ī</i>	1/2 " " "

ce qui permet de compter rapidement le prix de vente. La production est aussitôt écoulee.

d) Défauts: La composition de la glaçure varie d'une fois à l'autre. Il en résulte souvent des parois et des bords rugueux, particulièrement à la lèvre des bols, où le retrait a diminué l'épaisseur de la glaçure.

Si la température du four n'a pas été suffisamment élevée, la glaçure reste opaque. Si la température a été trop élevée, la glaçure coule.

Ces accidents de four sont toutefois assez rares et le pourcentage de déchets, dus principalement à la casse lors du défournement, n'atteint pas 3%.

Rappelons l'inconvénient des trois points laissés dans les bols et les cuves par les trépieds.

4. Type C = faïence

A. Formes et usages

1) Contenants à cavité profonde et à ouverture rétrécie.

a) *goldān*⁴⁰, *dūre* (pl. XVI, 5) vase à fleurs, pot à panse ovoïde, court col cylindrique et fond concave; trois grandeurs (∅ panse 13, 15,5 et 17 cm, haut. 19, 23 et 28 cm).

b) *kūze* (pl. XVI, 1) earafe à eau à panse ellipsoïde et col cylindrique portant en son milieu un bourrelet horizontal. Elle est complétée d'un bouchon en céramique (haut. avec bouchon 35 cm). Rare.

2) Contenants à cavité profonde et à ouverture large.

c) *kāse* (pl. XVI, 7 et XVII, 2 et 4) bol (mêmes formes et grandeurs que V, 3, A, g; p. 36).

d) *tās* (pl. XVII, 5) bol à henné à paroi droite évasée, bord horizontal et fond concave (∅ au bord 15 cm, haut. 8 cm). Le bol à henné, plus couramment en cuivre gravé et étamé qu'en faïence, est utilisé dans les *hamām*. On y mélange le henné et l'eau, qui forment un colorant destiné à teindre les cheveux, les doigts, les orteils des femmes et la barbe des hommes.

e) *toroš bālā* (pl. XVII, 1) égouttoir de mêmes formes et dimensions que les *haštā'i* et les *šeštā'i*, à fond percé de trous. L'égouttoir sert à passer le jus de grenade et de pastèque et à égoutter les fruits et les légumes.

f) *kešvar* (pl. XVII, 3^{a-b}) boîte à épices à paroi évasée et fond concave (∅ au bord 16-20 cm, haut. 7-8 cm). L'intérieur est partagé en six compartiments représentant, disent nos informateurs, "les provinces d'un pays, le septième compartiment, central, constituant la capitale". La boîte à épices est complétée d'un couvercle bombé, parfois surmonté d'un oiseau tenant lieu de bouton de préhension. Rare.

g) *ābxōri* (pl. XVI, 4) gobelet (∅ au bord 12 cm, haut. 8,5 cm, ∅ du pied 5,6 cm). Rare.

3) Contenants à cavité peu profonde.

h) *dūri* (pl. XVI, 6) coupe à paroi très évasée, bord à lèvres amincies et fond concave (∅ au bord 20-35 cm, haut. 4-4,5 cm). Rare.

i) *pošqāb* (pl. XVI, 3) assiette, avec ou sans marli, à fond concave (∅ ou bord 10-20 cm).

j) *qandān* (pl. XVI, 2) suerier, coupe évasée sur pied plat de 3-4 cm de hauteur. Le bord de la coupe est souvent crénelé.

4) Carreaux de faïence.

k) *kāšī* carreau de faïence (côté 20 cm) servant à recouvrir et à protéger les murs des tombeaux, des mosquées et des demeures, à l'intérieur et à l'extérieur. Ils sont très rarement

⁴⁰ Le terme de *goldān* est également utilisé pour désigner les pots à fleurs en poterie poreuse (v. p. 31).

exécutés à Meybod, car les carreaux doivent être moulés et pressés, pour être très plats et réguliers.

l) *sang-e manqal* support de théière posé sur le braséro *manqal* et formé de deux ou quatre carreaux de faïence selon la dimension du braséro.

m) *kāšī-e tārix* (ph. 22) stèle funéraire en forme de mihrab (larg. 25 cm, haut. 30 cm), comportant dans le triangle supérieur un dessin représentant, dans la plupart des cas, un rossignol sur une branche. Dans le carré inférieur s'inscrit en caractères *nasta'liq* cursifs le texte choisi par la famille du défunt.

5) Faïence industrielle.

n) *mogere* isolateur pour fil de téléphone. Pendant notre séjour à Meybod, Ostād Ali reçut une commande d'isolateurs de téléphone qu'il façonna à la main et recouvrit de glaçure transparente. Le résultat ne donna pas satisfaction, la glaçure étant devenue complètement granuleuse. Seul cas.

B. Fabrication

1) Matières premières.

La silice et l'argile blanche, ou à défaut l'argile *pahlavi*, constituent les éléments de base de la faïence. L'engobe, les colorants et la glaçure sont les mêmes que ceux appliqués sur la poterie glacée.

2) Outillage.

a) Le tour sur lequel est fixée la girelle.

b) Les rondaux fixés sur la girelle par une motte de pâte.

c) Les raclours en cuivre de formats différents selon les dimensions des bols à tourner (pl. VIII, 7).

d) Les outils à tournasser (pl. VIII, 1).

e) Les pinceaux (pl. VIII, 3).

f) Les supports ovales et les anneaux de terre cuite pour la cuisson (pl. VIII, 4).

3) Exécution.

a) Façonnage, tournage: Après avoir été foulée aux pieds, la pâte à faïence est retravaillée par l'ouvrier ou l'apprenti. Celui-ci la pétrit motte par motte sur le *sang-e māle*, avant d'en façonner un *čūne* petite motte en forme de cône qu'il pose à portée de main du maître. La pâte, utilisée aussitôt, ne subit aucune fermentation. La presque totalité des objets fabriqués en faïence sont des bols, dont le volume est donné au tournage par des raclours en cuivre (ph. 23). Les ébauches sont mises à sécher sur leurs rondaux.

b) Tournassage: Le faïencier, ceint d'un tablier *pīšlungī* dont il attache les extrémités inférieures au bâti du tour afin de former une poche pour recueillir les raclures (v. p. 25), pose les bols à l'envers sur la girelle et les mouille. Le tournassage permet de façonner le pied et d'amincir les flancs des bols, qui sont ensuite remis à sécher sur les rondaux. Pour adoucir la lèvre des bols, le faïencier en frotte le bord supérieur sur un plateau (ph. 24).

c) Engobage: L'engobage s'effectue par arrosage. L'objet engobé est mis à égoutter quelques secondes à l'envers, puis est posé sur un plateau et mis à sécher. Il se forme parfois

des bulles qui éclatent au séchage et laissent sur les faïences des trous qui restent apparents après la pose de la glaçure et après la cuisson.

d) Décoration: Toutes les faïences sont ornées de dessins, presque toujours bleus (ph. 25); ils sont plus ou moins hâtivement exécutés — à titre d'exemple, Ostād Seyyed et Ostād Hājī (atelier 18) décorent les 900 pièces du four en deux jours — de sorte qu'il est parfois malaisé de déceler le dessin original. Une grande dextérité est requise, car la décoration se fait sur cru qui absorbe immédiatement la couleur, sans possibilité de retouche, si ce n'est en grattant l'engobe par la même occasion.

e) Pose de la glaçure et séchage: La cuve remplie de glaçure est posée sur le sol; un bol à fond troué *qāb* sert d'égouttoir, posé en équilibre sur le bord de la cuve et sur un bâtonnet. La glaçure est appliquée par arrosage. On déplace le flot pour répartir très régulièrement le liquide. On frotte légèrement le bord supérieur du bol à l'intérieur de l'égouttoir pour enlever l'excès de glaçure. Les pièces sont remises à sécher jusqu'au lendemain.

4) Cuisson.

Les fours, décrits plus haut, sont alimentés en pétrole raffiné ou en pétrole brut.

a) Enfournement (ph. 26): Prenons l'exemple du four d'Ostād Ali, qui tourne pour chaque four 100 bols *čahārtā'ī*, 200 *šeštā'ī*, 170 *haštā'ī*, 200 *datā'ī*, 100 *davāzdatā'ī* et 100 *šānzdatā'ī*, plus une trentaine de vases à fleurs, bols à hermé, carreaux de faïence, qu'il dispose selon le schéma de la pl. XVIII. Chaque étage de supports présente la même disposition. Une ancienne meule forme le toit du four *taxt-e kūr* qui est encore hermétiquement bouché avec de l'argile. On ouvre les cheminées (ph. 27).

b) Conduite du feu: La cuisson dure 7 à 8 heures. Elle se fait également en deux étapes: petit et grand feu. La température s'élève jusqu'à environ 900 à 950 C. Le faïencier surveille le comportement des pièces par un viseur ménagé à la base de la chambre et juge du stade de cuisson par la qualité du rougeoiement qui émane des pièces.

Après l'extinction du feu, le maître recouvre les cheminées d'une brique et de boue; il bouche hermétiquement le trou par lequel passe le tuyau d'amenée du pétrole, afin d'éviter tout courant d'air qui ferait éclater la faïence. Seul le toit du four est entr'ouvert pour permettre un lent refroidissement. Celui-ci va durer deux à trois jours.

e) Défournement: Objets et supports sont sortis du four. Comme pour la poterie vernissée, les bols de même contenance sont empilés selon leurs dimensions ce qui permet de compter rapidement le prix de vente. La production est aussitôt écoulée.

d) Défauts: Les accidents de cuisson sont nombreux. Si la température est trop élevée, la glaçure coule, laissant apparaître à nouveau la rugosité de la silice. Si la température dépasse 1100 C, les objets s'amolissent, se déforment et tombent "comme de la pluie" les uns sur les autres.

Là où la température est insuffisante, irrégulière (la température n'est pas égale dans toutes les parties du four), la glaçure reste mate, légèrement opaque. La base, non recouverte de glaçure, est alors friable. Parfois des débris de maçonnerie du four tombent sur la glaçure en fusion et s'y incrustent.

Les couleurs coulent quelquefois sous l'émail, mais les faïenciers ne considèrent pas cela comme un défaut.

L'imperfection majeure est, à notre avis, la rugosité de l'émail sur le bord du *kāse*, due à une qualité d'émail trop lourde, aux grains moulus trop grossièrement.

VI. DÉCORS ET MOTIFS

1. Type A = poterie poreuse

A. Description

Il faut distinguer deux types de décors: le décor peigné et gravé et le décor appliqué, et relever l'absence de tout décor estampé ou moulé. La décoration entoure la panse et encercle l'épaupe et le col des cruches, jarres et gargoulettes.

Le décor au peigne *sūzan* et le décor gravé *boreš* avec une pointe (morceau de bois, allumette, clou) représentent des arabesques, des chevrons, des lignes croisées, brisées, des ondulations ou vagues *parde*, litt. rideau, des guirlandes, des traits simples ou multiples *xat*, des croix, des palmettes *bōte*, des cercles simples, des arceaux, des rinceaux, des zigzags, motifs en général bordés de lignes horizontales.

En plus du décor gravé avec soin (ondulations, palmettes, croix), les *saqāxāne* sont toujours ceints de trois doubles rubans de barbotine ondulés imitant des cordes, facilitant la prise et le transport. Enfin, certains *sabū* sont ornés de part et d'autre de la panse d'une rosace *šavake* [*šabake* = dentelle]⁴¹ ou *gol*, litt. fleur, surajoutée et ajourée au clou (v. pl. XI, 2). Cette rosace d'environ 6 cm de diamètre forme à cet endroit une seconde paroi.

B. Sources et interprétation

Les procédés de décoration, comme les motifs, sont extrêmement simples et anciens et doivent pouvoir être exécutés presque en même temps que l'objet lui-même. Les potiers d'aujourd'hui tracent ces différents motifs selon leur fantaisie et n'attribuent aucun sens à leur signification; ces motifs n'ont plus pour eux qu'un caractère ornemental.

2. Type B = poterie glacée

A. Description

Les poteries glacées peuvent être ornées de deux genres de décors, à l'intérieur et à l'extérieur:

a) glaçure monochrome turquoise, à base d'oxyde de cuivre (grosses jarres, cruebes, pots, pétrins, coupes, bols à traire, bols, lampes);

b) motifs polychromes sous glaçure transparente incolore (pots, coupes, pétrins, bols). Les motifs de caractère géométrique hâtivement exécutés sont la copie grossière de quelques motifs appliqués sur la faïence, en particulier: *čādor šabī*, *bālāxāne*, *mašhadī*, *ālūbālū'ī*, *kale qūčī*, *moharamāt sāde*, . . . (v. p. 43-44).

B. Sources et interprétation

Ces motifs ont été introduits à Meybod en même temps que la faïence ou inspirés par la faïence des centres voisins, quelques poteries anciennes étant ornées de motifs géométriques bleu pâle sous glaçure transparente, copies de décors sur faïence de Nāin, Yazd ou Kermān.

⁴¹ A Estālef (Afghanistan), le nom de *šabeka* est donné aux vases dont la panse est ornée d'une ceinture ajourée.

Toutefois, comme nous n'avons trouvé que fort peu de pièces de ce type antérieures à l'installation des faïenciers de Nāin à Meybod, nous ne savons quels motifs étaient alors les plus fréquemment appliqués, mais nous pensons cependant que la majorité de la poterie glacée de Meybod comportait autrefois une couverte en glaçure colorée turquoise. Olmer parle également de "verniss coloré en violet" (1908, 54), mais nous n'en avons point trouvé, même parmi les tessons.

L'interprétation de ces motifs sera examinée plus bas avec l'étude des motifs sur faïence.

3. Type C = faïence

A. Description

Nous donnons ci-dessous la liste des motifs encore connus par les faïenciers d'aujourd'hui; les plus couramment exécutés sont marqués d'un astérisque⁴².

Nous avons divisé les décors en :

- a) décors géométriques.
- b) décors végétaux ou à dominantes végétales.
- c) décors animaliers ou à dominantes animales.
- d) décors à motifs composites.
- e) décors représentant un personnage.

Les couleurs sont principalement les bleus (cobalt, outremer, azur) et le vert; le noir sert surtout à chatironner.

La majorité des motifs sont disposés en bandeaux, bordés, en haut et en bas, d'un simple ou double filet horizontal; ils couvrent le fond, les flans ou le bord des faïences, à l'intérieur et à l'extérieur pour les bols, à l'intérieur pour les coupes et les assiettes.

a) décor à motifs géométriques (pl. XIX-XX)

1	<i>taxt-e dari</i>	portail fait de planches ajustées
2	<i>bālāzānc</i>	maison du haut, grenier, galerie, balcon, chambre construite au premier ou second étage utilisée au printemps et en automne pour jouir du soleil de Téhéran
3	<i>tehrānī</i>	
4	<i>sūzanī</i>	troué, brodé à l'aiguille
5	<i>ēādor šabi*</i>	couverture à carreaux, servant à envelopper la literie pendant le jour
6	<i>bandī</i>	joint, lacé, jointure d'os(?)
7	<i>lōuzī</i>	à losange
8	<i>esjahānī</i>	d'Isfahan
9	<i>xānī</i>	seigneurial, du seigneur
10	<i>panj-e feresī*</i>	à patte d'oiseau
11	<i>qandī*</i>	en pain de sucre
12	<i>pālūde'ī*</i>	filtré, boisson sucrée à base de minces fibres d'amidon
13	<i>qand-e xerāšī</i>	à pain de sucre gratté combinaison des deux décors précédents
14	<i>hezār-rū</i>	nid d'abeilles, rayon de miel

⁴² La liste n'est donc pas exhaustive de tous les motifs qui ont été exécutés à Meybod. Qanbar, son frère et leurs successeurs connaissaient des dessins que les faïenciers d'aujourd'hui ne savent plus exécuter.

15	<i>kale qūčī*</i>	à tête de bélier avec trois points, ce décor s'appelle: <i>kale qūčī se noqte</i>
16	<i>toronjī</i>	à orange, à citron (?)
17	<i>tāj</i>	couronne
18	<i>tāj-e dervīš</i>	nigrette, bonnet de derviche
19	<i>helālī</i>	?
20	<i>pičpič*</i>	ondulé, à méandres, à entrelacs

b) décor à motifs végétaux ou à dominantes végétales (pl. XX-XXII)

fleurs

21	<i>goldār</i>	bouquet fleuri
22	<i>goldār-e meykūbī</i>	bouquet de fleurs d'amandier de montagne
23	<i>taxte'ī</i>	en planches, de bois
24	<i>band-e sā'atī</i>	bracelet de montre
25	<i>gol-e sefidī</i>	à fleurs blanches
26	<i>šīrāzī</i>	de Chiraz
27	<i>čī</i>	calicot, coton imprimé
28	<i>zolf-e arūsī</i>	amarante
29	<i>qāsem xānī</i>	du chef Qāsem
30	<i>mākū'ī</i>	à navette
31	<i>qomī</i>	de Qum
32	<i>bāzū bandī</i>	à amulette fixée par un ruban autour du biceps
33	<i>moharamāt</i>	? litt. choses prohibées
34	<i>toronjī</i>	à orange, à citron (?)
35	<i>kond-e taxi</i>	couverture de lit de différentes couleurs
36	<i>aq(e)rīn</i>	?

feuilles

37	<i>qalamkār</i>	tissu imprimé au pochoir, indienne
38	<i>goldār-e bādāmī</i>	amandier fleuri
39	<i>bargī</i>	à feuilles, feuillu
40	<i>bote-(ye) bādāmī</i>	buisson d'amandier
41	<i>barg-e esfīnājī</i>	feuille d'épinard
42	<i>goldār-e sarvatī</i>	bouquet de cyprès

fruits

43	<i>golābidār*</i>	à poire, à palmette
44	<i>ālūbātū'ī*</i>	à cerises noires
45	<i>mašhadī*</i>	de Meched même décor que le précédent, mais les cercles sont pleins
46	<i>bādāmī</i>	à amande
47	<i>tark-e anārī</i>	à fond de grenade

c) décor à motifs animaliers ou à dominantes animales (pl. XXIII)

48	<i>panj-e gorbe'ī*</i>	à patte de chat
49	<i>māhī*</i>	poisson
50	<i>šīr o xōršīd</i>	lion et soleil (emblème national iranien)
51	<i>morq*</i>	oiseau

- 52a *bolbol o gafas* rossignol et cage
 b *bolboli** à rossignol
 53 *šānesar* huppe
 54 *kabūtar* pigeon, colombe
- d) décor à motifs composites (pl. XXIV)
- 55 *kūdār* montagnoux
 deux édifices à base carrée surmontés d'une plateforme au toit en forme de coupole se détachent sur un fond de montagnes arrondies; à droite, un arbre (pin bleu?) à branches hachurées tombantes. Plus hâtivement exécuté, ce décor s'appelle *kūdār sangi** montagnoux et pierreux.
- 56 *kūdār xerāši** montagnoux et gratté
 du motif précédent il ne reste que les deux coupoles soulignées d'un épais trait vertical; chaque motif est séparé par un motif *pālūde'z* 12.
- 57 *kamar** ceinture
 décor composé de quatre motifs: un édifice comportant une galerie surmontée d'une coupole pointue, un miroir(?) rectangulaire encadré de chevrons, une tête de huppe avec une petite branche à feuilles ovales, un serpent en forme de 3, sondé à un rectangle encadré de chevrons. Ce décor se combine avec le *kūdār* 55, chaque décor occupant la demi-bordure du hol ou de la coupe.
- 58 *tāj-e nosrat* arc de triomphe
 59 *moharamāt sefāli* ?
 60 *kermāni** de Kermān
 deux soleils à double circonférence encadrent des arcs et des traits hachurés (dragon?).
- 61 *taxt-e gūšvārdār* partie d'un ornement d'oreille
- e) décor à motif de figure humaine (pl. XXIV)
- 62 *xānom xōršīd* ou *xōršīdī* litt. femme soleil ou au soleil.

Une autre classification, portant cette fois-ci non plus sur les motifs eux-mêmes, mais sur le nom donné par le faïencier, permet de dresser le tableau suivant:

		Décors					
		géométriques	animaux	végétaux	composites	personnage	totaux
Appellations	objets utilitaires	9		6	3		18
	animaux	2	7				9
	végétaux	1		14			15
	paysages				2		2
	personnage	1		1		1	3
	villes d'Iran	2		3	1		6
	abstraites	5		1	1		7
	non interprétés	1		1			2
Totaux		21	7	26	7	1	62

D'après la première classification, ce sont les motifs végétaux les plus fréquents, suivis par les motifs géométriques, alors que selon la classification indigène, ce sont les appellations d'objets utilitaires qui viennent en premier, suivies par les noms de végétaux. Ceci s'explique par le fait que plusieurs motifs qui ont pour nous un caractère nettement végétal sont interprétés par les faïenciers en termes utilitaires (nos 23, 24, 27, 30, 32 et 35). En général, il y a coïncidence entre les rubriques d'objets utilitaires et les motifs géométriques. Les autres rubriques, à désignation semblable, se recourent: animaux, 7 pour 9, végétaux, 15 pour 26, personnage, 1 pour 3. La seule discordance résulte d'une interprétation utilitaire des motifs végétaux. Ceci doit venir du fait que les faïenciers ont recours pour leur appellation au support d'un décor (tissu, bijou) plutôt qu'au décor lui-même.

B. Sources⁴³ et interprétation

Jusque vers 1935, Nāin, nous l'avons vu plus haut, était un centre de fabrication de faïence très prospère (v. également Olmer 1908, 55-56), dont les produits, aux décors bleus, pouvaient être connus des potiers de Meybod déjà avant l'arrivée de Qanbar en 1894 (nous avons trouvé des plats et bols, signés des père et grand-père de Qanbar dans des demeures de Meybod). Lorsque Qanbar vint s'établir à Meybod, il introduisit les décors et les motifs qui faisaient la renommée de la faïence de Nāin, mais tout porte à croire que son imagination se concrétisa sur les bols et plats par des motifs nouveaux. L'artisan se doublait d'un artiste qui ne se contentait pas de répéter inlassablement les mêmes décors comme le font les faïenciers d'aujourd'hui, mais qui savait renouveler son inspiration. La situation actuelle, due au manque de talent, de temps et de moyens financiers, conduit à l'appauvrissement de l'éventail des motifs. Les faïenciers ne connaissent plus l'origine des décors, leur sens, leur portée symbolique et disent simplement que c'est Qanbar et ses successeurs qui les leur ont transmis. Nous pouvons pourtant tenter de rechercher l'origine de certains décors et de suivre leur cheminement, à partir des faïences de Nāin et de Meybod.

Les motifs géométriques sont assimilés à des objets familiers: couvertures à carreaux, broderies au point de croix, palissades, pains de sucre, alvéoles, escaliers, dont le dépouillement a conduit à une ornementation très sobre.

La nature, source d'inspiration de l'art persan, aux motifs invariablement repris, modifiés, stylisés, a donné naissance aux volutes, aux arabesques, aux palmettes, plus proches parfois de la rigueur géométrique que de la fantaisie de la nature. Si les motifs végétaux se sont quelque peu éloignés de la réalité, les animaux sont représentés plus fidèlement. L'oiseau, motif bien connu dans l'art iranien, a une valeur symbolique qui remonte aux temps préislamiques⁴⁴, dont le sens a été réinterprété selon les croyances et les modes: oiseau solaire, envoyé céleste, colombe du prophète; à ce dernier titre et à supposer que la croyance qui lui est attachée soit toujours vivante, il a une valeur de talisman et est censé protéger la maison. D'autres oiseaux appartiennent au domaine des croyances populaires: voir une huppe au lever du soleil est un heureux présage, le rossignol

⁴³ V. plus particulièrement Lane 1965 et 1957; Pézard 1920; Rozantal 1948; Pope 1939, II, 1446-1665.

⁴⁴ Notons, parmi d'autres, la très curieuse convergence d'un décor, associé aux mêmes accessoires, relevé sur un cratère antique du Louvre provenant de Tépé-Giyan (Pézard 1920, pl. 49, 2c CV; Rozantal 1948, 193, ill. 351) et un marli de vasque persc du Xe s. (Contenau et Ghirshman 1935, pl. 13, f 2; Rozantal 1948, 193, ill. 352) avec l'un des motifs (n° 51) les plus fréquemment exécutés à Meybod aujourd'hui.

symbolise l'amour, la poésie, la sensibilité iranienne tout entière. Rappelons enfin le symbolisme du poisson, porte-bonheur et symbole de vie, placé symétriquement à l'opposé du domaine aérien de l'oiseau, au fond de l'eau, source de vie et d'abondance. Il va sans dire que ces quelques remarques n'épuisent pas la riche symbolique du décor animalier de l'Iran.

A Meybod, on a affaire avant tout à un art populaire et provincial qui s'est montré rigoriste quant à l'interdiction de la représentation humaine, pourtant tolérée sur les monuments et objets profanes; il se trouve qu'à part le *xānom xōršīd* on n'a ici aucune représentation humaine. Ce motif toutefois ne sera pas interprété comme un visage humain, mais comme la représentation multiséculaire du soleil (élément féminin) (v. Sauvaget 1965, 48 pour des poteries du Caire; Pur Karim 1966, 32-33, pour des poteries de Lālejīn)

Enfin, il n'est pas étonnant qu'à un carrefour des routes de l'Asie (v. p. 15), on retrouve des éléments d'origine méditerranéenne, arabe et chinoise, évidents pour les deux premiers dans les décors géométriques et à arabesques; l'influence chinoise⁴⁶ des porcelaines Ming tardives (XVIIe s.) est manifeste dans les décors *kūdār*, *kūdār xerāšī* et *kamar* et plus clairement encore dans un décor qui a été complètement abandonné depuis la mort de Qanbar. Il s'agit du *gombad*, litt. dôme, coupole, tombeau, qui n'est autre qu'une pagode flanquée de grands arbres sur un fond de montagnes; dans le ciel flottent quelques nuages et, au loin, un petit pont relie la rive à une île (ph. 28 et 29). Il s'agit là d'un décor Ming tardif typique, que Lane décrit en ces termes: "Favourite designs are landscapes with growing plants and large flowers, among which are gazelles, birds, or large insects perched on rocks; scenes in vertical perspective with pagodas, water, and distant mountains" (1957, 90). Jusqu'à ce jour, nous n'avons trouvé ce décor sur aucune autre faïence persane. Un plat et une assiette de Mechhed (Lane 1957, pl. 77B et 80B) sont ornés, à l'arrière-plan, d'une pagode, thème qui vraisemblablement pourrait avoir été connu des faïenciers de Nāīn faisant le pèlerinage de Mechhed ou par la circulation des biens à l'intérieur du pays. Pourtant, à notre avis, le *gombad* s'est introduit par le canal de la compagnie des Indes ou par l'importation anglaise en Perse, au cours de la seconde moitié du XIXe s., car il copie avec exactitude des faïences anglaises elles-mêmes inspirées de l'art chinois⁴⁶, dont nous avons encore trouvé un exemplaire dans une boutique de Nāīn précisément. A ce propos, Lane dit: "It was probably in the second quarter of the nineteenth century that the industrial white earthenware of Staffordshire made its first appearance in the Persian market; its influence on the polychrome Persian wares has already been noted. There is a series of plates and other vessels, said to have been made at Nāyin, whose decoration is alternatively incised through a ground of brown slip, or painted in warm blue" (1957, 101). Sans que nous puissions l'affirmer, il en a peut-être été de même pour les décors *kūdār* et *kamar*.

Le décor *kermānī*, le plus prisé à Meybod et à Yazd, peut éventuellement rappeler un dragon chinois très stylisé; Kermān, important centre de poterie jusqu'au XVIIIe s., produisit de nombreuses faïences d'inspiration chinoise, les faïenciers allant même parfois, tout comme à Yazd, jusqu'à signer leurs produits d'une marque (signature) pseudo-chinoise⁴⁷.

⁴⁶ V. à ce propos Kocchlin, 38-39; Lane 1957, 88-101; Migeon 1907, 268-271; Migeon 1927, 208-209; Pope 1939, II, 1649.

⁴⁶ Les décors d'inspiration chinoise (Ming) sur la faïence anglaise de la seconde moitié du XIXe s. ont eu beaucoup de succès (Lane 1957, 101).

⁴⁷ Kermān est cité par Chardin, qui y passa vers 1675, comme un des cinq meilleurs centres de poterie, les autres étant Chiraz, Mechhed, Yazd et Zarand (Chardin, éd. Langlès, 1811, IV, 128). V. également Lane 1957, 95; Migeon 1907, 270; Brocklebank 1946.

4. L'évolution du décor et sa signification actuelle

Le décor, récemment encore si important et dont, à Nāin et à Meybod, la qualité primait la forme de l'objet, se résume de plus en plus à quelques traits de couleur hâtivement tracés, dans lesquels on ne reconnaît plus aujourd'hui qu'une dizaine de motifs qui firent la renommée des faïences de Nāin et de celles de Qanbar. Le symbolisme traditionnel a perdu sa valeur consciente chez les potiers et les faïenciers qui, d'autre part, ne s'attachent pas à tracer de nouveaux décors, inspirés par la vie moderne⁴⁸.

On peut penser que les procédés décoratifs en usage à Meybod aujourd'hui représentent une étape importante du processus complexe de dégradation qui, en passant d'une technique supérieure à une technique inférieure — porcelaine → faïence → poterie type B — transmet les décors de l'une à l'autre et amène un enrichissement passager de la gamme des motifs de la catégorie inférieure. Avec la décadence de la faïence, les motifs qui en faisaient l'ornementation servent à décorer aujourd'hui la poterie glacée (type B), apportant un éphémère enrichissement du décor de cette dernière, décor en général géométrique, tracé d'une main hâtive, très coloré et non sans charme. Si la dégradation de la céramique devait se poursuivre à Meybod, on peut craindre que ces motifs ne disparaissent à leur tour, pour les mêmes raisons qui ont amené la décadence de la faïence.

5. Dédicaces, inscriptions, signatures et dates

Les faïences d'aujourd'hui ne portent plus guère de dédicaces ou d'inscriptions, exception faite pour les stèles funéraires (v. p. 39) (ph. 22). En revanche, certaines pièces portaient jadis le nom du destinataire de l'objet, précédé du mot *farmāīyeš*, exprimant la commande. A Nāin, le nom était parfois suivi de ces vers, que nous avons relevés sur une coupe :

šokr ne'mat ne'matāt
afzūn konad kaf
ne'mat az kafat
bīrūn konad

“il faut remercier (Dieu) des bienfaits dont il te gratifie; il t'en donnera davantage; sinon il te retirera ses bienfaits”.

Ces inscriptions étaient gravées avec une pointe métallique à l'intérieur d'une rosace bleue ou lie de vin (Lane 1957, 107). Il s'agit là d'un travail qui n'est plus exécuté de nos jours et que nous ne citons ici que pour montrer une fois de plus à quel point la tradition s'est perdue.

Sur les stèles funéraires *kāšī-e tāriḫ*, les inscriptions sont faites au pinceau; elles comportent généralement le nom du défunt, son âge, la date de sa mort en année solaire et en année lunaire.

Actuellement la production courante de faïence n'est que rarement signée et datée, sauf s'il s'agit d'une commande⁴⁹. La signature, précédée du mot *amal*, œuvre ..., travail ..., et la date en année lunaire s'inscrivent soit sous le plat ou le bol, soit, plus rarement, au fond de ceux-ci.

⁴⁸ Nous pensons, à titre de comparaison, à la production des potiers d'Estālc (Afghanistan) dont les bols s'ornent de décors en creux représentant des camions, autos, avions, pièces de mobilier, transistors, etc.

⁴⁹ A Nāin, “elles [les faïences] sont toujours signées et datées, ce qui facilite leur étude” (Ohrer 1908, 55).

PRIX ET MARCHÉ

Le fonctionnement économique d'ensemble s'est avéré difficile à décrire, non tant en raison du désir des potiers d'éluder le problème et de dissimuler cette part de leurs activités, mais en suite de l'absence de toute comptabilité précise, de budget et de calcul de revient. Malgré la franchise et l'honnêteté des potiers dans leurs réponses, il nous a été malaisé de faire jouer tous les renseignements, ceux-ci variant d'un potier à l'autre, d'un four à l'autre et d'une saison à l'autre. Dans certains cas, nous avons déduit nos chiffres par approximation et estimation.

VII. ÉLÉMENTS DE LA COMPTABILITÉ DE LA PRODUCTION

1. Investissements de base: ateliers et outillage

Les terrains, acquis pour la plupart autour des années 1954–1955 lors du déplacement des ateliers, ont été payés par les artisans de 1000 à 2000 rials selon la surface, et la construction des locaux est revenue par atelier à 20000 rials environ. Ostād Alī (atelier 21) a payé pour la construction de son atelier et de sa maison la somme de 30000 rials en 1960. Tous sont propriétaires de leur emplacement de travail, à l'exception d'Ostād Mirzā Rezā (atelier 17) qui avait acheté en 1960, pour la somme de 15000 rials, un atelier composé de deux petits locaux et d'un four. Après quelques mois, le four a cessé de fonctionner. Comme Mirzā Rezā ne peut, faute d'argent, entreprendre les réparations nécessaires, il loue, pour la somme de 400 rials par an, l'atelier voisin devenu vacant par la mort d'un potier. Son premier atelier lui sert de dépôt.

Dans la liste ci-dessous, seuls sont mentionnés les outils représentant un investissement financier et achetés par les potiers et les faïenciers. Nous ne tenons compte ni des peignes, ni des fils à détacher le pied, ni des contenants pour les réserves de matières premières.

Outils	Types	Prix
Tour installé	A, B, C	300–400 r.
Four	A, B	2–3000 r.
Four avec <i>mix</i>	C	4–5000 r.
Pic	A, B	120–200 r.
Fourche	A, B	120–200 r.
Bêche	A, B	120–200 r.
Tamis	A, B, C	30–70 r.
Pierre à meule (brute)		
1 <i>man</i> = 5 r.	B, C	25 r.
Moulin à main	B, C	?

Outils	Types	Prix
Tournassin	A, B, C	6-15 r.
Raclette	A, B, C	15 r.
Racloir-polissoir } Estèque }	A, B, C	5-10 r.
Brûleur avec tuyau	C	2500 r.

L'installation complète du moulin diesel (broyeuse, concasseuse, moulin) a coûté à H. D. 170 000 rials.

2. Frais d'exploitation

A. Matières premières et combustibles

Les prix comprennent le prix de la matière première et du transport.

Matières premières	Types	Quantité	Prix
Argile (surface ou sous-sol)	A, B	env. 3,5 t	40 r. ⁵⁰
Argile blanche	B, C	le <i>man</i>	7,5 r.
Argile <i>pahlavi</i>	C	20-30 <i>man</i> , soit charge d'âne ou de cheval	50-60 r.
Paille hachée	A, B	le <i>man</i>	10 r.
Silice	B, C	„ „	5 r.
Silice broyée	B, C	„ „	12 r.
<i>keriō</i>	B, C	„ „	8 r.
Fritte broyée	B, C	„ „	30 r.
Verre cassé	B, C	„ „	12-15 r.
Poudre de verre	B, C	„ „	20-23 r.
Gomme adragante	B, C	„ „	600-700 r.
Colorants:			
— importés	B, C	le kilo	600 r. ⁵¹
— de fabrication locale:			
oxyde de cuivre	B	le <i>man</i>	90-120 r.
hématite	B, C	„ „	50-60 r.
vert	B, C	„ „	200 r.

Seules les matières premières faisant l'objet d'un transport à longue distance (argile blanche, silice, colorants) ou d'une préparation spéciale (fritte, poudre de verre) sont stockées.

⁵⁰ Il s'agit de l'argile qui est exploitée hors de l'atelier du potier. Ces 40 rials représentent le salaire de l'ânier pour une demi-journée de travail, soit 35 courses.

⁵¹ Envoyé de Téhéran ou acheté à Yazd. A Isfahan, le prix du kilo de colorant importé varie de 320 à 420 rials selon les couleurs.

Le potier, comme le faïencier, évite d'immobiliser une somme d'argent importante dans les matières premières.

Combustible	Types	Quantité	Prix
Broussailles	A, B	le <i>man</i>	5 r.
Pétrole brut	A, B, C ⁵²	le fût de 160 l	210 r. ⁵³
Pétrole lampant	C	le fût de 160 l	420 r. ⁵³

B. Main d'oeuvre et salaires

Catégories (types A, B, C)	Salaire par jour de travail
Ouvrier I	70 r.
Ouvrier II	40-60 r.
Apprenti	5-25 r.
Chauffeur ⁵⁴	100 r.

Les apprentis qui ne savent pas encore tourner reçoivent 5 rials par jour, les deux ou trois premières années de leur apprentissage. Puis ce salaire s'élève à 10 et 15 rials pour atteindre 25 rials quand le garçon commence à savoir tourner carafes et cruches. Certains apprentis seront toujours inhabiles au travail au tour; s'ils ne changent pas de métier, ils deviennent ouvriers dans l'atelier et leur salaire quotidien oscille entre 50 et 60 rials.

Le règlement des salaires peut avoir lieu toutes les semaines, tous les quinze jours ou au défournement, le mode de paiement variant d'un atelier à l'autre. Il se fait en espèces, en nature ou en partie en espèces et en partie en nature; Ostād Mīrzā Rezā, par exemple, paie ses deux apprentis l'équivalent de 5 rials par jour, tous les dix jours, en thé et en sucre pris à crédit chez son créancier. Ostād Abbās Āqāi règle son ouvrier en partie en denrées et en partie en espèces pour l'équivalent de 50 rials par jour; de plus il lui alloue une gratification de 300 rials en espèces par four réussi.

A l'occasion du nouvel an et d'événements tels que mariage ou naissance, les patrons distribuent à leurs ouvriers et apprentis des étrennes *eydī*, soit en espèces (50-60 rials), soit en denrées (thé, sucre, chemise, *halvā*, blé ou *give*, sorte d'espadrilles à semelle de tissu comprimé et à dessus en coton croché).

Il ne faut toutefois pas surestimer ces salaires, car ceux-ci sont comptés par jour de travail effectif et les ateliers ne travaillent que dix mois sur douze (v. p. 70). Apprentis et ouvriers doivent souvent demander des avances de salaire à leurs patrons pendant les périodes de chômage (été et hiver) et en cas de maladie ou d'accident.

⁵² Certains faïenciers l'utilisent en été lorsqu'il est assez fluide.

⁵³ Transport jusqu'à l'atelier compris. Le pétrole brut vaut 1,25 rial le litre, le pétrole lampant 2,5 rials. En novembre 1964, le prix du pétrole et celui de l'essence ont doublé du jour au lendemain, puis ils ont été ramenés en janvier 1965 à l'ancien prix.

⁵⁴ Engagé une fois par semaine dans l'atelier no 10.

3. Revenu brut

Liste des prix des objets au sortir du four

Poterie poreuse = type A

Objet	Prix
a) <i>sabū</i> cruche	2-4 r.
<i>sabū</i> cruche avec médaillon	4 r.
b) <i>tong</i> carafe	2 r.
c) <i>kūze</i> cruche	2-5 r.
d) <i>tambalū</i> cruchon	1-2 r.
e) <i>sagō</i> cruchon	1-2 r.
f) <i>ābambār</i> fontaine publique	150 r.
g) <i>tapū</i> jarre	14-30 r.
h) <i>dīzī</i> marmite	4-12 r.
i) <i>gol-e pūldān</i> tire-lire	1-2 r.
j) <i>kūrīj</i> grande coupe	10-20 r.
k) <i>goldān</i> pot à fleurs	6-18 r.
l) <i>kalak</i> coupe à braises	1 r.
m) <i>nāvdān, lūle</i> tuyau	7-10 r.
n) <i>nāvdān</i> petit tuyau, gouttière	4-6 r.
o) <i>gom</i> anneau de puits	5-6 r.
p) <i>tanūr</i> four à pain	6-7 r.
q) <i>kāse-ye jām</i> anneau de lucarne	2 r.
r) <i>dar-e tapū, dar-e dīg</i> couvercle	3 r.
s) <i>tombak</i> cruche pour tambour	20 r.

Pour la plupart des objets ci-dessus, on peut remarquer une variation selon la grandeur. Un four contient pour 3000 à 3200 rials de poteries.

Poterie glacée = type B

Objet	Prix
a) <i>kūze-ye sabz, dalv</i> cruche	8 r.
b) <i>xomre</i> jarre	14-30 r.
c) <i>dūre</i> pot	2-10 r.
d) <i>teqār</i> grande coupe	12-17 r.
<i>teqār</i> sans les „3 points“	20 r.

Objet	Prix
e) <i>šāteqār</i> très grande coupe	25 r.
f) <i>gāvduš</i> bol à traire	6 r.
g) <i>kāse</i> bol	10 r. le <i>ǰām</i>
h) <i>kāškmāle</i> bol granuleux	4 r.
i) <i>mōwzī</i> lampe	4-5 r.

Un four contient pour 4800 à 5200 rials de poteries.

Faïence = type C

Objet	Prix
a) <i>goldān, dūre</i> vase à fleurs	7, 14, 25 r.
b) <i>kūze</i> carafe	35-70 r.
c) <i>kāse</i> bol le <i>ǰām</i> soigné	29-33 r.
le <i>ǰām</i> courant	20-24 r.
d) <i>tās</i> bol à henné	25 r.
e) <i>toroš bālā</i> égouttoir	60 r.
f) <i>kešvar</i> boîte à épices	100 r.
g) <i>ābxōrī</i> gobelet	7 r.
h) <i>dūri</i> coupe	25-35 r.
i) <i>pošqāb</i> assiette	12-30 r.
j) <i>qandān</i> sucrier	12-15 r.
k) <i>kāši</i> carreau de faïence	15-20 r.
l) <i>sang-e manqal</i> support de théière	20-50 r.
m) <i>kāši-e tārix</i> stèle funéraire	70 r.
n) <i>moqere</i> isolateur	2 r.

Remarquons que les bols constituent les 98-100% des objets exécutés en faïence. Les autres objets sont tournés exclusivement sur commande. Les bols dont le décor est imposé ou exécuté avec plus de soin que pour la production courante se vendent plus cher que celle-ci; tel est le cas pour le décor *kermānī* dont le *ǰām* se vend 33 rials, compte tenu du plus long temps d'exécution (8 minutes par bol) et de la grande quantité de colorant nécessaire.

Un four contient pour 2200-2500 rials de faïences.

Le revenu net s'obtient en soustrayant les frais d'exploitation du revenu brut de chaque fournée. Il est difficile de déterminer de façon précise le revenu du patron, celui-ci supportant les variations des prix de vente, l'augmentation des prix des matières premières, les fours ratés. Nous nous sommes basée sur les indications données par les potiers eux-mêmes concernant leurs revenus et leurs besoins et nous avons recoupé ces renseignements. A titre d'exemple, nous donnons, dans le chapitre suivant, trois budgets types d'atelier.

4. Trois budgets types

Les calculs qui suivent sont théoriques et ne permettent d'établir qu'une marge bénéficiaire hypothétique, les investissements variant, pour le même type, d'un atelier à l'autre. Il n'y a pas de frais fixes (sauf pour le cas d'Ostād Mirzā Rezā qui a une location à payer), mais uniquement des frais variables (matières premières, combustibles, salaires). Nous présentons un exemple d'atelier pour chaque type afin de donner un ordre de grandeur des différents postes.

Poterie poreuse = type A

Exemple de l'atelier 10.

Nombre de poteries: 1000

1) Frais d'exploitation

a) Matières premières	Quantité	Prix
Argile	3,5 t	40 r.
Paille hachée	2 man	20 r.
		60 r.
b) Combustibles		
Broussailles	200 man	1000 r.
c) Main d'oeuvre	Salaire/jour	Salaires d'une fournée à l'au- tre = 1 semaine
Associé à ½ temps	90 r.	270 r.
Ouvrier I	60 r.	360 r.
Ouvrier II	40 r.	240 r.
Chauffeur	100 r.	100 r.
		970 r.
soit au total	60 + 1000 + 970 =	2030 r.

2) Part des différents postes dans les frais d'exploitation

$$\frac{\text{Matières premières}}{\text{Frais totaux}} = \frac{60}{2030} = 2,95\%$$

$$\frac{\text{Combustibles}}{\text{Frais totaux}} = \frac{1000}{2030} = 49,25\%$$

$$\frac{\text{Salaires}}{\text{Frais totaux}} = \frac{970}{2030} = 47,80\%$$

3) Revenu net du patron par four: 3200 — 2030 = 1170 rials par semaine.

On remarque qu'une part importante des frais d'exploitation est constituée par le combustible, du fait du coût presque nul de la matière. Certains potiers utilisent le pétrole brut pour un montant de 650–700 rials par cuisson; mais Ostād Mirzā estime que, malgré la peine et le coût supplémentaire, les broussailles donnent, quand le feu est bien conduit, une poterie plus solide et de meilleure qualité.

Poterie glacée = type B

Exemple de l'atelier 12.

Nombre de poteries : 1000

1) Frais d'exploitation

a) Matières premières	Quantité	Prix
Argile	3,5 t	40 r.
Argile blanche	1 kilo	1 r.
Paille hachée	2 <i>man</i>	20 r.
Fritte	3 <i>man</i>	90 r.
Silice broyée	1,5 <i>man</i>	18 r.
Poudre de verre	22,5 <i>man</i>	450 r.
Gomme adragante	20 <i>mesqāl</i>	10 r.
Colorants		
— oxyde de cuivre	2 kilos	40 r.
— importés		60 r.
		629 r.
b) Combustibles		
Broussailles	200 <i>man</i>	1000 r.

Main d'oeuvre : dans cet atelier, le personnel se compose du père et des trois fils, qui se partagent en parts égales le bénéfice net de la journée hebdomadaire.

Total des frais d'exploitation = 1629 r.

2) Part des différents postes dans les frais d'exploitation

$$\frac{\text{Matières premières}}{\text{Frais totaux}} = \frac{629}{1629} = 38,65\%$$

$$\frac{\text{Combustibles}}{\text{Frais totaux}} = \frac{1000}{1629} = 61,35\%$$

3) Revenu net des associés par four : $5000 - 1629 = 3371$ rials par semaine, soit 812 rials par associé.

Faïence = type C

Exemple de l'atelier 21.

Nombre de faïences : 900

1) Frais d'exploitation

a) Matières premières	Quantité	Prix
Silice	15 <i>man</i>	180 r.
Argile blanche	4 <i>man</i>	30 r.
Fritte	11 <i>man</i>	330 r.
Poudre de verre	8 <i>man</i>	160 r.
Colorants		80 r.
Gomme adragante	20 <i>mesqāl</i>	10 r.
		790 r.

b) Combustibles		
Pétrole lampant	125 l	230 r.
c) Main d'oeuvre	Salaire/jour	Salaires d'une fournée à l'autre = 2 semaines
Apprenti	5 r.	70 r.
Apprenti (son fils)	—	—
		70 r.
soit au total	790 + 230 + 70 =	1090 r.

2) Part des différents postes dans les frais d'exploitation

$$\frac{\text{Matières premières}}{\text{Frais totaux}} = \frac{790}{1090} = 72,48\%$$

$$\frac{\text{Combustibles}}{\text{Frais totaux}} = \frac{230}{1090} = 21,1\%$$

$$\frac{\text{Salaires}}{\text{Frais totaux}} = \frac{70}{1090} = 6,42\%$$

La faible dépense en combustibles (230 rials au lieu de 700 rials pour un four A ou B chauffé au pétrole) s'explique par le temps de cuisson plus court (7 à 8 h.), le plus petit volume du four, les plus petites dimensions des pièces à cuire et la séparation entre les faïences.

3) Revenu net du patron par four: 2350 — 1090 = 1260 rials par quinzaine.

VIII. CIRCUITS ET DÉBOUCHÉS

1. Intermédiaires, techniques de vente et modes de paiement

Selon que les conditions de vente sont bonnes ou mauvaises, on dit *bāzār dāq ast*, litt. le bazar est brûlant, c'est-à-dire on vend bien, ou *bāzār xarāb ast*, litt. le bazar est abîmé, c'est-à-dire on vend mal.

En principe, le marché est libre, on a affaire à une économie marchande, basée sur le principe de l'offre et de la demande, de la libre concurrence et la recherche du profit. Mais nous verrons au chapitre de l'endettement (v. p. 60ss.) que cette liberté est souvent très relative.

Au sortir du four, les produits sont pris en charge soit par un groupe de cinq intermédiaires établis dans le quartier des potiers, soit par des boutiquiers venus de Yazd. Les commandes privées sont livrées au client directement ou par un intermédiaire. Mentionnons encore les deux ou trois femmes qui vont vendre des poteries dans l'oasis.

Ni le potier, ni le faïencier ne se trouvent devant un problème d'écoulement. Il est même rare qu'ils puissent garder un petit stock, la demande étant suffisamment forte. De plus ils ont un tel besoin de liquidité qu'ils ne peuvent se permettre de constituer des réserves pour agir sur l'offre et la demande. Toutefois les potiers sont parfois forcés de le faire, en automne par exemple, au moment de la baisse de la demande en cruches; d'autres conservent dans leurs dépôts quelques jarres, cruches, etc. pour satisfaire une clientèle locale. Le faïencier, lui, vend tout le contenu de son four au moment du défournement et ne conserve aucun stock.

Les cinq intermédiaires sont des grossistes, petits propriétaires, boutiquiers, anciens potiers, qui rassemblent des produits provenant de différents ateliers de types A et B, les entreposent dans des courettes ou des ateliers abandonnés avant de les expédier par camion sur les bazars des centres importants (v. p. 59). Il s'agit exclusivement de poteries poreuses et glacées, plus particulièrement de jarres, pétrins, cruches et pots. Ces expéditions sont rarement l'objet de commandes, mais d'un contrat implicite, les expéditeurs connaissant les besoins de leurs clients, grossistes et marchands de bazars.

Le camion, commandé à Yazd, arrive vide; les poteries y sont entassées, séparées horizontalement avec de la paille hachée et verticalement avec de la paille de riz *pūšāl*⁵⁵ et serrées avec des broussailles (ph. 30 et 31). Le camion rempli jusqu'à ras bords contient pour 50 000 à 70 000 rials de marchandises. Avant le départ, une femme brûle quelques graines de rue sauvage dont la fumée protège chauffeur et cargaison contre le mauvais oeil. Elle reçoit une aumône pour sa peine.

Les grossistes paient généralement les potiers à la sortie des marchandises de l'atelier. Parfois pourtant le paiement est différé, soit que le potier soit endetté auprès de l'un des grossistes, soit que les échanges entre les deux parties fassent l'objet d'arrangements. Dans aucun cas, on n'a affaire à une comptabilité écrite. De même, le paiement de la cargaison aux grossistes se fait rarement au comptant. Dans la plupart des cas, les grossistes ne touchent le produit de la vente que deux ou trois mois plus tard, lors du retour du chauffeur qui en déduit le montant de son salaire et des frais de transport qui s'élèvent par exemple à 5 000 rials pour le trajet Meybod-Kermān-Bām.

La vente aux boutiquiers de Yazd concerne toutes les faïences et quelques poteries de types A et B. L'acheteur attiré — on insistera plus bas sur la fixité du rapport faïencier-boutiquier — assiste au défournement ou arrive sitôt après, et fait le compte de la marchandise en pièces ou en *ḡām* (les bols constituent la presque totalité de la production de type C) qu'il paie en considération de la qualité et du décor. C'est au marchand qu'incombent les frais d'emballage et de transport.

Prenons l'exemple d'un des ateliers de faïence :

nombre de <i>ḡām</i> contenus dans le four	109	
3 <i>ḡām</i> invendables (défauts, casse)	3	106
à 22 r. le <i>ḡām</i>		× 22
prix de vente sur place		2332 r.
frais de transport :		
paille : 14 <i>man</i> à 10 r. le <i>man</i>		140 r.
sacs en jute <i>ḡūnī</i> : 6 sacs à 20 r. pièce		120 r.
transport Meybod-Yazd par autobus : 6 sacs à 20 r.		120 r.
transport de l'acheteur Yazd-Meybod et retour		40 r.
prix de revient à l'arrivée à Yazd		2752 r.

Le prix de revient du *ḡām* est de 25 rials; les frais de transport et le bénéfice du marchand amènent le prix de revente du *ḡām* à 35 rials. Ce bénéfice de 40% ne concerne que les marchandises les plus courantes; il peut atteindre 60, voire 80 ou même 100% soit pour des faïences

⁵⁵ La paille de riz provient de la région d'Isfahan. Elle coûte aux grossistes 8 rials le *man*, transport compris.

de très bonne qualité, soit pour des faïences vendues dans des centres plus éloignés comme Kermān, vu l'augmentation des frais de transport et du déchet dû à la casse.

Du fait que les échanges portent sur une gamme relativement restreinte de biens, les produits en nature tiennent une place prépondérante dans les modalités d'échange. Les marchands, venus de Yazd, apportent du thé, du sucre, de la farine, de la graisse, du savon, des tissus, des *give*, des colorants, dont le montant représente le 60 à 75% du prix d'achat dû au potier ou au faïencier; ils leur paient le solde en espèces. Le boutiquier de Yazd pratique ainsi avec un autre faïencier auquel il achète toute sa production et ne lui paie que le 30% en espèces, balançant le solde par des produits alimentaires. Les marchandises sont à peine moins chères à Yazd qu'à Meybod, mais le faïencier évite les frais de déplacement et gagne du temps. De son côté, le boutiquier a peut-être obtenu un léger rabais sur ses achats à Yazd. Il y a donc bénéfice économique des deux côtés. Le faïencier assure ainsi l'approvisionnement de son ménage par l'intermédiaire de l'acheteur sans avoir à déboursier lui-même.

La fixité du rapport faïencier-boutiquier présente les avantages suivants; pour le faïencier, écoulement de toute la production sans les aléas d'une recherche de débouchés, régularité de la vente, régularité du paiement, intangibilité du partenaire, possibilité d'emprunt auprès du boutiquier; et pour le boutiquier, régularité de la livraison, possibilité de payer une partie de la livraison en denrées à un prix avantageux pour lui, détermination du prix d'achat. Les désavantages sont principalement ressentis par le faïencier: subordination vis-à-vis du boutiquier auquel il est tenu de livrer toute sa marchandise, et qui est souvent en même temps son créancier; ce rapport enchaîne le faïencier qui n'a pas la possibilité de rechercher d'autres débouchés, il est antidynamique. Si le faïencier cherchait un autre débouché, le boutiquier pourrait demander le remboursement de sa créance.

Certaines poteries, en particulier celles à usage semi-industriel (tuyaux, canalisations, fontaines publiques, pots à fleurs), font l'objet de commandes. Elles sont livrées directement aux clients sans l'intermédiaire des grossistes ou de marchands. Dans l'oasis même et jusqu'à Ardakān, les livraisons se font à dos d'âne. Au-delà elles s'effectuent par camion, éventuellement avec d'autres marchandises (grenades, coton).

En ce qui concerne la faïence, les commandes privées se font de plus en plus rares et presque uniquement dans les villages et hameaux de l'oasis proches de Meybod Bālā. Dans ces cas, le prix du transport est à la charge du client.

Les femmes n'interviennent pas au stade de la production, mais certaines pauvresses, principalement des parentes de potiers, achètent dans les ateliers des cruches et des bols pour les revendre dans les quartiers éloignés de l'oasis; leur bénéfice est de 1 rial par cruche et de 1 à 3 rials par bol. Lorsqu'Ostād Alī a bien réussi des bols ou des plats, sa seconde femme Soltānie les propose à quelques familles qui les acquièrent pour constituer la dot de leur fille (v. p. 60, 64).

2. Clientèle

A. Réseau de distribution

Il n'y a, dans tout le *dehestān* de Meybod, aucune boutique où l'on vende de la poterie ou de la faïence locale⁵⁶. La vente y serait trop faible vu la proximité des fours. Aussi la

⁵⁶ On y trouve en revanche de la porcelaine "Made in Japan" (théières, bols, assiettes) et des verres, coupes et assiettes en verre incassable (Duralux, France).

plupart des consommateurs viennent-ils se fournir directement dans les ateliers. On peut estimer la consommation locale à environ 40 % de la production totale. Les poteries à usage semi-industriel ou les grosses pièces telles que jarres et tuyaux font l'objet d'un transport local à dos d'âne, tandis que de vieilles femmes font du porte à porte (v. p. 58).

L'exportation se fait soit par l'intermédiaire des grossistes, soit par celui des marchands venus de Yazd. De plus, les potiers profitent parfois de l'autobus Meybod-Yazd ou d'un camion chargé de fruits ou de coton à destination de Yazd ou de Nāin par exemple pour y expédier certaines commandes.

Les grossistes envoient une ou deux fois l'an un camion de poteries A et B dans chacun des centres importants: Kermān, Bām et Zāhedān, Ahwāz et Abādān, Nāin, Isfahan et Téhéran, Khūr et Tabas, Mechhed⁵⁷. Il s'agit surtout de pétrins, jarres, cruches, bols et coupes. Ces expéditions ne font pas l'objet d'une commande spéciale, les grossistes connaissant les besoins de leur clientèle même éloignée. Quant aux marchands de Yazd, ils viennent s'approvisionner eux-mêmes à Meybod et transportent les poteries et faïences par autobus (pl. I).

B. Aire de renommée

Les dimensions de l'aire de renommée ne correspondent pas forcément aux points extrêmes du réseau de distribution. Par paresse ou par ignorance, les marchands attribuent la poterie et la faïence de Meybod à Yazd. Par paresse, car cela leur évite de devoir expliquer où se trouve Meybod, alors que l'on doit savoir où se situe Yazd. Par ignorance, car les produits sont redistribués par des revendeurs de Yazd et transportés par des camions venant de Yazd.

L'aire de renommée est d'ailleurs très variable pour les produits des types A, B et C; elle est plus restreinte que l'aire de distribution, les consommateurs ignorant souvent le lieu d'origine de la poterie qu'ils utilisent. Il en est de même pour la faïence, connue hors de son réseau de distribution seulement par d'autres faïenciers à Isfahan et à Estehbānāt par exemple.

C. Clientèle et niveau de vie

Aucune maison n'a d'eau courante potable, de sorte que tous les contenants servant à transporter, conserver et rafraîchir l'eau (type A, litt. a-e) trouvent acquéreurs dans toutes les classes de la population, où chaque ménage a besoin d'un certain nombre de cruches et de carafes de différents formats. Dans les boutiques et dans les demeures, les jarres, poreuses ou glacées, remplacent les coffres et les armoires introuvables en raison de la rareté et de la cherté du bois. Pétrins, coupes de différentes grandeurs, pots et bols se trouvent dans tous les ménages et dans la plupart des boutiques et ateliers. Les fours à pain sont écoulés dans les boulangeries et dans les ménages de paysans et de petits artisans où la femme panifie plus ou moins régulièrement. Les marmites en terre ne sont utilisées

⁵⁷ Nous avons relevé la présence de poteries et de faïences de Meybod dans les bazars de Yazd et Kermān. Pour les autres lieux, nous nous en sommes tenue aux indications des grossistes. Pendant notre séjour, des camions ont été expédiés à Kermān, Bām, Zāhedān, Ahwāz et Abādān. Il y en a à Khūr, proche de Biyābānāk, où les camions vont chercher l'argile blanche.

que par la classe la plus deshéritée, celle qui fait cuire chaque soir le pot-au-feu sur des broussailles et du bois.

Les conduits et canalisations de tous genres (type A, litt. m-o) sont commandés soit par des groupements de propriétaires de *ganāt* (construction de nouveaux canaux, réparation des anciens), soit par des municipalités désireuses de canaliser les *jūb*, soit enfin par des particuliers.

Les bols en faïence trouvent acquéreurs auprès d'une clientèle séduite par leur prix modique. Ces gens ne pourraient pas distraire en une fois une somme importante pour l'achat d'un bol en aluminium, en plastique ou en verre incassable. Le prix nécessairement bas a une influence sur la production dont la qualité baisse de plus en plus, tant en ce qui concerne la bienfaisance de l'objet que le décor qui s'appauvrit.

En dehors de ces raisons économiques, certains pieux musulmans préfèrent la vaisselle de terre, le Prophète ayant déconseillé l'emploi de la vaisselle de métal, nuisible à la santé.

Une coutume, largement respectée autrefois, survit encore dans quelques familles aux revenus modestes : celle de constituer peu à peu la vaisselle que la jeune fille emportera dans son nouveau foyer au moment du mariage. Pour cela, la mère de la jeune fille choisit des faïences de bonne qualité, aux dessins soignés, que vient lui proposer la seconde épouse d'Ostād Alī (v. p. 58, 64) ou un faïencier.

En revanche, la classe aisée (médecin, corps enseignant, gros propriétaires, fonctionnaires, directeurs du bureau postal et de la banque) n'emploie aucun objet en faïence locale. La femme du directeur des écoles, institutrice elle-même, venue s'établir à Meybod Bālā en 1963, n'avait jamais visité le quartier des fours et ignorait qu'on y fit de la faïence.

IX. PROBLÈME DE L'ENDETTEMENT⁵⁸

Allusion a déjà été faite à ce problème qui conditionne et paralyse l'économie des faïenciers et de quelques potiers "obligés de s'en remettre à une conjoncture qu'ils ne commandent qu'en partie, (. . .) qui sont en porte à faux sur l'avenir" (Maget 1959, 128).

Le coût des matières premières et du transport, les salaires ont augmenté plus rapidement que les prix de vente; la marge bénéficiaire a diminué. L'artisanat de la poterie et de la faïence est ébranlé par l'introduction de nouveaux produits manufacturés, il ne lutte contre la concurrence que par des prix très bas. Les ateliers sont obligés de recourir à l'emprunt dès que l'équilibre très fragile prix de revient-prix de vente se rompt. La rupture en est causée par la maladie, un accident, un ou deux fours ratés, des conditions climatiques défavorables (long hiver, chaleur estivale excessive).

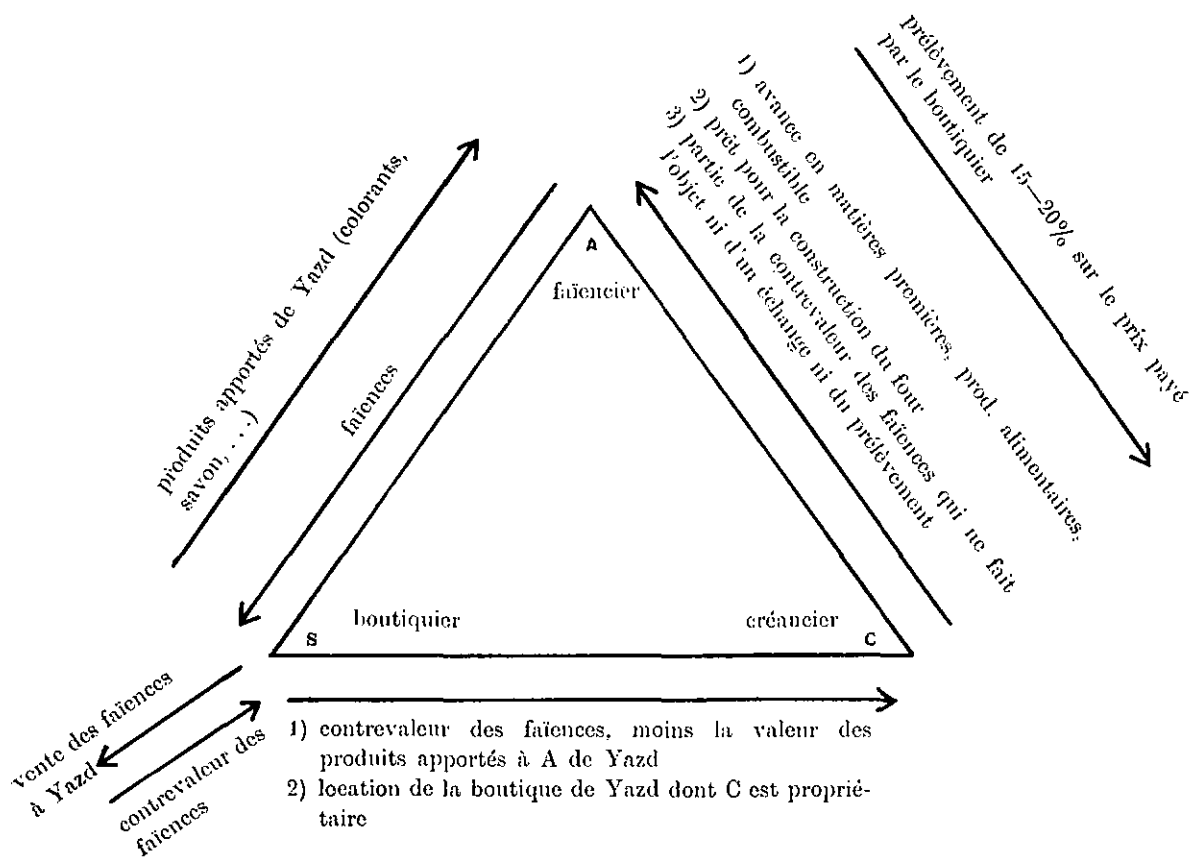
L'emprunt contribue à l'installation ou la réparation de l'atelier, à la construction ou l'entretien du four, à l'achat de matières premières, de combustibles ou parfois même à l'approvisionnement en produits alimentaires pendant les périodes de chômage saisonnier.

Le créancier peut être boutiquier à Meybod, petit propriétaire, marchand du bazar. Il possède quelques maisons qu'il loue, des terres qu'il fait cultiver, du bétail. Il a des intérêts dans différentes entreprises artisanales : ateliers de potiers ou de faïenciers, ateliers de tissage de *zītū*, service d'autobus pour Yazd. Il possède souvent également des immeubles

⁵⁸ Comparer avec Sethom 1964, 59-64.

hors de l'oasis, à Yazd par exemple. Non seulement il prête aux artisans, mais il a des comptes ouverts pour de nombreuses familles pauvres du quartier.

L'avance ne se fait pas sous forme d'argent liquide; le créancier paie les "factures" dues par l'artisan et se fera rembourser une partie de la dette en achetant la production céramique en-dessous des prix et en la revendant à un prix normal sur le marché. On a vu plus haut (v. p. 57) que le prix moyen du *ġām* est de 22 rials, mais le faïencier endetté ne touche que 19 rials par *ġām*, car il doit rembourser à son créancier les avances que celui-ci lui consent; la marchandise cependant passe directement de l'atelier au boutiquier, sans passer chez le créancier. Mais le circuit de la comptabilité est complexe, ainsi que le montre plus clairement le graphique suivant:



Développés, les rapports débiteur-créancier-boutiquier se présentent ainsi: le faïencier, débiteur, lié par sa dette, ne peut écouler sa marchandise par un autre canal que celui qui est imposé par le créancier. Il est asservi, sous tutelle, dans une situation de subordination et d'irresponsabilité, sans liberté de production et de choix de débouchés, où il pourrait bénéficier d'une marge plus élevée. Il ne peut pas non plus se servir chez qui il voudrait. Le créancier a prise sur lui et il le manifeste en assistant — parfois — au défournement, mais surtout en fixant le prix auquel il achète la fournée. Il possède souvent aussi une partie de l'atelier ou du four; les bénéfices du créancier compensent largement ses avances qu'il dit être "à fonds perdus". Dans la mesure où nous avons pu le constater, les rapports

créancier-débiteur sont apparemment empreints de cordialité, mais nuancés d'une touche de supériorité de la part du créancier et de déférence de la part du débiteur.

Du débiteur au boutiquier de Yazd aussi, le rapport se caractérise par la fixité. Le faïencier écoule sans délai toute sa production, le boutiquier n'a pas de problème d'approvisionnement. Le paiement se fait en partie sous forme de denrées ou bien en espèces par l'intermédiaire d'un tiers, c'est-à-dire le créancier qui joue le rôle de banquier.

Dans l'exemple donné par le graphique, le créancier est aussi le propriétaire de la boutique de Yazd qu'il loue au boutiquier, lui-même tenu de s'approvisionner chez un faïencier donné et de lui prendre toute sa production au prix fixé par le créancier! On a donc un cas où le créancier possède une partie de l'appareil de production (four), fournit les matières premières, possède la boutique pour l'écoulement de la marchandise et a une certaine prise sur le producteur et sur le marchand. Il détient une partie du capital machine, du capital travail et du capital commercial.

On peut résumer ce processus de la façon suivante: pour commencer C fait des avances en nature pour assurer la production (combustibles, biens de consommation), A produit des marchandises qu'il livre à B, B ne donne pas d'argent à A, mais à C dont il est le locataire; B paie à C le prix des faïences et le prix de la location de la boutique, en déduisant le montant des denrées livrées à A. Le rapport A-B est secondaire (comptabilité fictive). L'unité de production est en somme entretenue. A, pris dans ce cycle, ne peut pas se libérer, il ne saurait d'ailleurs pas comment le faire, car B est pris dans le même engrenage; C étant au début et à la fin du circuit, c'est auprès de lui que se fait la comptabilité réelle.

Les avances du créancier étant souvent en nature, consistant en paiement d'autres dettes, le débiteur ne sait même pas le montant de son arriéré; au sens propre du terme, il ne sait plus où il en est; une tentative de libération viserait à modifier la production ou à améliorer son écoulement, mais puisqu'aux deux extrémités de la chaîne (production et vente) on retrouve le créancier, il ne peut y arriver et se trouve enserré dans un réseau dont aucun effort ne pourrait le faire sortir. Son attitude sera ainsi non pas un sentiment de révolte, mais la résignation, puisque après tout pour que la machine tourne et que le revenu rentre, il faut bien que le créancier le laisse travailler et survivre.

Ces comptes peuvent s'étendre sur des années, voire sur plusieurs générations. L'augmentation de la créance totale et du nombre des débiteurs est manifeste; cette situation va se poursuivre dans la mesure où le créancier y trouve son compte.

On note une variation annuelle dans le volume des emprunts. En été et en hiver, le chômage saisonnier oblige ouvriers et apprentis, et par-là même les maîtres, à s'adresser aux prêteurs; il en est de même en cas de maladie, d'accidents, d'échecs professionnels ou de restauration d'atelier ou de four.

La part que prend le créancier peut-elle être assimilée à un intérêt? En fait, on ne peut parler d'intérêt, car les avances consenties sont en nature ou indirectes; il n'y a pas de taux fixe. Le créancier est plutôt dans la situation d'un entrepreneur qui posséderait une unité de production dont il assumerait la vie et le fonctionnement. On pourrait même soutenir que le maître a un régime de salariat différé qui est la part du bénéfice de la vente consentie par le créancier.

A propos d'intérêts, une coutume — nous ne savons si elle existe ailleurs — veut que les petites dettes contractées chez certains marchands du bazar et réglées à l'approche de *nōw rūz* ne soient majorées d'aucun intérêt. Comment, en effet, celui qui ne peut payer

aujourd'hui quelques *sîr* (v. annexe) de sucre ou de thé pourrait-il payer une somme plus élevée demain? Ce sont au contraire les clients plus aisés, ceux qui paient comptant, qui versent au marchand quelques rials de plus pour l'aider et soulager les pauvres de leur dette. Ce système d'entraide triangulaire ne fonctionne que pour de petites sommes et chez quelques marchands.

X. TENDANCES ACTUELLES

L'écart entre les prix de revient et les revenus diminue, soulignant la décadence d'une forme d'artisanat dont la clientèle est de moins en moins exigeante. Les marges bénéficiaires se réduisent, alors que l'indice des prix à la consommation ne cesse de monter.

La clientèle s'est modifiée en ce sens que ceux dont le pouvoir d'achat a augmenté se sont détournés des produits de terre cuite, sauf en cas de non-remplacement par d'autres produits à usage similaire. Autrefois, toute la population se servait chez les potiers et les faïenciers (avant l'installation des ateliers de type C à Meybod, la faïence était commandée à Yazd et à Nāin) sans distinction de rang ou de classe. La différence de classe se manifestait non dans la matière, mais dans la qualité de l'objet. Maintenant, la différence de pouvoir d'achat se manifeste dans des achats de produits de matières différentes: ciment, porcelaine, verre incassable, aluminium, ce dernier souvent remplacé par le plastique dont la classe moyenne et la bourgeoisie se rendent acquéreurs sur place ou à Yazd.

La clientèle restée fidèle aux produits céramiques à cause de ses prix bas appartient à la classe de la population dont le pouvoir d'achat est également le plus bas. Elle achète tous les produits de nécessité des types A, B et C. La clientèle à pouvoir d'achat moyen se fournit à Meybod en cruches, cuves et bols de faïence de bonne qualité. La clientèle à pouvoir d'achat élevé y achète les cruches et les cuves; sinon elle acquiert des produits de remplacement importés ou manufacturés en Iran.

Dans tous les domaines, la demande s'abaissant depuis 1950 a entraîné une diminution du nombre des ateliers et de la main d'œuvre. Maintenant l'offre et la demande s'équilibrent, mais le volume total des marchandises a diminué⁵⁰.

Nous ne pensons pas que le choix des produits de type A ait beaucoup varié ces dernières années. Il a même tendance à augmenter, par exemple pour les tuyaux d'amenée et d'évacuation de l'eau; toutefois la fabrication locale de ces tuyaux doit être considérée comme temporaire, la fabrique de tuyaux en ciment d'Isfahan et l'atelier de *gom* en ciment de Yazd écoulant leur production à l'intérieur de la province. L'introduction d'armoires frigorifiques électriques et à pétrole a supprimé un faible pourcentage de cruches et de gargoulettes remplacées par des carafes en verre où des cubes de glace rafraîchissent l'eau.

En ce qui concerne le type B, limité maintenant presque exclusivement aux pots, bols et jarres, il comprenait, avant l'introduction à Meybod du type C, toute une série de produits qui furent remplacés, en tout ou en partie, par la faïence plus solide, plus fine et plus légère: pipes à eau, coupes, vases, bols. La spécialité du type B reste le pétrin, exporté dans les grands centres du pays depuis la motorisation des transports.

La clientèle du type C s'oriente de plus en plus vers des produits manufacturés importés. Les commandes privées sont presque nulles. Autrefois, les parents achetaient les

⁵⁰ Nous avons fait la même constatation dans tous les centres de poteries que nous avons visités en Iran sauf à Lālejīn, près de Hamadān.

plus belles faïences pour constituer une partie de la dot de leur fille (v. p. 58, 60). Dans sa nouvelle demeure, la jeune femme exposait les pièces les plus élégantes sur la corniche qui court autour de la chambre principale⁶⁰. Cet usage ne survit que dans quelques rares familles, plus ou moins proches parentes des faïenciers et des potiers, à Meybod Bālā surtout.

Le choix des faïences a également diminué; les formes se résument aux bols (98 % de la production du type C) et les décors au nombre d'une dizaine sont exécutés à la hâte. La demande décroissante a déterminé la dégradation de cet artisanat que seul un débouché dans une ville touristique pourrait aider à surmonter, à l'exemple de la faïence de Shahrezā, au sud d'Isfahan (v. p. 83-84).

XI. BUDGETS FAMILIAUX

1. Revenus annexes

Les potiers et faïenciers s'appauvrissent très sensiblement; on a vu qu'un seul atelier s'en tire bien grâce à son travail et à son habileté. Les autres se maintiennent juste en équilibre, parce qu'ils sont endettés et que leur activité est prolongée artificiellement grâce aux prêts. Si Ostād Mirzā, avec un revenu journalier de 120 à 150 rials, est sans conteste le potier le mieux loti, la plupart des autres artisans se contentent de 70 à 100 rials par jour.

C'est pourquoi plusieurs patrons et des ouvriers ont des sources de revenus annexes: champs de blé et vergers qu'ils cultivent eux-mêmes, moutons, chèvres et poules élevés dans la cour de la maison, tissage de *zīlū*, sans compter le très modeste revenu de la femme qui file le coton destiné au tissage des *zīlū* et tisse des poches à henné *kise-ye hena* pour les *hamām*; ce travail féminin rapporte en moyenne 5 rials par jour qui sont acquis à la femme pour ses menues dépenses: henné, tissu pour elle et ses enfants, puisqu'elle ne reçoit pas d'argent de poche de son mari.

Une autre recette d'appoint est perçue par Ostād Abbās Roqangar, gérant *motavali* du *hamām* pour 12000 rials par an; il ne travaille plus dans son atelier que 4 à 5 heures par jours. Ostād Yadolla, lui, cultive pendant quatre mois quelques hectares de terre et n'ouvre son atelier que pendant la morte-saison. Quant à Ostād Abbās Āqāi, il quitte son atelier pendant l'hiver et tient alors une boutique d'épicerie-mercerie à Meybod Bālā.

2. Dépenses

Le revenu familial mensuel des potiers et faïenciers oscille entre 2000 et 2600 rials; les dépenses se décomposent de la façon suivante:

Habitat: la majorité des potiers et faïenciers habitent une maison leur appartenant ou partagent la maison familiale avec leurs parents et leurs frères. Les frais de réparation et d'entretien des murs et des voûtes détériorés par la pluie sont estimés entre 600 et 1000 rials par an. Quatre potiers trop pauvres pour posséder leur maison en louent une, bien sûr

⁶⁰ C'est ainsi que nous avons encore pu voir, dans des demeures, des faïences anciennes datant d'une certaine d'années. Elles sont la propriété personnelle des femmes qui peuvent en disposer librement.

sans aucun confort, pour 1000 à 1500 rials par an. Le 70 % des potiers s'éclaire à l'électricité⁶¹, dont la taxe mensuelle s'élève à 70 rials. Alimentation: pour une famille de six personnes composée de deux adultes et de quatre enfants, les dépenses pour la nourriture s'élèvent à 50-60 rials par jour (novembre 1964):

viande	1 <i>sīr</i> (= 75 g)	6,5 r.
pain ⁶²	3 kg	27 r.
sucre et thé		20 r.
légumes verts et secs		5 r.
sel, épices, graisse		1 r.
		<hr/> 59,5 r.
combustibles: pétrole (lampe et réchaud),		
	broussailles, charbon de bois	4 r.
		<hr/> 63,5 r.

soit une dépense mensuelle de 1905 rials, ce qui laisse fort peu de disponibilités pour d'autres dépenses: habillement, 2000 à 3000 rials par an, équipement domestique perpétuellement réparé et récupéré. C'est l'inverse d'une société de consommation; ici tout est utilisé jusqu'à l'extrême, réutilisé, transformé. Dans les dépenses pour les soins et l'hygiène, il faut compter en tout cas les 300 rials, versés par chaque famille, quel que soit le nombre de ses membres, pour le *hamāmī* et le *salmānī*, taxes annuelles comprenant le droit d'utiliser le bain public et de bénéficier, pour les hommes, des soins du barbier⁶³.

A deux exceptions près, les potiers n'envoient pas leurs enfants à l'école primaire, moins en raison des frais que l'instruction entraîne⁶⁴, que pour bénéficier d'une main d'oeuvre gratuite.

Potiers et faïenciers ne se déplacent guère plus d'une ou deux fois l'an à Yazd pour aller acheter des colorants ou des habits. Parfois un potier fait le pèlerinage de Mechhed pendant l'été.

Aucune des familles interrogées n'est soumise à l'impôt; celui-ci est levé à partir d'un revenu annuel de 48001 rials (Iran . . . 1964, 47) qu'aucun potier ou faïencier n'atteint.

Avec un revenu inférieur à ces 48000 rials par an, Ostād Mīrzā Pablavān Šamsī a toutefois un niveau de vie supérieur à la moyenne des potiers. Son père, également potier,

⁶¹ L'électricité, fournie par un générateur à pétrole, est distribuée de la tombée de la nuit à 22 h.

⁶² Le pain donne lieu à des comptes séparés, la quantité de pain achetée quotidiennement se marquant par des encoches sur un bâtonnet ou par des comptes en chiffres de comptabilité d'origine arabe *xat-e siāq* dans le cahier du boulanger. Cette écriture *siāq*, utilisée pour tous les comptes, permet d'effectuer la comptabilité plus rapidement et sans erreur. V. Kazem-Zadeh 1915, 1-39; St. Clair-Tisdall, *Modern Persian conversation grammar*, New York 1959, 219-220.

⁶³ La taxe de *hamām* peut également être payée en nature: en blé par exemple, soit 4 *man* pour le *hamāmī*, 2 pour le *salmānī* et 1 pour le lavage des cheveux de la femme (1 *man* de blé vaut 42 rials en automne 1964).

⁶⁴ Jusqu'à la 4^e année, les élèves reçoivent les quatre livres annuels pour la somme de 20 rials; les élèves de 5^e et de 6^e années doivent acheter eux-mêmes les manuels, ce qui limite le nombre des élèves.

lui a laissé à sa mort un jardin et un verger; les bénéfices de son atelier⁶⁵ lui ont permis d'acquérir des champs. La récolte de blé de 1963 a rapporté plus de 800 kg et a couvert les besoins de sa famille. Sa femme fait le pain à la maison, sauf pendant les deux mois d'hiver où elle échange 6 kg de blé contre 6 kg de pain⁶⁶. Moutons et brebis leur fournissent de la viande, du lait, du yoghourt et du fromage pendant plusieurs mois. Ils n'achètent pratiquement que le sucre, le thé, le riz, l'huile, les pois et les lentilles. Leur intérieur respire une certaine aisance: tapis, trois samovars (achetés à titre de placement), éclairage électrique, radio électrique, radio à transistors, ventilateur, fusil de chasse, montre (marque suisse West-End), poêle à pétrole.

⁶⁵ Ostād Mirzā travaille plus soigneusement et plus rapidement que les autres potiers et il vend ses produits légèrement plus cher. C'est le seul atelier où l'on ne sente guère de détente dans le travail.

⁶⁶ Le boulanger tire un bénéfice de cet échange, car avec 6 kg de blé il fabrique 9 kg de pain. La femme fait une économie de combustible.

LA VIE SOCIALE

XII. VIE PROFESSIONNELLE

1. Hiérarchie professionnelle et division du travail dans le cadre de l'atelier

Le maître-artisan *ostād* est le patron, le propriétaire de l'atelier⁶⁷, de l'outillage, des matières premières, responsable de l'orientation de la production, de l'horaire, de l'écoulement des produits. Il engage le personnel, verse les salaires. Il a commencé, enfant ou adolescent, comme apprenti dans l'atelier paternel ou chez un autre potier ou faïencier où il a travaillé de nombreuses années avant de devenir maître de tous les secrets de métier.

On l'appelle "maître" *ostād* ou *ust* suivi du prénom ou du titre de *hājī*, s'il a fait le pèlerinage de la Mecque: *Ostād Mīrzā*, *Ust Ali*, *Ostād Hājī*. Le maître appelle l'ouvrier et l'apprenti par leur prénom.

C'est le maître qui tourne les poteries, prépare l'engobe, l'émail, exécute le décor (type C); il charge le four, opération très délicate, surveille la cuisson et règle le feu. Il discute les prix de vente avec le ou les acheteurs, sauf dans les cas où il est endetté et où c'est son créancier qui fixe les prix. Maître chez lui, il est fier et conscient de son indépendance qu'il maintient souvent au prix de grands sacrifices. "Ici, dans l'atelier, seul Allah est au-dessus de moi."

L'ouvrier *kārgar* a débuté comme apprenti, mais inhabile au travail au tour, il a dû renoncer à devenir maître et est resté dans l'atelier comme ouvrier: il extrait l'argile, prépare la terre, la foule et la pétrit, roule les colombins, façonne les mottes, décore les cruches au peigne (type A), transporte les pièces tournées sur l'aire de séchage et les rapporte dans l'atelier, aide le maître à charger et à décharger le four (c'est souvent lui qui descend dans le four lors du déchargement, alors que c'est toujours le maître qui répartit les poteries dans le four lors du chargement), nettoie l'atelier s'il n'y a pas d'apprenti.

Le patron peut disposer de l'ouvrier et le prêter à un collègue pour une durée indéterminée, mais pour un salaire identique. Théoriquement, le patron et l'ouvrier ne sont pas liés contractuellement: l'ouvrier peut être licencié du jour au lendemain tout comme il peut quitter son emploi sans préavis; il ne recevrait en aucun cas de dédommagement; mais l'usage veut que le patron garde l'ouvrier tant qu'il est en mesure de rendre quelque service. Le salaire n'est versé que par jour de travail effectif. A *nōw rūz*, l'ouvrier reçoit une gratification, presque toujours en nature (v. p. 51).

L'apprenti *šāgerd* est un jeune garçon de 8 à 16 ans, recruté dans ou hors de la famille du maître. En 1964, sur 22 apprentis, six seulement sont fils de maîtres, les autres sont enfants de paysans, ouvriers agricoles, boulangers, âniers, tisserands. Lors de l'engagement, le père ou la mère, ou encore le représentant de l'enfant, se met d'accord avec le patron sur

⁶⁷ Sauf deux cas: *Ostād Ahmad Afxamī* (atelier 18) à qui son beau-frère *Hājī Mohammad Hasan Faqā* prête les locaux et *Ostād Mīrzā Rezā Āqāi* (atelier 17) qui les loue (v. p. 49).

les conditions : date d'entrée (en général au début de la nouvelle année), salaire en espèces ou en nature. L'apprenti ne peut ni être renvoyé, ni quitter sa place à moins de justes motifs pendant l'année en cours (du 21 mars au 20 mars suivant). Il y a reconduction tacite d'année en année. Ce contrat recouvre des formes relationnelles beaucoup plus complexes et qui, si elles ne sont pas codifiées, n'en sont pas moins réelles. C'est ainsi que le maître s'engage à considérer l'apprenti comme son fils, avec les obligations qui en découlent, éventuellement logement, nourriture et, dans certains cas, éducation. La majorité des apprentis suit la classe du soir (19 h. à 20 h.) à Kūčok.

Au début, l'apprenti fait les menus travaux : nettoyage des locaux, des rondeaux, du *sang-e māle* (v. p. 33), transport des poteries et de l'eau ; puis il malaxe et pétrit la terre avec l'ouvrier, apprend à décorer les poteries au peigne, à orner les faïences ; il broye les couleurs, tamise la silice et la poudre de verre, lave les morceaux de verre devant être broyés. L'apprentissage du métier se fait surtout par l'exemple, par le spectacle. Regarder c'est imiter, c'est apprendre. L'apprenti ne pose guère de questions et souvent il ne connaît ni les causes ni les raisons de telle ou telle recette de métier. C'est, selon Maget, du "mimétisme acquis" (1959, 45).

Vers l'âge de 12 ou 13 ans, les apprentis de types A et B s'essayent au tour, parfois à la sauvette quand l'outillage est libre, pour façonner bols et carafes. Il leur faut encore six à huit ans d'apprentissage avant de pouvoir prétendre au titre d'ouvrier, puis à celui de maître à condition qu'ils en possèdent les qualifications nécessaires. En revanche, nous n'avons vu aucun apprenti de type C s'exercer au tour et ceci pour les raisons suivantes : le nombre d'apprentis est en diminution et souvent avant l'âge de 12 ans, les apprentis se sont tournés vers un autre métier mieux rétribué et offrant un avenir plus sûr (les six apprentis en place chez les faïenciers en 1964 avaient moins de 13 ans) ; la pâte à faïence est beaucoup plus délicate à tourner que l'argile, plus plastique ; enfin, le maître a suffisamment de travail pour n'avoir pas le temps de leur apprendre à tourner ; il a besoin de ses apprentis pour toutes les autres tâches. Cet élément, ajouté aux causes économiques, nous éclaire sur la diminution lente des ateliers de faïence.

2. Hiérarchie et métier

Dans le cadre de l'atelier, les marques de respect dues au patron et aux anciens ouvriers déterminent un ordre de préséance et une hiérarchie, qui se manifestent dans la séparation des tâches (v. ci-dessus), le rythme des poses et la durée de celles-ci. A moins d'être membres de la même famille, patron, ouvriers et apprentis de l'atelier ne se fréquentent guère hors du travail. Au sein du groupe des potiers et des faïenciers, il y a un écart dû à des conditions matérielles différentes. Nous l'avons déjà vu plus haut (v. p. 54, 64, 65-66), Ostād Mīrzā jouit à Meybod Bālā d'une situation privilégiée reconnue. Signe manifeste de sa prééminence, c'est à lui d'abord que nous a présentée l'adjoint du directeur des écoles, le jour de notre arrivée. C'est également Ostād Mīrzā qui, au début de notre séjour, est venu nous rendre visite le premier et nous a invitée à venir partager un repas dans sa famille. Bien qu'il sache à peine lire et écrire, il remplace le *kaxodā* en l'absence de ce dernier, responsabilité qui lui incombe en raison de sa droiture, de sa position matérielle, de son sens de l'autorité et de la qualité de son travail. Il a voyagé en Iran et a fait le pèlerinage de Kerbela ; il suit les informations politiques à la radio. Ses amis, instituteurs, médecin, pharmacien, se recrutent dans une classe sociale supérieure à celle des potiers.

Les deux aînés d'Ostād Mirzā (garçon et fille) vont à l'école; normal en ce qui concerne le garçon, c'est, dans cette classe d'artisans, un cas tout à fait exceptionnel pour la fille. Ostād Mirzā semble être le seul parmi les potiers à pressentir et à percevoir les rapides transformations de la société iranienne et de la classe des artisans. Tout en reconnaissant que l'époque où la femme restait à la maison touche à sa fin, il suit pourtant, dans le cadre de sa famille, l'usage qui assigne une place subordonnée à la femme, mais ne conçoit pas qu'il puisse en être de même pour sa fille, qu'il désire voir devenir institutrice.

Ostād Mirzā mis à part, potiers et faïenceiers ne sortent pas du groupe professionnel et familial. Sans appartenir aux métiers considérés comme impurs par la tradition islamique (laveur de morts, teinturier, etc.), ils font partie de l'ensemble des métiers manuels salissants, à statut médiocre.

Il pourrait sembler que la technique la plus complexe — la faïence — occupe la place la plus élevée dans la hiérarchie céramique, mais le chapitre qui précède a montré la dégradation d'une situation qui place les faïenceiers au bas de l'échelle. A leur point de vue, il y a dégradation du statut, en partie réelle, en partie mythique, quand ils considèrent le "bon vieux temps".

En revanche, nous le verrons (v. p. 71-72), une certaine réhabilitation idéologique se rencontre dans le folklore et la culture populaire (argile et terre nourricière).

3. Organisation professionnelle

Sans système corporatif *senj*⁶⁸, ni société coopérative, la profession n'est ni protégée, ni réglementée: pas d'assurance (maladie, accidents, chômage, vieillesse), pas de contrôle professionnel concernant les conditions de travail, l'hygiène du travail et les salaires. L'établissement de tout nouvel atelier est libre, dans la mesure où il est installé là où il faut. Les ateliers ont des comptes séparés. Entre ateliers, la collaboration ne va pas au delà de quelques faits pratiques, selon certaines affinités: commande en commun d'un camion de *keriō*, de silice ou d'argile blanche, avance de matières premières et, à l'occasion, prêt d'un ouvrier ou d'un apprenti. Cette entraide momentanée ne dépasse guère le niveau de la production (outils, main d'oeuvre).

Pourtant, de loin en loin, les potiers ressentent le besoin d'une union, d'une collaboration, mais ils la craignent en même temps, comme si les avantages économiques et financiers d'une communauté professionnelle devaient les priver d'une indépendance de métier — bien relative pour certains — à laquelle ils se cramponnent envers et contre tout. Leur cloisonnement d'atelier peut sembler basé sur l'ignorance de la technique de la collaboration et de la coopération. L'excuse avancée: "on se disputerait" dénote le caractère individualiste du Meybodī, apparemment en contradiction avec sa dépendance vis-à-vis de son créancier; mais on préfère être pauvre, endetté et ne rien devoir à son collègue, que "riche" et obligé de supporter quelques inconvénients de la collaboration. De plus les petits ateliers redoutent la main-mise des ateliers plus prospères et ces derniers ne veulent pas avoir à supporter la charge des ateliers plus défavorisés.

Les maîtres gardent jalousement les secrets de métier et ne les transmettent pas toujours à leurs apprentis et à plus forte raison encore moins aux autres artisans (v. également Olmer 1908, 54).

⁶⁸ Corporation, guilde, corps de métier qu'on trouve encore, quoique très affaiblis, dans les villes.

Le seul exemple de collaboration apparaît chez les faïenceiers, grâce à Ostād Alī dont l'esprit d'entraide a fait profiter deux autres ateliers de ses expériences avec le brûleur à mazout. C'est également à trois faïenceiers qu'appartient le four à fritte. Mais faute de moyens financiers suffisants pour effectuer la réparation du four, la copropriété joue mal, les autres faïenceiers et potiers qui ont pourtant besoin de fritte refusent de participer aux frais de réparation d'un four qui ne leur appartient pas.

4. Horaire et calendrier

On se lève tôt, avec le jour; l'horaire varie donc quelque peu avec les saisons, mais est rythmé par les cinq prières de la foi musulmane. Les femmes, premières debout, vont chercher l'eau à la citerne. Chacun dans la maison fait ses ablutions, avant d'effectuer la première prière⁶⁹ de la journée, au moment du lever du soleil. Puis on prend le thé matinal. Les hommes partent à l'atelier, les enfants en apprentissage ou à l'école, pendant que les femmes vaquent aux soins du ménage.

Les ateliers travaillent en été de 6h.30 à 12h. et de 13h. ou 14h. à 18h. et en hiver de 7h. ou 7h.30 à 12h. et de 13h. à 17h., soit en moyenne neuf heures par jour. Le vendredi est rarement chômé.

Dès l'arrivée à l'atelier, les ouvriers retravaillent la terre, le maître tourne, l'apprenti va remplir les creches. A 9h., on s'arrête un moment pour manger pain et fromage ou *ārde*, mélange de farine de sésame et de lait ou de miel. Puis le travail reprend jusqu'à midi. En rentrant — la plupart des artisans mangent à la maison — les hommes s'arrêtent au bazar pour effectuer les achats de viande et de légumineuses pour le repas du soir. Le repas de midi est précédé de la seconde prière. Après un frugal repas (v. p. 75), maîtres, ouvriers et apprentis se remettent au travail jusqu'à la fin de l'après-midi, car l'atelier n'a d'autre éclairage que la lumière du jour. Vers 17h., une prière est dite à l'atelier en été, à la maison en hiver, puis au coucher du soleil on récite la quatrième prière, quoique nombre de musulmans disent ensemble les quatrième et cinquième prières après le coucher du soleil. Le souper pris en famille constitue le principal repas de la journée (v. p. 75).

Des causes économiques et climatiques, des cérémonies périodiques civiles et religieuses, des événements familiaux entraînent des interruptions de travail prolongées, d'où il s'ensuit que les ateliers ne travaillent guère plus de dix mois sur douze.

Profitant de l'interdiction de faire de la fumée⁷⁰ pendant la floraison des cotonniers (v. p. 14) — cette période coïncide d'ailleurs avec les jours les plus chauds de l'été — certains artisans effectuent des pèlerinages, particulièrement à Meehed pour révéler la tombe de l'Imām Rezā.

L'hiver débute vers le 15 décembre et la mauvaise saison se prolonge pendant un mois durant lequel le travail est très ralenti, les poteries ne pouvant pas sécher. Pendant certains hivers très rigoureux, tel celui de 1963-1964, le gel interdit tout travail pendant six semaines, mettant ouvriers et apprentis dans l'obligation de demander des avances de salaires à leurs patrons, qui s'endettaient, eux, auprès des marchands du bazar.

Le calendrier civil (comput solaire) et religieux (comput lunaire) comporte nombre de fêtes, d'anniversaires et de deuils qui sont l'occasion de jours fériés dans les grands villes et

⁶⁹ Sont dispensés des prières: les femmes durant la menstruation (*bī namāz* = sans prière), les fillettes jusqu'à 9 ans, âge où elles sont considérées comme nubiles, et les garçons jusqu'à 15 ans.

⁷⁰ Sauf pour les fours équipés d'un brûleur à mazout.

dans les administrations. Les potiers et faïenciers ne chôment que les fêtes civiles suivantes : *nōw rūz*, nouvel an (21 mars), les deux jours suivants et *sizda be dar*, le treizième jour de l'année (2 avril) (v. Massé 1938, I, 145-162), les fêtes et deuils religieux ci-après : le 21 *ramazān*, mort d'Ali, *tāsū'ā* et *āšūrā*, les 9 et 10 *moharram*, martyre et mort de Hoseyn, *eyd-e qadir*, investiture d'Ali (v. Massé 1938, I, 122-136).

Mariages, naissances, décès interrompent également le travail quotidien (v. Massé 1938, I, 36-37, 51-53, 61-114).

Les artisans aisés chôment le vendredi tout le jour, mais les pauvres en profitent pour compenser le retard dû à ces périodes de congé.

5. *Savoir poétique*

A trois exceptions près, les potiers et faïenciers sont analphabètes, mais non illettrés au sens ancien d'ignorant. Ils connaissent les grands poètes : Saadi, Hafiz, Ferdousi, Omar Khayyam surtout dont les quatrains chantent les cruches et les potiers. Ostād Raġab a suivi les cours du soir pour pouvoir lire des poèmes religieux inspirés par la vie et la mort de l'Imām Hoseyn dont il connaît tout le déroulement par cœur, revivant cette épopée comme s'il y avait assisté.

L'enquête portant sur des expressions ou dictons se rapportant au métier de potier s'est révélée très décevante. L'expression *kūzegar az kāse-ye šekaste mīxōrad*, litt. le potier boit [ou mange] dans un bol ébréché, équivalant à notre "le cordonnier est le plus mal ehaussé", semble être le seul dicton connu, à Meybod, concernant le métier de potier.

En revanche, les potiers connaissent ces quatrains d'Omar Khayyam :

dar kārga-e kūzegari raftam dūš
dādam dō hezār kūze gūyā ō xamūš
har yek be zabān-e hāl bā man goftand
kō kūzegar ō kūzexar ō kūzejorūš

"Hier, j'ai visité l'atelier d'un potier ;
 j'y ai vu deux mille cruches, les unes parlant, les autres silencieuses.
 Chacune d'elles semblait me dire :
 Où est donc le potier ? Où est l'acheteur de cruches ? Où en est le vendeur ?"⁷¹

dī kūzegar-i bedādam andar bāzār
bar tārak-e gel-e lakad hamīzad besīār
v ān gel be zabān-e hāl bā vey mīgoft
man hamčū tū būde am marā nīkū dār

"Hier, j'ai remarqué au bazar un potier
 donnant à outrance des coups de pied à une terre qu'il pétrissait.
 Cette terre semblait lui dire :
 Moi aussi j'ai été ton semblable ; traite-moi avec moins de rigueur".

⁷¹ "Allusion au retour des humains à la poussière d'où ils sont sortis. Les cruches, en parlant à Khèyam, lui demandent de leur indiquer, parmi elles, quelles sont celles qui ont fait des cruches, celles qui en ont vendu, celles qui en ont acheté ; car toutes, dans l'océan des siècles, ont été des créatures humaines, de conditions différentes durant leur existence, et sont descendues au même niveau, qui est la terre, après leur mort" (J. B. Nicolas, *Les quatrains de Khèyam*, Paris 1867, 122, n. 2).

*in kûze çû man âşeq-e zârî bûde ast
dar band-e sar-e zolî-e negârî bûde ast
in daste ke dar gardan-e û mîbînî
dastî ast ke bar gardan-e yârî bûde ast*

“Cette cruche a été comme moi une créature aimante et malheureuse, elle a soupiré après une mèche de cheveux de quelque jeune beauté; cette anse que tu vois attachée à son col était un bras amoureusement passé au cou d’une belle”⁷².

XIII. LA FAMILLE

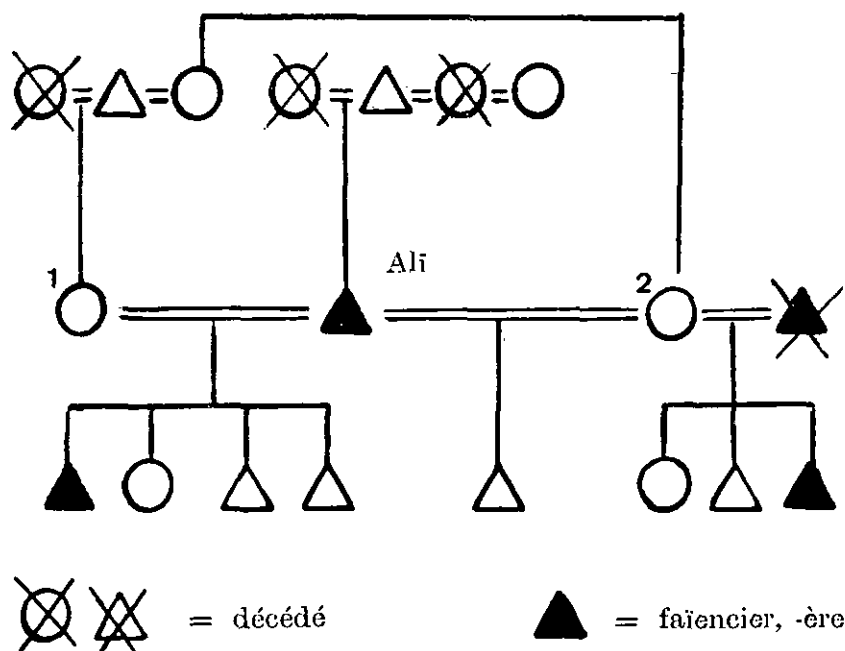
Analysant la famille des pays du Moyen-Orient en général, Patai la définit en ces termes: “In general, it can be stated that the traditional Middle Eastern family is characterized by the following six traits: it is extended, patrilineal, patrilocal, patriarchal, endogamous, and occasionally polygynous” (1967, 84)⁷³. Si l’on compare les caractéristiques générales données par Patai avec les familles de potiers et de faïenciers de Meybod, on constate que, comme dans beaucoup de villes et de villages non tribaux, avec le système de famille étendue, coexiste un système de famille conjugale ou restreinte, groupant le père, l’épouse et les enfants et formant une base économique et sociale ayant sa localisation propre. Les coépouses (cas rares) ne vivent pas nécessairement sous le même toit et les cas d’uxorilocalité ne sont pas rares. C’est ainsi qu’à Meybod, près de la moitié des potiers et faïenciers vivent en famille conjugale, les autres partageant la demeure avec leurs parents, frères, belles-soeurs et leurs enfants, et soeurs non mariées, formant ainsi une famille patriarcale étendue, où chaque famille conjugale vit dans une pièce. Chaque unité conjugale a droit à la communauté des biens, mais également à celle des services. Une fois mariés, les fils continuent à habiter chez leur père et en réfèrent encore au chef de famille pour beaucoup de décisions importantes: mariage, achat et vente de biens mobiliers et immobiliers, voyages, par exemple. En dépit de ce qui précède, l’atelier 12 (le père et ses trois fils) offre l’exemple d’un atelier dirigé par le fils cadet Raĵab, le père ne venant que pour tourner les bols. Raĵab habite maintenant une maison qu’il s’est construite à côté de l’atelier.

La patrilocalité est généralement appliquée; c’est cependant le cas inverse chez Ostâd Alî, où son père est venu habiter après son troisième mariage. Citons encore un cas d’uxorilocalité lié au seul cas de bigamie parmi les potiers et les faïenciers; Ostâd Alî en épousant la veuve de son ancien maître Ostâd Zeynal a-t-il pensé remplir un devoir envers son défunt maître? Il ne peut ou ne veut le formuler. Ces proches disent qu’étant de condition fort modeste — *dast-e xâlî dâred* = il a les mains vides — Alî pensait que sa richesse en femmes compenserait sa pauvreté en biens et que le fait d’avoir deux femmes renforcerait sa position sociale. Les deux femmes vivent séparément, mais se voient fréquemment, quoique n’éprouvant pas de sympathie particulière l’une pour l’autre. La seconde épouse vient souvent

⁷² La traduction de ces trois quatrains est celle de J. B. Nicolas, op. cit., 122, 108 et 16.

⁷³ V. l’étude très complète sur la société iranienne contemporaine de Arasteh 1964; v. également Ar-dalan 1962.

à l'atelier, car, bonne commerçante et à l'occasion marieuse, elle écoule des faïences de bonne qualité auprès de familles de Meybod ayant des filles à marier (v. p. 58, 60, 64). Elle a conservé son ancien domicile et Ali passe une nuit sur deux chez elle.



Les mariages préférentiels qui resserrent le réseau parental unissent des eousins croisés ou parallèles du côté paternel ou maternel, avec, semble-t-il, une préférence pour la cousine parallèle patrilinéaire. L'explication du mariage préférentiel est de deux types : 1) idéologique, recommandé par les différentes traditions hadith (Patai 1967, 138-142), 2) économique, les prestations économiques restant dans les mains des lignées patrilinéaires.

1. Relations de parenté entre potiers et faïenciers

Sans pouvoir donner de chiffres statistiques, il ressort de la situation économique et sociale des potiers et faïenciers comme d'autres artisans en Iran qu'ils préfèrent se marier dans le cadre de la profession, d'où une relative endogamie professionnelle. On peut considérer les relations de parenté selon deux plans : le plan horizontal, relations de parenté entre potiers travaillant aujourd'hui dans les ateliers de Meybod, et le plan vertical, relations de parenté entre les potiers d'aujourd'hui, d'hier et de demain. Les tableaux de la pl. XXV montrent les relations de parenté dans un certain nombre de cas. On peut relever la prééminence de deux familles de potiers : les Āqāi (11 potiers = 8 maîtres actifs, 2 maîtres retirés, 1 apprenti ; 1 faïencier) et les Pahlavān Šamsī (7 potiers).

Il en ressort également que le tournage de l'argile se transmet de père en fils dans les ateliers de types A et B, alors que ce n'est absolument pas le cas pour la faïence. Ostād Ali est fils de berger, Ostād Mirzā Rezā de chamelier, Ostād Abbās de fondeur de graisse, Ostād Seyyed Morteżā de potier (type A), Ostād Hāji de briquetier, Ostād Mirzā et Ostād Mirzā

Hoseyn de potiers (type B). Aucun faïencier ou potier n'est fils de faïencier. Ceci pour les raisons suivantes: 1) la faïence a été introduite relativement récemment à Meybod, il y a à peine trois générations, et la production de la faïence n'y a pas encore pris un caractère de tradition, 2) le revenu est trop maigre, 3) le traitement de la silice et de la poudre de verre a entraîné la mort de la plupart des faïenciers à un âge où ils n'avaient pas encore eu le temps d'initier leurs enfants à leur profession; leurs veuves ne souhaitent pas que leurs enfants deviennent faïenciers. A ce propos, Olmer (1908, 54) signale que "le métier de potier [faïencier] est épouvantable. A force de respirer la fine poussière argileuse, ils meurent jeunes".

2. Séparation des activités selon le sexe

Ainsi que nous l'avons relevé (v. p. 58), les femmes ne participent pas à la production céramique⁷⁴. Les activités sociales et professionnelles sont séparées; tout le processus de la fabrication de la céramique est aux mains des hommes, sauf les deux cas signalés plus haut. En général, les femmes de potiers, même les plus pauvres, doivent "rester assises à la maison", se vouer aux soins du ménage et des enfants. Ce n'est que si elles sont veuves qu'elles peuvent exercer une activité hors des murs de la demeure, comme domestique par exemple. Sakîne, fille de Qanbar, fut fort critiquée d'avoir travaillé aux côtés de son mari; elle représente la seule exception dans la profession (v. p. 20-21).

Si la loi fait de la femme juridiquement l'égale de l'homme, ce dernier ne la considère nullement comme telle; elle ne prend aucune décision, ne reçoit pas ou que très peu d'argent pour les dépenses du ménage, dont elle devra rendre un compte exact à son mari. Les femmes restent dans l'enceinte de la maison et ne sortent que pour des travaux domestiques: corvée d'eau, vaisselle, lessive, bain. La femme entretient le ménage, prépare les repas, fait le pain, récolte les fruits et les légumes, nourrit les bêtes, approvisionne le ménage en eau potable, garde les enfants. Les quelques rials que la femme gagne en tissant, en filant, en élevant des poules ou comme femme de ménage sont sa propriété: le Code civil (art. 1118) reconnaît à la femme la libre disposition de ses biens propres. Elle s'achète du henné, du tissu pour elle et ses enfants. Appartiennent donc à la femme, ses vêtements, la volaille, les fruits de son travail s'il n'a pas nécessité d'investissement important, certains objets qu'elle a reçus de ses parents à l'occasion de son mariage et qui constituent une sorte de dot en nature, en particulier des bols en faïence. Aussi nos achats de faïences anciennes, propriétés des femmes, ont-ils été accueillis avec un enthousiasme qui amenait à notre maison, et dès l'heure la plus matinale, les femmes de Meybod Bālā et des hameaux environnants enchantées de l'aubaine qui leur permettait de se constituer un petit pécule. Mais ces occasions de prouver leur indépendance sont exceptionnelles. La vie quotidienne est monotone, coupée de bavardages avec parentes et voisines, de la fréquentation du *hamām* et de la visite hebdomadaire — le jeudi après-midi — aux tombes des parents.

Les vieilles femmes connaissent les médicaments traditionnels, donnent des conseils domestiques; elles servent de marieuses. Aucun de ces services n'est rémunéré, mais les femmes acceptent pourtant de petits cadeaux en espèces ou en nature pour leur peine.

⁷⁴ Nous n'avons d'ailleurs constaté aucune collaboration féminine dans les centres de poteries que nous avons visités en Iran. Dans le Guilan, dans le Kurdistan, dans le Baloutchistan, on signale des poteries modelées par les femmes. En Afghanistan, en revanche, la décoration des poteries est l'œuvre des femmes dans plusieurs centres céramiques. V. Demont et Centlivres 1967.

3. Alimentation

Le travail procure le pain quotidien. Et ici, l'expression de "pain quotidien" prend tout son sens. La lutte est journalière pour obtenir les 60 ou 80 rials nécessaires pour nourrir la famille. Cette somme ne permet souvent pas d'acheter autre chose que du pain, base de l'alimentation, que l'on mange, en cas de disette, sans complément *nun-e xālī*, litt. pain vide, en buvant du thé noir et en croquant des morceaux de sucre. Le pain représente le 22% du budget quotidien : 750 g par jour et par personne, et le sucre et le thé au moins 30% du budget alimentaire quotidien⁷⁵. Le thé tient également lieu de dopant.

Le repas de midi se compose de pain, de thé et de *šūli*, soupe de légumes (betteraves bouillies coupées en tranches, épinards) additionnés de sel, de farine et d'eau vinaigrée⁷⁶.

On boit du thé en fin d'après-midi ; le souper, pris vers 20h. est composé de thé, de pain et d'*ābgūšt*, ragoût allongé de pois jaunes, de lentilles, de deux ou trois pommes de terre, le tout aromatisé au *zarcūbe/zardcūbe*, cureuma (*Cureuma longa* L.), qui cuit pendant des heures dans une marmite en pierre de Meehed ou en argile. Ce plat est remplacé de temps à autre par des *kōfte*, boulettes de viande hachée mélangée à de la farine de pois jaunes cuites dans de l'eau salée. Le riz n'apparaît qu'aux repas de fête.

Il y a peu de vraie sous-alimentation, le pain étant très complet et les fruits nombreux, mais plutôt un manque de variété. Toutefois les enfants souffrent de malnutrition, d'un manque de protéines, la viande (on en compte 75 g par jour pour une famille de six personnes), le lait caillé, le fromage et les œufs n'étant consommés qu'en quantité très limitée.

Avec Chardin, nous remarquons "que l'on mange vite, mâche peu et ne parle que fort rarement en mangeant" (éd. Langlès, 1811, IV, 53), comme des gens qui ont eu faim et qui connaissent le prix de la nourriture. Les femmes, dernières servies, mangent à l'écart des hommes.

4. Hygiène et santé

Les conditions sanitaires sont rudimentaires ; on fait ses ablutions dans le *šūb*, eau courante et tout-à-l'égout, où on lave la vaisselle, les fruits et les légumes. L'eau potable provient des éternes *ābambār*.

Les lieux d'aisance, simples trous dans la terre, qu'un muret protège des regards, sont creusés le plus loin possible de la maison d'habitation, mais souvent tout près de la maison du voisin.

A part les ablutions rituelles, on ne procède pas à domicile à la toilette corporelle ; aussi est-il fait grand usage du bain public *hamām* (v. p. 65). Celui de Meybod Bālā, attenant à la porte de Chiraz, fait partie du *vaqf*, bien de main-morte ; il est géré par un *motavali*, qui se trouve être le faïencier Ostād Abbās. Le rôle du *hamām* débord largement celui de simple bain public. Il remplit un rôle social, religieux et magique. Les descriptions du *hamām-e arūsi*, bain de la mariée, du bain de l'accouchée, du bain purificateur après les relations sexuelles ont été faites assez souvent pour que nous n'y revenions pas⁷⁷.

Pour les femmes, qui y vont au moins une fois par semaine, c'est le lieu de rencontre par excellence où elles échangent les potins, tout comme elles se rencontrent le jeudi après-midi

⁷⁵ Goblot 1963, 54. Iran, Country for investment 1964, 28, indique que la consommation annuelle de sucre est de 450 000 tonnes, soit 20 kg par an et par personne (Suisse : 43 kg par an et par personne en 1969).

⁷⁶ Vinaigre à base de raisin pressé, cuit et mis à reposer quarante jours dans un *dūre*.

⁷⁷ V. à ce propos Massé 1938, I, 67, 50 ; Donaldson 1938, 24, 25 ; Bouhdiba 1964, 7-14.

au cimetière. Au *hamām*, elles se baignent, lavent les enfants et le linge. La femme passe souvent plusieurs heures au bain et les soins qu'elle apporte à sa toilette touchent aux valeurs religieuses de purification : épilation, teinture des cheveux et des extrémités au henné. Les hommes, pour qui le *hamām* est réservé les après-midis et toute la journée du vendredi, se teignent la barbe au henné, s'épilent. Relevons en passant un emploi des cheveux que les femmes perdent au bain. Les cheveux sont recueillis par le chamelier du quartier des potiers, filés et tressés par lui en des cordes d'une solidité incroyable qui servent à maintenir les lourdes charges (bidons de pétrole, saes, broussailles) sur le dos des chameaux.

La visite à deux médecins de Meybod⁷⁸ nous a orientée sur l'état de santé des Meybodi, et plus particulièrement sur celui des potiers et des faïenciers. La maladie la plus fréquente est la tuberculose causée par la poussière d'argile et de silice pour les potiers et celle du coton pour les tisserands. "Le fabricant de faïences qui réduit en pâte fine le feldspath absorbe la poussière ténue, et devient rapidement phthisique" (Olmer 1908, 11). En été on signale des cas de typhoïde, due à la pollution de l'eau. Les principes d'hygiène inculqués à l'école ne seront ancrés dans les habitudes familiales que dans plusieurs années.

La mortalité infantile⁷⁹, surtout au moment du sevrage, est due au eroup, aux infections, à la malnutrition, à la dysenterie, au typhus, à la rougeole et à la variole. Le trachome a beaucoup régressé ces dernières années grâce à une lutte énergique des services sanitaires. La lutte contre la malaria (rare dans cette région) a été menée victorieusement. Il y a des cas de maladies vénériennes.

Les gens s'abstiennent ou redoutent de rendre visite au médecin, en raison de leur situation financière ou par peur de méthodes nouvelles et inconnues. Ils usent d'abord de remèdes traditionnels — herbes, racines⁸⁰ — de pratiques plus ou moins magiques. Si le résultat escompté ne se fait pas sentir, le malade va consulter le médecin ou se rend au service sanitaire, qui accorde gratuitement soins et médicaments⁸¹.

A Meybod, il n'y a ni dentiste, ni sage-femme, ni infirmier, ni hôpital.

5. Habillement

Les habits portés sont souvent les seuls que les potiers et faïenciers possèdent ; les hommes sont vêtus d'un pantalon noir à larges canons *šalvār* en cotonnade grossière *karbās*, retenu à la taille par un élastique ou un eordonnet ; la chemise à longs pans *pirāhan/pirehun* est portée par-dessus le pantalon. Pas de sous-vêtement. Les pieds sont chaussés de *gīve*. La plupart des

⁷⁸ M. K. (39 ans), docteur en médecine de l'Université de Téhéran ; cabinet médical à Meybod, quartier de Firūzābād, et à Ardakān. Seul médecin moderne pour Meybod et Ardakān.

Hāji S. M. (72 ans) ; études de médecine à Yazd et Isfahan. Au moment où les licences furent exigées, il passa et réussit ses examens. Cabinet médical à Ardakān. Établi à Firūzābād depuis dix ans, il ne pratique presque plus. Il prescrit principalement des régimes alimentaires, des tisanes et quelques médicaments nouveaux qu'il connaît. Un fils médecin à Mechhed, un fils étudiant en médecine à Téhéran.

⁷⁹ Il n'y a pas de statistique sur la mortalité infantile, mais on peut l'évaluer de 30 à 50% selon les familles.

⁸⁰ Nous avons relevé dans trois herboristeries traditionnelles les noms des plantes, racines, poudres, etc. employées dans la pharmacopée traditionnelle et précisé leurs indications et emplois. Nous publierons cette liste ultérieurement. Pour toute l'oasis de Meybod, il y a une seule pharmacie vendant des médicaments modernes.

⁸¹ Ce service sanitaire dépend du Ministère de la santé. La consultation a lieu à Ardakān, mais il y a un petit dépôt de médicaments à Meybod.

potiers et faïenciers portent la petite calotte *araqčîn* sur laquelle certains drapent un turban *amâne* ou *dastâr* blanc, ou vert s'ils sont seyyed. Ostâd Mirzâ, progressiste, a adopté le béret basque. En hiver, ils se revêtent d'un grand manteau en poils de chameau *abâ* tissé à Nâin et dont le prix, selon la qualité, peut varier de 500 à 3000 rials. D'autres portent simplement le manteau à l'occidentale *kôt* (angl. coat).

La tête est généralement rasée ou les cheveux sont coupés très courts. Aucun potier ne porte la barbe; cet ornement est réservé aux vieillards, aux sages et aux prêtres et théologiens.

Les femmes sont vêtues d'un long pantalon noir de coton *nezâmî* sous une longue blouse *pîrehun-e boland* imprimée à manches longues, sur laquelle elles enfilent une courte veste *pâltô* en tissu de complet masculin ou en velours frappé noir, vert ou rouge⁸². Les cheveux lissés, raie au milieu, sont coupés en mèches courtes couvrant les oreilles d'une vague; le reste des cheveux longs se partage en dix à douze tresses *bâfte*. Rares sont les femmes avec des cheveux mi-longs. En été, elles se couvrent la tête d'un foulard blanc triangulaire *lečak* plié en deux et fixé sous le menton par une épingle de sûreté. Le *čâdor*, survêtement en coton noir ou imprimé de petits dessins, cache les formes féminines de la tête aux pieds. Les femmes sont chaussées de *gîve* ou de mules en plastique.

Les femmes n'ont presque pas de bijoux: parfois une bague en or avec une pierre de couleur, parfois des boucles d'oreilles en or également. Mais la plupart des bijoux sont de pacotille. Les seules parures sont des amulettes ou talismans *telesm* ou *ta'vîz*; "it consists of a small case of cloth, velvet or leather, and this contains a long strip of paper upon which is written a sura from the Koran, in whole or in part, then some of the names of God, also letters of the alphabet in conventional form, a variety of talismanic signs and perhaps a curse upon unbelievers" (Donaldson 1938, 203). La pochette est attachée à une cordelette et portée autour du cou, épinglée sur la poitrine ou fixée sur le bonnet des bébés.

Les petits enfants, une fois sortis des langes qui les emmaillottent comme des cocons jusqu'à l'âge de 10 à 12 mois, vont nus ou presque: une petite chemise de couleur et le bonnet. Dès l'âge de 5 ans, les enfants sont vêtus comme les adultes.

Potiers et faïenciers portent les habits jusqu'à l'usure; souvent ils les achètent de deuxième ou de troisième main à de plus riches qu'eux et ils les revendent, si c'est encore possible, à de plus pauvres qu'eux. La tradition veut qu'on aborde la nouvelle année avec au moins une pièce de vêtement neuve et chacun s'efforce de respecter cette coutume.

6. Loisirs

Les adultes n'ont pas de jeux matérialisés. Le tric-trac n'est joué que par la classe instruite de la population, aucun potier n'y joue. Les distractions, hors des fêtes religieuses et des événements familiaux, sont les visites réciproques entre familles et voisins, les bavardages autour du samovar, les promenades dans les jardins et vergers, les histoires et les poèmes. Les représentations théâtrales se limitent au *ta'zîe*, jeu de la Passion de Hoseyn qu'anime chaque année à l'époque du *moharram* une troupe ambulante de baladins professionnels.

Les enfants n'ont pas d'autres jouets que de vieux récipients, des bâtonnets, de la terre et ne jouent à aucun jeu organisé ou en groupe. Leur enfance est courte; à 8 ou 9 ans, ils font partie de l'atelier, d'un monde adulte qui les marque d'un sérieux dont ils ont de la peine à se départir hors des heures de travail. Dès que l'enfant sait marcher, il doit rendre de menus services.

⁸² Les femmes évitent de porter du bleu, dont la couleur est loin d'être aussi propice que le rouge. Le turquoise, en revanche, a des vertus apotropaïques.

XIV. CROYANCES

Rappelons d'abord que dans chaque atelier est suspendu, souvent auprès d'un petit miroir, un ornement triangulaire en graines de rue sauvage, alliant le caractère apotropaique de la forme triangulaire aux vertus magiques de la plante. La fumée de ces graines, à l'odeur âcre, a la même vertu. On en brûle à l'inauguration d'un nouvel atelier, au moment d'allumer le four et au départ d'un camion chargé de poteries (v. p. 57).

A l'intérieur des maisons, des images représentant Ali, le tombeau de l'Imâm Rezâ à Mechhed, la Kaaba, les sanctuaires de Qum ornent les murs et voisinent avec des portraits du ehab, de la reine et de vedettes de cinéma découpés dans des revues.

Sans revenir sur les cérémonies périodiques de la foi musulmane célébrées à Meybod (v. p. 71) et les prières quotidiennes (v. p. 70), nous pouvons signaler une manifestation traditionnelle où l'aspect social, voire prophylactique, prend le pas sur l'aspect strictement religieux.

Au début de l'hiver, deux familles de Meybod Bâlâ offrent à la population un repas d'action des grâces pour la protéger — et surtout protéger les enfants — de la maladie et de la faim. Nous avons assisté à un de ces repas. Dès le jeudi après-midi, parents et amis se rassemblent dans la cour de la maison du donateur. Un mouton est débité et mis à cuire dans d'énormes marmites. Dans la cour, les hommes creusent une tranchée sur laquelle ils posent de gros chaudrons. Des tas de broussailles ont été accumulés dans un angle de la cour. A la nuit tombée, les hommes remplissent les chaudrons d'eau et le donateur allume le feu; la mise à feu n'a pas de caractère rituel religieux, car il nous a demandé de la faire à sa place. La fumée envahit la cour. Les femmes, assises, bavardent sous l'*ivân*, porche, pendant que les hommes s'affairent beaucoup à alimenter le feu et que les enfants excités courent de-ci de-là. Vers minuit, l'eau bout et les hommes y versent du blé décortiqué, des pois jaunes et verts, des lentilles, des haricots, du sel et le ragoût de mouton, qui, sans cesse remués, cuisent ensemble jusqu'au matin. On dit qu'au moment de la prière du matin, la main de l'Imâm Hoseyn vient bénir la soupe et lui donner ses propriétés bénéfiques. La soupe est alors versée dans des bols et après que la famille et les participants à la cérémonie en ont mangé, la soupe est distribuée dans chaque maison du quartier. Ce privilège et cette charge — l'*âš-e imâm Hoseyn* coûte au donateur près de 3000 rials — échu à deux familles riches de Meybod Bâlâ sont une survivance du partage du repas avec le voisin lors des famines⁸³.

⁸³ On peut rapprocher cette offrande d'intention affirmée de celles offertes en cas de maladie (citées par Massé 1938, II, 333) et du *zeyrât*, offrande d'actions de grâces, telle qu'elle se pratique encore partout en Afghanistan.

TRADITION ET MODERNISME

XV. AVENIR DU MÉTIER DE POTIER ET DE FAÏENCIER

Jusqu'ici nous avons à plusieurs reprises fait allusion à l'avenir de la profession et à la situation future du potier et du faïencier. Nous y revenons plus en détail en nous plaçant successivement à un point de vue général et au point de vue des potiers.

1. Point de vue général

A Meybod, jusqu'à la mort de Qanbar, le potier, et tout particulièrement le faïencier, jouissait de l'estime des autres classes sociales, due à une meilleure situation matérielle. Ce n'est plus le cas maintenant où, nous l'avons vu, la condition des potiers est de plus en plus dégradée : la production céramique n'offre plus une marge bénéficiaire assez grande, son avenir paraît trop incertain pour inciter des parents, même potiers ou faïenciers, à choisir cette voie pour leurs enfants.

Les faïenciers sont probablement appelés à une disparition plus rapide que les potiers. Ils sont loin d'avoir la même gamme de produits ; leur production se résume presque exclusivement aux bols, remplacés peu à peu par des produits importés et manufacturés. Il est vrai qu'une adaptation à de nouveaux besoins qui entraînerait la fabrication de nouveaux produits leur accorderait une chance de survie, mais rien n'indique jusqu'à maintenant qu'une telle voie puisse être suivie.

La poterie porcuse et glacée subsistera plus longtemps ; on aura encore besoin de cruches en terre poreuse pour conserver et rafraîchir l'eau, de jarres, de bols pour le *māst*. D'ailleurs la tradition des types A et B s'est implantée à Meybod depuis des générations ; on peut presque parler de production héréditaire, tandis que l'implantation de la faïence est récente — soixante-dix ans — et le travail ne se fait qu'avec des matières premières importées.

L'absence de contrôle en ce qui concerne l'organisation du travail, l'hygiène et les salaires des artisans ne travaillant pas pour l'exportation défavorise le métier de potier.

2. Point de vue des potiers et faïenciers

Ostād Mīrzā dit que dans vingt ans au plus, les potiers, s'il en reste, feront partie de la classe des manœuvres et vivront encore plus misérablement que maintenant. Potiers et faïenciers le savent bien et se sentent enfermés dans une situation sans issue de travailleurs manuels illettrés, alors qu'autour d'eux ils voient les représentants de la jeune génération avoir accès à l'école, puis à des métiers de rapport. Leur métier leur apparaît donc comme un anachronisme. Ne pouvant en changer, ne pouvant se reconvertir ni dans une autre localité, ni dans une autre profession, ils acceptent avec résignation le destin qui les a faits potiers. Pourtant malgré la pauvreté, l'endettement, la dureté du travail, les aléas de la production,

l'asservissement aux créanciers, ils sont attachés à un métier qui leur laisse au moins l'illusion de l'indépendance; au niveau de la production le potier est maître chez lui; c'est lui qui organise son labeur du transport de la terre jusqu'au défournement.

Malgré le discrédit attaché à son métier par rapport aux professions non manuelles (boutiquiers, fonctionnaires), il se sent responsable d'une activité qui lui permet de travailler en famille selon des modalités qu'il choisit lui-même, tout en souhaitant pour ses fils d'autres destins. Si on lui demande quelle situation lui semble la plus souhaitable, il mentionne le commerçant du bazar: le prestige du boutiquier assis dans son échoppe et assez riche pour faire travailler son argent "sans rien faire" éveille parfois des sentiments d'envie.

Faute de moyens financiers, faute de connaissance, craignant les nouvelles techniques, méfiant de toute forme de production collective extrafamiliale, les potiers sont incapables de franchir les seuils économiques qui leur permettraient d'être en prise sur l'avenir.

Les faïenciers surtout sont résignés à voir leur profession disparaître prochainement. En octobre 1965, il n'y avait plus que trois apprentis faïenciers et nous avons eu l'impression de voir s'éteindre la fabrication de la faïence à Meybod.

3. *Un cas d'intervention: l'histoire d'Ali*

Pourtant, nous avons voulu tester la possibilité d'adaptation et de renouvellement des faïenciers dans la perspective d'un changement dans les formes et la typologie de production. Pour cela, nous avons décidé d'amener l'un d'entre eux à visiter d'autres centres de production et à s'inspirer, si possible, des techniques et des décors qui y sont pratiqués. L'expérience a été conduite à l'occasion d'une visite avec l'un des faïenciers aux centres d'Isfahan et de Šhahrezā.

Ostād Ali, 32 ans, est fils de berger. Berger lui-même jusqu'à l'âge de 16 ans, il décide alors de faire un apprentissage de faïencier dans l'atelier d'Ostād Assadolla, puis dans celui d'Ostād Zeynal. Passé maître, il installe son propre atelier, passant à l'âge de 23 ans du stade de salarié à celui de patron indépendant.

Ostād Ali est sans contredit aujourd'hui le meilleur faïencier de Meybod. Seuls ses moyens financiers trop réduits l'empêchent de mieux expérimenter sa production. Mais il connaît davantage de dessins que tous les autres faïenciers et il a accepté de faire tous les essais que nous lui proposons.

Si quelques potiers, lors de pèlerinages à Meehed, ont visité des ateliers de poterie, si quelques autres connaissent la céramique de Shahrezā et de Natanz, la plupart d'entre eux n'ont jamais vu d'autres céramiques que celles de Meybod. Sans stimulant, sans concurrence, devant un marché jamais saturé, les faïenciers ont perdu le goût ou la possibilité du travail soigné. L'ouverture de nouveaux débouchés permettrait de redonner à la faïence l'élégance et le bien-fini des pièces exécutées autrefois. C'est dans cet espoir que l'intervention a été tentée.

Ostād Ali n'était jamais allé au delà de Yazd et la perspective de ce déplacement déclencha le branle-bas de combat dans la famille: lavage, brossage, raccommodage des vêtements du voyageur, bain et coiffeur. Ostād Ali choisit des faïences qu'il aimerait écouler à Isfahan et le jour du départ, son baluchon sur le dos, il arrive chez nous bien avant l'heure de nous mettre en route. Lui qui marche d'habitude lentement traverse maintenant Meybod à grandes enjambées jusqu'au caravansérail où est remise la voiture.

A Isfahan, tout est nouveau pour lui: la circulation, les magasins, la chambre d'hôtel avec un lit, le maniement des portières de taxi, les mosquées couvertes de carreaux de faïence.

Pour ne pas trop le dépayser, nous l'emmenons au bazar, dans un atelier de *kāšī*. Ostād Ali s'y sent aussitôt à l'aise, puisque son premier maître, Ostād Assadolla, était un ami du propriétaire de cet atelier auquel il achetait des colorants et chez qui il habitait lors de ses séjours à Isfahan. Séduit par la blancheur de l'émail des carreaux de faïence, Ostād Ali accepte sans hésitation notre proposition de peindre sur ces carreaux les motifs "femme-soleil, lion et poissons" avec des couleurs spéciales pour peinture sur émail. Devant les autres spécialistes, Ostād Ali se donne une peine dont nous ne le croyions pas capable. Il sait que les faïenciers d'Isfahan jugent son travail. Le soin qu'il apporte aux dessins et aux couleurs marque une nette différence avec le travail qu'il exécute ordinairement à Meybod. Ceci prouve que ce sont les conditions matérielles insuffisantes et le manque de stimulation qui empêchent les artisans de donner le meilleur d'eux-mêmes à Meybod.

Chez un autre faïencier du bazar, Ostād Ali examine d'un œil critique la qualité de la silice tirée des cailloux *čexmāq* (silex) du Zāyandeh Rūd⁸⁴.

Sur la Place Royale, dans une boutique spécialisée dans la vente des mosaïques et des céramiques, Ostād Ali vend les assiettes et les bols qu'il a apportés pour 300 rials, soit le double de ce qu'il aurait reçu à Meybod. Les commerçants lui font des remarques sur la qualité de son travail: dessin pas assez fin, émail trop rugueux, conséquence d'un four mal réglé.

A Shahrezā, nous visitons un des deux ateliers de faïence (v. p. 83-84), dont toute la production, abondante et de bonne qualité, est vendue à Isfahan et à Téhéran. Là, le contact est difficile à établir. Ostād Ali est intimidé et nous, nous sommes des étrangers, donc des clients éventuels. Il est malaisé d'obtenir des détails sur les prix de vente et de revente, sur la préparation des colorants, de l'émail et sur la conduite du four. Ostād Ali s'étonne de la qualité de l'émail, qualifie les dessins d'artificiels et juge les prix de vente beaucoup trop élevés (120 rials le *šām*).

De retour à Isfahan, nous nous rendons chez un importateur de colorants, qui n'ignore pas les problèmes posés par la préparation de l'émail en général mal conduite, sauf à Shahrezā. La rencontre n'a pas eu d'autre résultat que l'achat de colorant et d'émail dont Ostād Ali fera plus tard l'essai.

A Meybod, Ali ne nous reparlera jamais plus de ce qu'il a vu à Isfahan, comme si le fait que nous y ayons été ensemble le dispensait de reparler de choses que nous avions également vues et entendues.

En revanche, nous avons eu des échos de ce voyage par son père qui nous exprimé la reconnaissance de son fils pour le "cadeau certainement très coûteux" que représentait plus lui ce voyage; Ali lui a raconté qu'il avait mangé chaque jour de la viande.

Aux potiers et aux faïenciers, il a décrit les mosquées, l'atelier de faïence. Il a narré l'achat des couleurs et de l'émail. Cet émail a fait couler beaucoup de salive et tout le monde a voulu suivre les essais: double cuisson, enisson avant l'émaillage. Mais les essais ne furent pas très concluants. Il est apparu de plus en plus que le grand fautif est le four, mal réglé, mal conduit, mal fermé.

Le travail de Shahrezā a frappé Ostād Ali: à peine de retour à Meybod, il fait tourner des bols en terre par Ostād Raġab (atelier 12). les engobe, les décore de dessins en noir et les recouvre d'émail turquoise. Le résultat est moyen et les traits du dessin ne sont pas assez

⁸⁴ Selon l'ancien procédé, toujours en vigueur, décrit par Ustad Ali Mohamed of Teheran 1888, 3 et 5.

fins. Mais ne pouvant se détourner longtemps de la production habituelle pour des raisons financières, les deux hommes ne purent poursuivre cette collaboration. L'intérêt des potiers et faïenciers pour de nouvelles techniques, de nouvelles méthodes est manifeste, mais il faudrait les soutenir, les encourager par une aide matérielle et une preuve tangible d'amélioration du niveau de vie.

Pour conclure l'expérience, nous pouvons avancer que ce voyage à Isfahan et à Shahrezā prouve la possibilité d'élargir l'aire de débouché de la faïence, à condition d'améliorer les circuits d'écoulement; d'autre part, il a montré que le niveau technologique, pour des raisons essentiellement matérielles, n'était pas, à Meybod, à la hauteur de celui qui existe dans ces deux centres, où il bénéficie de moyens plus modernes. Aussi, la rationalisation et la modernisation de la production, ainsi que la recherche de nouveaux marchés (v. p. 86) nous semblent être la seule solution capable de maintenir la fabrication de la faïence à Meybod.

4. *Conservatisme et changement*

Cet artisanat est-il voué à disparaître, mérite-t-il une reconversion, une modernisation? L'état actuel (technique, économique et social) de cet artisanat semble laisser désespérer de tout renouveau. La gamme des produits fabriqués s'appauvrit, la qualité aussi; les débouchés s'amointrissent et les frais augmentent plus vite que les revenus, du fait de la stagnation partielle de cet artisanat (Lisse et Louis 1956, 210). Cette analyse d'un centre de potiers situé à l'autre extrémité de l'aire moyen-orientale s'applique singulièrement bien à notre cas. Il faut dire que les raisons économiques et techniques ne sont pas les seules à précipiter cette évolution, d'autres forces y concourent, comme l'isolement relatif et d'ailleurs récent du centre, l'immobilisme du mode de vie et du mode de production, la fixité du cadre social où les pouvoirs religieux et les mœurs familiales agissent comme des éléments conservateurs. Ces facteurs conditionnent une inertie qui s'oppose à presque tout changement et toute évolution socio-économique et dressent un obstacle à un changement qualitatif du statut professionnel et du type de la production qui ne pourrait intervenir d'ailleurs que par le biais d'une réorganisation collective.

Sur le plan matériel, une série d'améliorations techniques seraient a priori souhaitables.

5. *Possibilités de survie*

La qualité de la poterie A et B ne soulève guère de critiques. Tout au plus la poterie glacée pourrait-elle être plus fine, mais sa solidité est reconnue et elle remplit son but. Le décor n'a en somme sur des pièces purement utilitaires guère d'importance fonctionnelle.

Toutefois, pour épargner aux potiers le pénible travail du foulage et du malaxage de la terre et améliorer la qualité de la pâte d'argile, nous préconiserions l'introduction d'une malaxeuse à argile, pouvant fonctionner sur le même moteur que le moulin⁸⁵.

Les fours devraient être conduits plus rationnellement; l'introduction de l'emploi du brûleur tendrait à uniformiser l'emploi du combustible liquide, à supprimer la fumée et permettrait la cuisson même pendant la floraison des cotonniers (v. p. 14).

Suivant l'exemple d'Ostād Ĵa'far, les potiers de type B auraient avantage à supprimer les "trois points", marque du trépied, au fond des bols, des pétrins et des cuves.

⁸⁵ Cela pourrait être, par exemple, l'œuvre de la Coopération technique suisse.

Nous avons indiqué que la situation de la faïence est plus critique que celle de la poterie A et B; tout devrait être amélioré, du broyage de la silice et de la poudre de verre au travail de la décoration de plus en plus rapide et de moins en moins soignée en passant par la préparation de la pâte et la conduite du four. Dans ces conditions, seule une volonté de recréer un centre à vocation touristique avec l'aide du gouvernement pourrait sauver le métier, un investissement local pour des besoins économiques immédiats n'étant pas en rapport avec les résultats qui pourraient être obtenus.

Afin de permettre de mieux situer la production de Meybod par rapport à celles d'autres centres, il nous a paru judicieux de passer en revue certains centres de production céramique en Iran, puisque nous avons à plusieurs reprises eu l'occasion d'y faire allusion.

A la fin du XIXe s., Jaenicke (1879, 79-80) relève les noms de Nāin, Qum, Natanz, Isfahan, Kāshān, Hamadān, Kazvīn et Téhéran, ces trois dernières villes produisant des poteries de qualité inférieure aux premières. Dans son "Survey of Persian Art" (1939, II, 1663-1664), Pope signale pour l'époque contemporaine les centres d'Isfahan et de Kāshān qui produisent pour toutes les classes de la population. L'exécution, dit-il, est rapide et bon marché. Les glaçures ne sont ni très variées, ni très brillantes, mais certaines sont excellentes. Toutefois, les centres de poterie actuels ne peuvent prétendre à égaler ceux qui firent la renommée de la céramique islamique dès le VIIIe s.

Cependant, il nous faut relever deux cas de réussite, dus, dans le premier cas, au régime de propriété et à la proximité d'un grand nœud de communications, Hamadān, relié à la capitale par une route asphaltée et, dans le second cas, à la volonté et au pouvoir d'adaptation d'un artisan et à la situation proche d'un centre touristique important.

C'est ainsi que le centre le plus important par le nombre d'ateliers et de fours — 60 et 170 — est celui de Lālejīn, 6200 habitants, à 18 km au N. de Hamadān (v. Sadiq et Karīmī, 1965; Pur Karīm 1966). Un propriétaire du village a créé, il y a une vingtaine d'années, une coopérative d'achat et de vente pour les produits céramiques: poteries poreuses et glacées monochromes turquoises ou vertes; depuis quelques années, bols, vases, bougeoirs, tasses, sous-tasses, gobelets, cafetières, pipes à eau ont élargi l'éventail traditionnel des céramiques; la production s'est adaptée aux besoins économiques des centres plus ou moins occidentalisés. La qualité est bonne et résistante. Une partie des plats et vases sont décorés sur émail dans des ateliers de Hamadān.

A Shahrezā (anciennement Qomcheh, Koumicheh) à 80 km au S. d'Isfahan, sur la route de Chiraz, une dizaine d'ateliers de types A et B sont groupés à la sortie sud de la ville. Les deux ateliers de faïence, que nous avons visités à plusieurs reprises, sont situés à l'intérieur de la localité. Jusque vers 1955, la faïence de Shahrezā, assez grossière, était soit décorée de motifs bleus sur engobe blanc et sous glaçure transparente, soit simplement recouverte de glaçure monochrome turquoise.

Un des ateliers produit deux types de céramiques:

1) poterie glacée en argile exploitée sur place (sortie sud-est de la ville) et recouverte d'émail turquoise: bols à *māst*, pots, assiettes;

2) faïence:

a) la plus grande partie de la production se compose de bols, assiettes, cendriers, vide-poches, flacons, bonbonnières, décorés de motifs (poissons, cygnes, échassiers, feuilles) finement dessinés en noir sous glaçure turquoise. Ne sont vendues que les pièces sans défaut

ou presque, à 120 rials le *ĵām*. La qualité en est assez fragile. Un large marché s'est ouvert à Isfahan et à Téhéran. C'est également la seule production céramique iranienne vendue à l'étranger⁸⁶;

b) 2 à 5% de la faïence est décoré de dessins bleus (entrelacs, arabesques) sur engobe blanc et sous glaçure transparente incolore.

Isfahan compte également deux ateliers de faïence (bols, assiettes, flacons, vases, objets souvenirs décorés d'oiseaux, de personnages, de portraits de souverains *qadjars*, de scènes de jeu de polo, de fleurs) et deux ateliers de poterie utilitaire (types A et B). Tous les ateliers sont situés à l'intérieur du bazar. Mais le marché d'Isfahan est principalement alimenté par la production de *Shahrezā*. En revanche, les trois ateliers de carreaux de faïence *kāšī* livrent leur production dans tout l'Iran, voire à l'étranger pour la restauration et l'édification de mosquées (Bagdad, Samarcande par exemple).

Fasā, près de Chiraz, fournit cette dernière en poterie de type A (cruches, pots à fleurs principalement), tandis que les deux ateliers de faïence d'*Estehbānāt* livrent les bols, vases, cache-pots, récipients de pipes à eau, au décor fleuri sous glaçure très soignée.

"Natanz [petite cité à mi-chemin entre Isfahan et *Kāshān*], plus guère connue que pour ses habiles jardiniers, mais où semble renaître une intéressante industrie de la poterie peinte" (Godard 1936, 75), ne compte en 1964 plus que deux ateliers de faïence produisant des bols et des assiettes sans marli décorés d'un oiseau polychrome (vert, bleu et noir) sur engobe blanc et sous glaçure incolore transparente. Malheureusement l'enfournement exige des trépieds qui laissent les trois points au fond des assiettes et des bols. Les ateliers livrent leurs produits à une ou deux boutiques de Téhéran; mais située à l'écart de la nouvelle route, Natanz ne peut rivaliser ni avec *Shahrezā*, ni avec Isfahan.

Non loin de *Kermān*, l'atelier de potier de *Bāghīn* produit entre autres de curieuses pipes à eau à très long col décoré.

La ville de *Qum* est réputée pour ses faïences au décor polychrome (v. Jaennicke 1879, 79; Olmer 1908, 54, repris par d'Allemagne 1911, IV, 102).

Le bazar de *Kāshān* ne compte plus qu'un atelier de potier de type A, dont le principal attrait réside dans l'admirable architecture des voûtes. On nous a signalé, près de *Kāshān*, un centre de potiers (type A) célèbre pour ses "fontaines publiques".

Dans le tableau ci-contre et dont la liste n'est nullement exhaustive, nous ne signalons que les localités dont nous sommes tout à fait sûre. Nous pouvons toutefois ajouter qu'il y a des ateliers de potiers dans ou près de tous les centres importants: *Tabriz*, *Meehed*, *Ahwāz*, Téhéran. Nous n'insistons ni sur les fours à briques proches des localités, ni sur la production de poteries semi-industrielles telles que éléments de puits, tuyaux, etc.

L'exemple de *Lālejīn* (v. p. 83) et ceux de *Moknine* (v. *Sethom* 1964, 66-70) et de *Djerba* (v. *Combès et Louis* 1967, 263-264) (Tunisie) nous font préconiser l'idée d'une coopérative de production et de vente à *Meybod*. Elle pourrait naître de:

- 1) l'initiative des potiers et des faïenciers sans l'aide extérieure,
- 2) l'entreprise d'un seul homme qui capitalise toute la production dont il est le propriétaire (comme à *Lālejīn*, v. p. 83),
- 3) l'aide du gouvernement qui organise un centre coopératif avec la collaboration éventuelle d'experts internationaux.

⁸⁶ Il faut y ajouter des céramiques exécutées à l'École des beaux-arts d'Isfahan et de Téhéran.

Localité	Type	Nombre d'ateliers	Production	Décor	Marché
Bāghū	A	1	cruches, pipes à eau	sans	Kermān
Estehbānāt	C	2	hols, vases, flacons, cache-pots . . .	fleurs, inscriptions	Chiraz
Fasā	A	?	cruches, jarres, . . .	sans ou peigné;	Fasā, Chiraz
	B	?	bols, pots	turquoise	
Irānshāh	centre d'achat et de vente de poteries poreuses faites dans les villages des environs (Senandaĵ)				
Isfahan	A, B	2	courante	sans et turquoise;	local
	C	5	<i>kāšī</i> ⁸⁷ , bols, pots	fleurs, oiseaux, personnages, inscriptions	local
Kāshān	A	1	cruches	sans	Kāshān
Lāhĵān	A	?	cruches, jarres, coupes	sans	local
Lāleĵīn	A, B	60	v. p. 83	sans, turquoise ou vert	Hamādān et Téhéran
Meybod	A, B, C	21			
Natanz	C	2	bols, assiettes	oiseaux	local et Téhéran
Qum	C	?	vases	polychrome	local et Téhéran
Sabzavār	A	?	cruches	sans	local et Pahlavi Dezh
Sāri	A, B	?	bols, cruches	sans ou vert, jaune verdâtre	local et Gorgān
Shahrezā	A, B	10	cruches ⁸⁸ , bols, . . . ;	sans ou turquoise;	local et Isfahan;
	C	2	bols, etc.	dessins, noirs, sons, glaçure, turquoise	Isfahan, Téhéran et exportation
Shāhrūd	A, B	?	bols, cruches ⁸⁹	sans ou vert, jaune verdâtre.	local et Gorgān

La tâche essentielle de la coopérative une fois constituée serait de grouper les commandes de matières premières, de planifier le volume de la production, d'unifier et d'améliorer la qualité, d'assurer l'écoulement, tout en prospectant de nouveaux débouchés. L'entreprise ne serait certes rentable que si elle s'ouvrait sur un marché national et, par le tourisme, sur un marché international. Nous pensons que, même sans bénéfice immédiat, le fait d'assurer du travail et un revenu décent à 21 familles de potiers et de faïenciers contribuerait à développer l'économie de l'ensemble de la région et justifierait ainsi l'entreprise. Sur un plan plus modeste, sans aller jusqu'à une centralisation absolue de la vente et à une production dirigée, on peut préconiser une "politique de groupement des artisans dans un

⁸⁷ Les carreaux de faïence destinés à recouvrir les murs des mosquées sont livrés dans tout l'Iran, voire à l'étranger.

⁸⁸ Dont les *qūrī*, théières, ou *samāvār*, cruches dont l'orifice de remplissage se trouve sous le pied. Nous en avons vu de semblables à Kandahār (Afghanistan).

⁸⁹ Dont les *namakpās*, cruches dans lesquelles on fait fondre le sel et dont le goulot se termine par un filtre.

atelier" ou un groupe d'ateliers "qui reste[nt] essentiellement traditionnel[s], utilisant les tours en bois, les fours traditionnels améliorés et produisant les poteries traditionnelles" (Sethom 1964, 70).

Dans la mise en œuvre de ce projet, il faudrait compter avec une certaine résistance de la part des principaux intéressés; par exemple, le *kaxodā* de Meybod Bālā parlait du déplacement souhaitable du quartier des potiers et de son installation à 2 km plus au S., pour diminuer l'inconvénient de la fumée sur la localité. Les potiers y sont formellement opposés, étant donné que quatre d'entre eux ont accolé leur maison d'habitation à l'atelier. Au cas où il se ferait tout de même, le déménagement projeté des ateliers pourrait être l'occasion d'une réorganisation de la production et de la distribution par la création d'une coopérative. Le caractère individualiste de ces artisans pourra-t-il se plier à une organisation collective qui sauverait leur artisanat? L'avenir seul le dira.

Le problème des débouchés se pose surtout pour les faïenciers. L'ouverture d'un marché comme celui d'Isfahan et éventuellement celui de Téhéran pourrait les inciter à améliorer la qualité. Pour le moment la faïence de Meybod est totalement inconnue hors de l'aire de distribution limitée à l'oasis, à Yazd, à Kermān, à Nāin et à leurs environs immédiats. Isfahan n'est qu'à 180 km de Meybod et cette ville touristique par excellence offre des possibilités d'écoulement certaines, preuve en soit la poterie de Shahrezā (v. p. 83-84), vendue non seulement à Isfahan et à Téhéran, mais aussi exportée en Europe, puisque nous en avons trouvé dans certains grands magasins de Genève, Lausanne et Berne, lors d'expositions-ventes de produits artisanaux iraniens.

Dans ce dernier cas, l'appui des pouvoirs publics s'avère indispensable, particulièrement celui du Ministère des beaux-arts et de l'Office du tourisme iranien, qui se chargeraient de trouver de nouveaux débouchés, mais sans influencer les formes et les décors de la faïence traditionnelle.

ANNEXE

POIDS ET MESURES

Poids

<i>naxōd</i>	0,19 g
<i>mesqāl</i> = 24 <i>naxōd</i>	4,64 g
<i>sīr</i> = 16 <i>mesqāl</i>	74,24 g
<i>man-e tabrizī</i> = 40 <i>sīr</i>	2,97 kg ⁹⁰
<i>man/manšā</i> = 80 <i>sīr</i>	5,94 kg
<i>čarak</i> = 1/4 <i>man-e tabrizī</i> = 10 <i>sīr</i>	750 g env. ⁹⁰
<i>xarvār</i> = 100 <i>man-e tabrizī</i>	297 kg
(<i>xarvār</i> , litt. charge d'âne, alors qu'en réalité un âne porte une charge de 75-80 kg)	
3-3½ <i>xarvār</i>	env. 1 t

Mesures

<i>gere</i> nœud = 1/16 <i>zar</i>	6,5 cm
<i>gaz</i>	env. 1 m
<i>zar</i> = 16 <i>gere</i>	1,04 m
<i>farsax</i>	env. 6 km

⁹⁰ Utilisé dans le nord de l'Iran.

BIBLIOGRAPHIE

- Ali Mohamed, 1888: On the manufacture of modern kāshi earthenware tiles and vases in imitation of the ancient. Edinbourg.
- Allernagne, H. R. d', 1911: Du Khorassan au pays des Backhtiaris. Paris, 4 vol.
- Annuaire statistique de l'ONU 1965, 1966. New York.
- Arasteh, A. Reza, 1964: Man and society in Iran. Leyde.
- Ardalan, Zafar-Dokht, 1962: Pour une sociologie domestique en Iran. Téhéran.
- Bahrami, Mehdi, 1938: Contribution à l'étude de la céramique musulmane de l'Irān. *Āthār-e Irān* 3, 209-229.
- Barbier de Meynard, C., 1861: Dictionnaire géographique, historique et littéraire de la Perse. Paris.
- Bieler, Gertrude, 1952: Vingt ans de progrès céramique. Paris.
- Blanchard, Raoul et F. Grenard, 1929: Asie occidentale. In: *Géographie universelle*, publiée sous la direction de P. Vidal de la Blache et L. Gallois, Paris. Iran: 128-170.
- Bodin, Victor, 1956: Technologie des produits de terre cuite. Paris.
- Bouhdiba, A., 1964: Le hammam. Contribution à une psychanalyse de l'islam. *Revue tunisienne de sciences sociales* 1, 7-14.
- Brocklebank, Hugh, 1946: The Persian earthenware of Kermān. *Burlington Magazine* 88, 147-151.
- Census district statistics of the first national census of Iran, 1960. Téhéran.
- Chardin, J., 1811: *Voyages du Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*. Paris, éd. L. Langlès.
- Combès, Jean-Louis et André Louis, 1967: Les potiers de Djerba. Tunis (Publications du Centre des arts et traditions populaires, 1).
- Condominas, Georges, 1965: *L'exotique est quotidien*. Paris.
- Contenau, G. et R. Ghirshman, 1935: Fouilles de Tépé Giyan. Paris.
- Défrémery, M., 1844: Mémoire historique sur la destruction de la dynastie des Mozaffériens. *Journal asiatique*, 4e série, 4, 93-114.
- Delapraz, Micheline, 1965: Les potiers de Meibod. *Bulletin de la Société neuchâteloise de géographie* 53, 115-127.
- Demont, Micheline et Pierre Centlivres, 1967: Poteries et potiers d'Afghanistan. *Bulletin annuel, Musée et Institut d'ethnographie de la ville de Genève*, 10, 23-67.
- Donaldson, Bess Allen, 1938: *The wild rue, a study of Muhammadan magic and folklore in Iran*. Londres.
- Farhang-e jōgrāfiā-ye Irān, 1330 H./1951-52. Téhéran, vol. X.
- Frye, R. N., 1960: Biyabanak: the oases of Central Iran. *Central Asiatic Journal* 5, 182-197.
- Goblot, H., 1963: Structure de la population en Iran. *Ethnographie* 57, 33-54.
- Godard, André, 1936: Natanz (Province de Kāshān). *Āthār-e Irān* 1, 75-106.
— 1962: *L'art de l'Iran*. Paris.
- Iran, country for investment, 1964. Téhéran.
- Jackson, A. V. Williams, 1909: *Persia — past and present*. Londres.
- Jaenicke, Friedrich, 1879: *Grundriß der Keramik in Bezug auf das Kunstgewerbe*. Stuttgart.
- Ĵā'fari, Ĵā'far ibn Mohammad, 1338 H./1960: *Tārix-e Yazd*, ed. I. Afšār. Téhéran (Persian text series, 2).
- Kāteb, Ahmad ibn Hoseyn ibn 'Alī, 1345 H./1966: *Tārix-e jadid-e Yazd*, ed. I. Afšār. Téhéran (Publications de Farhang-e Irān zamān, 10).
- Kazem-Zadeh, H., 1915: Les chiffres siyāk et la comptabilité persane. *Revue du monde musulman* 30, 1-51.
- Kharegat, Rustam, 1935: *A tourist guide to Iran*. Bombay.
- Koechlin, Raymond, s. d.: *L'art de l'islam: la céramique*. Paris.
- Lambton, Ann K. S., 1953: *Landlord and peasant in Persia*. Londres, New York, Toronto.
— 1968: The internal structure of the Saljuq Empire. In: *The Cambridge history of Iran, V: The Saljuq and Mongol periods*. Cambridge, 203-282.

- Lane, Arthur, 1957: *Later Islamic pottery*. Londres.
 — 1965: *Early Islamic pottery*. Londres.
- Leroi-Gourhan, André, 1943: *L'homme et la matière*. Paris.
- Le Strange, Guy, 1905/1966: *The lands of the Eastern Caliphate*. Londres.
- Lisse, Pierre et André Louis, 1956: *Les potiers de Nabeul*. Tunis.
- Maget, M., 1959: *Guide d'étude directe des comportements culturels*. Paris.
- Massé, Henri, 1938: *Croyances et coutumes persanes*. Paris, 2 vol.
- Migeon, Gaston, 1907: *Manuel d'art musulman*. Paris, 2 vol.
 — 1927: *Manuel d'art musulman*. Paris, 2e éd. revue et complétée, 2 vol.
- Montmollin, Daniel de, 1965: *La poterie*. Le Jas du Revest Saint-Martin.
- Munier, P., 1957: *Technologie des faïences*. Paris.
- Mustawfi, Hamd-Allâh, 1919: *The geographical part of the Nuzhat-al-Qulûb*. Trad. par G. Le Strange. Leyde et Londres.
- Olmer, L. J., 1908: *Rapport sur une mission scientifique en Perse*. *Nouvelles archives des missions scientifiques* 16, 1-110.
- Omar Khayyam, 1959: *Rubā'iyât*. Moscou.
- Patai, Raphael, 1967: *Golden river to golden road. Society, culture and change in the Middle East*. Philadelphie, 2e éd.
- Pézard, Maurice, 1920: *La céramique archaïque de l'islam et ses origines*. Paris.
- Pope, Arthur Upham, 1939: *A survey of Persian art from prehistoric times to the present*. Londres. *Céramique: II*, 1446-1665.
- Pur Karim, Huşang, 1344 H./1966: *Naqş va negār-e sefālinehā-ye Lālejin*. *Honar ō mardom* 39/40, 30-39.
- Reclus, Elisée, 1884: *L'Asie antérieure*. Paris (*Nouvelle géographie universelle*, 9).
- Ritter, H., J. Ruska et R. Winderlich, 1935: *Eine persische Beschreibung der Fayencetechnik von Kaschan aus dem Jahre 700 H./1301 D*. *Istambuler Mitteilungen* 3, 16-48.
- Rozantal, A., 1948: *Arts antiques de l'Asie occidentale à partir du IVe millénaire avant J.-C. et les origines des motifs de la céramique islamique archaïque*. Nice.
- Sadiq, Mostofi et Asqar Karimî. 1344 H./1965: *Sefālgari dar Lālejin*. *Honar ō mardom* 30: 10-16.
- Sālnāmeḥ-ye Farhang-e Yazd 1341-42, 1342 H./1963. Yazd.
- Sauvaget, Jean, 1965: *Introduction à l'étude de la céramique musulmane*. *Revue des études islamiques* 1-72.
- Savary, M., 1948: *Abrégé de la vie de Mahomet. Introduction au Coran*. Paris.
- Sehlimmer, Joh. L., 1874/1952: *Terminologie médico-pharmaceutique et anthropologique française-persane*. Téhéran.
- Sethom, Hefedh, 1964: *Les artisans-potiers de Moknine*. *Revue tunisienne de sciences sociales* 1, 53-70.
- Siroux, Maxime, 1949: *Caravansérails d'Iran et petites constructions routières*. Le Caire (*Mémoires de l'Institut français d'archéologie orientale du Caire*, 81).
- Smith, Euan, 1876: *The Perso-Baluch frontier mission, 1870-71*. In: *Eastern Persia, an account of the journeys of the Persian boundary commission 1870-71-72*; vol. I: St. John, Lovett et E. Smith: *The geography*. Londres, 143-233.
- Sykes, P. M., 1902: *Ten thousand miles in Persia or eight years in Iran*. New York.
 — 1930/1969: *A history of Persia*. Londres, 2 vol., 3e éd.
- Van Gennep, M. A., 1913: *Notes d'ethnographie persane*. *Revue d'ethnographie et de sociologie* 4, 73-89.
- Vieille, Paul, 1965: *Un groupement féodal en Iran*. *Revue française de sociologie* 6/2, 175-190.
- Wulff, Hans E., 1966: *The traditional crafts of Persia*. Cambridge Mass. et Londres.

GLOSSAIRE

- āb rixtan* mouiller; mouillage 24
abā long manteau d'homme 77
ābambār citerne, fontaine publique 14, 31, 41, 52, 75
ābān 8^e mois de l'année solaire 17 n. 12^{*}
ābgūšt ragoût 31, 75
ābī bleu azur 26
ābrīš orifice de remplissage du *saqāxāne* 31
ābxōri gobelet 38, 41, 53
āhak chaux 37
ājor brique cuite 19
akut sorte de broussailles servant de combustible 30
alak tamis métallique très fin 27
ālābālū'i (motif) à cerises noires 42, 44
amāne turban 77
amal œuvre, travail 48
aq(e)rīn (motif) 44
araqčīn calotte 77
ārde mélange de farine de sésame et de lait ou de miel 105
āš-e imām Hoseyn litt. bouillie de l'imam Hoseyn; repas d'action de grâces 78
āsiā moulin 28
āsmāni bleu ciel 26
āškalle soupe à la tête de mouton 31
āšūrā commémoration de la mort de Hoseyn (10 moharram) 71
ātešxāne foyer, chapelle du four 29
āxōnd théologien, prêtre 17
āzar 9^e mois de l'année solaire 17 note 12
- bādāmi* (motif) à amande 44
bādanjāni de couleur aubergine 27
bādqir tour de ventilation 14 note 7, 31
bāfte tresse 77
bālāxāne (motif) chambre, galerie construite au 1^{er} ou 2^e étage de la maison 42, 43
bālbering (angl. ball bearing) roulement à billes 27
band-e sū'atī (motif) bracelet de montre 44
bandī (motif) joint, lacé, à jointure d'os 43
barg-e esfināji (motif) feuille d'épinard 44
bargī (motif) à feuilles, feuillu 44
baxš sous-district 13
baxšdār chef de sous-district 13, 17
bāzū bandī (motif) à amulette fixée par un ruban autour du biceps 44
- bī namāz* se dit d'une femme qui ne peut pas faire ses prières pour raison d'impureté temporaire 70 note 69
bīrkolemat bichromate de potassium 26
bōd [= *būd*] racine de *būdan*, être 13 note 2
bolbol o qafas (motif) rossignol et cage 45
bolbolī (motif) à rossignol 45
boreš [décor] gravé 42
bot idole 13 note 2
bōte buisson; (motif) palmette 42
bōte (-ye) bādāmi (motif) buisson d'amandier 44
- čādor* long survêtement féminin 77
čādor šabi (motif) couverture à carreaux servant à envelopper la literie pendant le jour 42, 43
čahārtā'i litt. 4 fois; bol valant 1/4 de *jam* (2^e sens) 36, 37, 40
čārak unité de poids 87
čarx tour, roue 27
čaxmāq silex, caillou 81
čūt (motif) calicot, coton imprimé 44
čūne motte d'argile ou de pâte à faïence 33, 39
- dabirestān* école secondaire 17
dālv cruche à glaçure turquoise (type B) 36, 52
dar-e dig couvercle de marmite 32, 41, 52
dar-e tapū couvercle de jarre 32, 41, 52
darrečā tuyau 32
darvāze-ye širāz lieu-dit : porte de Chiraz 18, 19, 29
dastār turban 77
daste-ye čūbi manche en bois du *kārterāš* 28
datā'i litt. 10 fois; bol valant 1/10 de *jam* (2^e sens) 36, 37, 40
davāzdatā'i litt. 12 fois; bol valant 1/12 de *jam* (2^e sens) 36, 37, 40
de village 13
dehestān commune rurale, division administrative sans autonomie 13, 14, 58
dizi marmite (type A) 31, 41, 52
dōsarī support allongé 29
dōšāxe fourche à deux dents métalliques 30
dūāle colombin 33
dūdkaš / mūri cheminée 30
dūl cruche à glaçure turquoise (type B) 35
dūlče cruche à glaçure turquoise (type B) 35

- dûre* pot; vase à fleurs (type C) 35, 38, 41, 52, 53, 75 note 76
- dûre dô manî* pot d'une contenance de 2 *man* 35
— *yek manî* pot d'une contenance de 1 *man* 35
— *se rob manî* pot d'une contenance de $\frac{3}{4}$ *man* 35
— *nim manî* pot d'une contenance de $\frac{1}{2}$ *man* 35
- dûrî* coupe (type C) 38, 41, 53
- esfahâni* (motif) d'Isfahan 43
- eyd-e qadîr* fête commémorant l'investiture d'Ali 71
- eydî* étrennes 51
- farmâiyeš* commande 48
- farmândâri* district 13 note 3
- farmândâri-kol* sous-province 13 note 3
- farsax* mesure itinéraire 15, 87
- fârsî* persan, langue officielle de l'Iran 16
- forqun* [forqân] brouette 24
- gandomî* jaune 27
- gavan* espèces d'Artemisia 30
- gâvdûš* bol à traire (type B) 36, 41, 53
- gaz* tamaris (*Tamarix* sp.) 30; unité de mesure 87
- gel* argile 24
- gel-e âftâb naxôrde* argile de sous-sol 20, 24, 36
- gel-e âftâb xôrde* argile de surface 19, 24, 32
- gel-e pahlavi* argillite 25
- gel-e sefid* argile blanche 20, 25
- gelmor* grosse motte de pâte à faïence 25
- gelxâne* bac en ciment dans lequel la pâte à faïence est travaillée 25
- gere* unité de mesure, noeud 87
- gîve* espadrille 51, 58, 76, 77
- gol* fleur; rosace 42
- gol-e pûldân* tire-lire (type A) 31, 41, 52
- gol-e sefidî* (motif) à fleurs blanches 44
- golâbidâr* (motif) à poire, à palmette 44
- goldân* pot à fleurs (type A), vase à fleurs (type C) 31, 38, 41, 52, 53
- goldâr* (motif) bouquet fleuri 44
- goldâr-e bādâmî* (motif) amandier fleuri 44
- goldâr-e meykûbî* (motif) bouquet de fleurs d'amandier de montagne 44
- goldâr-e sarvatî* (motif) bouquet de cyprès 44
- golû* œillard 28
- gom* anneau de puits 21, 32, 41, 52, 63
- gombad* (motif) dôme, coupole, tombeau, représenté ici par un pagode 47, ph. 28 et 29
- gûgard* soufre 26
- gûnî* sac en jute, en coton 24, 57
- hâjî* titre donné à celui qui a fait le pèlerinage de la Mecque 67
- halaqêe* rondceau de terre cuite 29
- halvâ* pâte sucrée 51
- hamâm* bain public 30, 32, 35, 38, 64, 65 note 63, 74, 75, 76
- hamâm-e arûsî* bain de la mariée 75
- hamâmî* taxe de bain 65
- haštâ'î* litt. 8 fois; bol valant $\frac{1}{8}$ de *jâm* (2^e sens) 36, 37, 38, 40
- helâlî* (motif) litt. en forme de croissant de lune 44
- hezarrâ* (motif) nid d'abeilles, rayon de miel 43
- hîzom* bois, broussailles à brûler 30, 35, 37
- ivân* portique, porche 78
- jâm* bol, tasse; valeur correspondant à une certaine quantité de bols 36 note 39, 37, 53, 57, 61, 81, 84
- javâl* sac en coton ou en laine 24
- jejne* sorte de broussaille servant de combustible 30
- jodâ kardan* trier; triage 24
- jôwhar* colorant 26
- jûb* canalisation à ciel ouvert 15, 16, 60, 75
- kâ-ye kûbide* paille hachée 24
- kabûtar* (motif) pigeon, colombe 45
- kadaxodâ* chef de village 17, 68
- kaf bil* bêche 24
- kalak* coupe (type A) non cuite pour les braises du *korsî* 32, 41, 52
- kale qûčî* (motif) à tête de bélier 42, 44
- kale qûčî se noqte* (motif) à tête de bélier [avec] trois points 44
- kamar* (motif) ceinture 45, 47
- kandan* extraire; extraction 24
- karbâs* cotonnade indigène tissée grossièrement 76
- kârgar* ouvrier 67
- kârterâš* tournassin 28
- kârxâne* atelier 22
- kârxâne-ye âjor* atelier de briques cuites 35
- kâse* bol (types B et C) 36, 38, 40, 41, 53
- kâse-ye jum* [kâse-ye jâm] anneau de lucarne 32, 41, 52
- kâse-ye la'âbi* bol à barbotine 33
- kâšî* faïence; carreau de faïence 20, 38, 41, 53, 81, 85
- kâšî-e târix* stèle funéraire en faïence 39, 41, 48, 53
- kâšîkârî* faïence 20
- kašk* caillebotte, fromage aigre séché 36
- kašk-mâle* bol à glaçure granuleuse pour râper la caillebotte 36, 41, 53
- katirâ* gomme adragante (*astragalus* sp.) 27
- kebâre* / *sefâle* poterie en général (poreuse ou glacée) 19, 20
- kebîje* rectangle de bois au centre de la meule courante 28
- keliâb* carbonate de soude 25 note 27
- keriô* [keriâb] carbonate de soude 25, 26, 69
- kermânî* (motif) de Kermân 45, 47, 53, ph. 25

- kešvar* pays; ici: boîte à épices (type C) 38, 41, 53
kise-ye henā poche tissée pour le henné 64
kōfte boulettes de viande hachée 75
kole [kolang] pic 24
kolūx grosse motte d'argile 24
kond-e taxt (motif) couverture de lit de différentes couleurs 44
konde souche 30
korsī système de chauffage 32
kōt (angl. coat) manteau à l'occidentale 77
kūdār (motif) montagneux 45, 47
kūdār sangī (motif) montagneux [et] pierreux 45
kūdār xerāki (motif) montagneux [et] gratté 45, 47
kūre foyer, chambre du four; quartier des ateliers et fours de potiers à Meybod 19, 29
kūrij grande coupe (type A) servant d'abreuvoir et de mangcoire 31, 36, 41, 52
kūt fumier 24
kūze cruche à anse (type A), carafe à eau (type C) 31, 38, 41, 52, 53
kūze-ye sabz cruche à glaçure turquoise (type B) 35, 41, 52

la'āb glaçure 27
la'āb-e firūze glaçure turquoise 27
laqat kardān fouler; foulage 24
lāvāk cuve 36
lāye engobe 27
lečak foulard blanc triangulaire porté par les femmes en été 77
lōwzi (motif) à losange 43
lūle tuyau 32, 52

māhi (motif) poisson 44
mākū'i (motif) à navette 44
māle estèque en bois ou en cuivre 28
māle sū pierre polie ronde, complément du *scl-e jōwhar-e māli* 28
man unité de poids 26, 28, 57, 87
man-e tabrizi unité de poids 87
mangāl braséro 39
mansā unité de poids 26 note 29, 87
māst yoghourt 79, 83
māsūre nille 28
mašhadi (motif) de Mechhed 42, 44
mazlūt kardān touiller; touillage 25
mazra'e hameau; champ cultivé 13
mesqāl unité de poids 55, 87
mey vin 13 note 2
māl axe vertical du tour 27
māl-e dastgā poignée 28
māl-e zir-e āsiā axe métallique vertical du moulin 28
mīx clou; support du four à faïence 29
mīzun [mizān] vis 28

moharamāt (motif) litt. choses prohibées (?) 44
moharamāt sāde (motif) *moharamāt* simple 42
moharamāt sefāli (motif) *moharamāt* sur poterie (type B) 45
moharrām ler mois du comput lunaire 71, 77
mollā théologien; titre donné à toute personne exerçant des fonctions religieuses dans l'Islam 17
moqani spécialiste dans la construction des *ganāt* 14
moqere isolateur 39, 41, 53
mondād 5^e mois de l'année solaire 14
moṛq (motif) oiseau 44
mošt-e ahāni (litt. poing de fer) pilon de fer 28
motavalī gérant 64, 75
mōwbiz tamis métallique fin 27
mōwzi bougie, lampe à huile 36, 41, 53
mōwzurit / mōwzarat hématite 26
mūri / dūdkaš cheminée 30

nabāt sucre candi 27
naft-e sefid pétrole raffiné, pétrole lampant 30
naft-e siā pétrole brut 30
namakpāš cruche où l'on fait fondre le sel 85 note 89
nāndān jarre (type A) pour conserver le pain 31
naqš dessin 37
nasia'liq caractères cursifs 39
nāve demi-tuyau servant de gouttière 32
nāvdān tuyau 32, 41, 52
nāve-ye pālāni anneau de puits 32
naxōd unité de poids 87
nesj-e darrečā cunette 32
nezāmi long pantalon de femme en coton noir 77
noṁ rūz nouvel an (21 mars) 62, 67, 71
nun-e xāli [nān-e xāli] pain sec, sans accompagnement 75

ošnun [ošnān] savonnière (Salsola soda) 25
ostād maître-artisan, patron 67
ostān province, division administrative 13

pābor (litt. qui coupe le pied) fil pour détacher la poterie du rondeau 28
pahlavi v. *gel-e pahlavi* 39
pālto courte veste de femme 77
pālūde'i (motif) filtré, à boisson sucrée à base de minces fibres d'amidon 43, 45
pālūdexōri très petit bol pour boire le *pālūde* 36
panj-e feresi (motif) à patte d'oiseau 43
panj-e gorbe'i (motif) à patte de chat 44
parde rideau, vague, ondulation 42
pehen crottin d'âne 24
pīāle petit bol 36
pīčpīč (motif) ondulé, à méandres, à entrelacs 44
pīrāhan / pīrehun chemise à longs pans 76, 77

- pīšlungī* tablier 39
pōšqāb assiette 38, 41, 53
pūde bois pourri, amadou 30
pūšāl paille de riz 57
- qāb* bol à fond troué servant d'égouttoir 40
qalam-e mū pinceau 28
qalamkār (motif) tissu imprimé au pochoir, indienne 44
qale-ye nāranj forteresse de l'orange 15, 18
qāleb / qālef moule, forme 27, 35
qālā alcali 25 note 27
qanāt canal d'eau souterrain 13, 14, 19, 21, 32, 35, 37, 60
Qanbarzāde litt. enfant de Qanbar; signature de la fille de Qanbar
qand-e xerāši (motif) à pain de sucre gratté 43
qandān sucrier (type C) 38, 41, 53
qandī (motif) en pain de sucre 43
qapnūn [qapān] balance à fléau 30
qāsem xānī (motif) du chef Qāsem 44
qerbāl tamis à grosses mailles 24
qermez rouge 26
qīj sorte de broussailles servant de combustible 30
qomī (motif) de Qum 44
qoroq exclusion 14
qūrī théière 85 note 88
- ramazān* 9^e mois du comput lunaire, consacré au jeûne 71
rang-e firūze couleur turquoise 26
rang-e sabz couleur verte 26
rang-e sefid mélange fritté de *kerīd* et de silice 25, 26
rang-e siā couleur noire 26
rič sorte de broussailles servant de combustible 30
rismān ficelle 28
rōwze cycle de sermons et de récitation 17
- sabū* cruche sans anse (type A) 30, 41, 42, 52
sagō cruchon (type A) 31, 41, 52
salmānī taxe destinée au barbier 65
samāvār samovar; cruche dont l'orifice de remplissage se trouve sous le pied 85 note 88
sang-e āteš / silīs silice 20, 25
sang-e kō pierre noire, très dure, utilisée pour faire les meules 28
sang-e māle pierre sablée sur laquelle on façonne les colombins et les mottes 33, 39, 68
sang-e manqal support (type C) de théière posé sur le braséro 39, 41, 53
saqāxāne fontaine publique 31, 42
sarand tamis à mailles moyennes 24
sarī brûleur à pétrole 30
sefāle / kebāre poterie en général (poreuse ou glacée) 19, 20
- sel-e āsiā* moulin à main 28
sel-e jōwhar-e māli / su(-ye) jōwhar-e māli meule pour le broyage des couleurs 26, 28
selanq trépied (partie du tour); trépied de bois sur lequel on pose les *sabū* 27, 31, 36
sen/ système corporatif 69
sere moule fixe 28
seyyed individu considéré comme descendant de Mahomet 16
siāq numérotation selon l'alphabet arabe 65 note 62
silīs / sang-e āteš silice 20, 25
sir unité de poids 63, 65, 87
siḏa be dar 13^e jour de l'année où les gens doivent sortir des villes et des villages 71
sorb bā qāl oxyde de plomb 27
sorme'i bleu foncé 26
sorāi rouge 26
sūxt combustible 30
sūzan litt. aiguille; peigne pour décorer les poteries (type A) 28, 42
sūzani (motif) troué, brodé à l'aiguille 43
- šabeka* vase (Estālef, Afghanistan) 42 note 41
šāgerd apprenti 67
šahrestān district 13
šākūre four à faïence 29
šalvār pantalon d'homme 76
šānesar (motif) huppe (oiseau) 45
šānzdatā'i litt. 16 fois; bol valant $\frac{1}{16}$ de *jām* (2^e sens) 36, 37, 40
šāteqār très grande coupe (type B), pétrin 36, 41, 53
šavake [šabake = dentelle] rosace 42
šēštā'i litt. 6 fois; bol valant $\frac{1}{6}$ de *jām* (2^e sens) 36, 37, 38, 40
šibe meule eourante 28
šir o xōršīd (motif) lion et soleil 40
širāzi (motif) de Chiraz 44
šīse-ye xōrd poudre de verre 20
šū colle de farine de blé 27
šūli soupe de légumes 75
- tāj* (motif) couronne 44
tāj-e dervīš (motif) bonnet de derviche, aigrette 44
tāj-e nosrat (motif) arc de triomphe 45
tambalū cruchon (type A) 31, 41, 52
tanār four à pain 32, 41, 52
tapū jarre (type A) 31, 35, 41, 52
tark-e anāri (motif) à fond de grenade 44
tās bol à henné 38, 41, 53
tāsū'ā commémoration du martyr de Hoseyn (9 moharram) 71
ta'viz amulette, talisman 77
taxt-e darī (motif) portail fait de planches ajustées 43
taxt-e gūšvārdār (motif) partie d'un ornement d'oreille 45

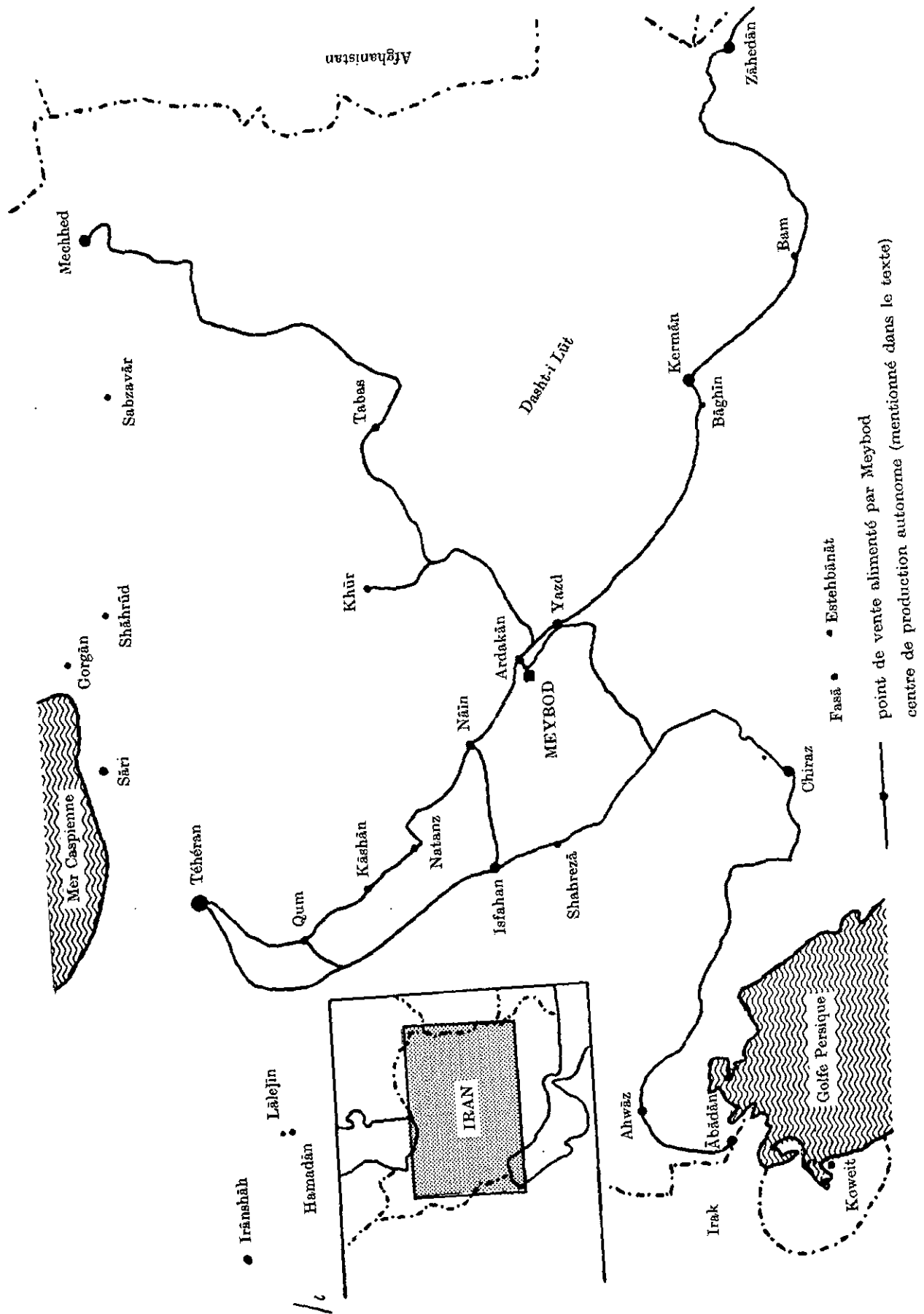
- taxt-e kûre* toit du four 40
taxte'î (motif) en planches, de bois 44
ta'zie jeu de la Passion de Hoseyn 77
tehrâni (motif) de Téhéran 43
telesm amulette, talisman 77
teqâr grande coupe (type B) 36, 41, 52
tîqak raclette 27
tîqe lame du *kârterâš* 28
tîr 4^e mois de l'année solaire 14
tombak tambour 32, 41, 52
tong carafe (type A) 31, 41, 52
toronji (motif) à orange, à citron 44
toroš bālâ égouttoir (type C) 38, 41, 53
tûfâl oxyde de cuivre en poudre 26
tûmâr volant horizontal du tour 27
- ust* = *ostâd* maître-artisan, patron (employé devant un prénom) 67
- vaqf* biens de main-morte 75
vilâyat province 14
- xâni* (motif) seigneurial, du seigneur 43
xânom xôršîd (motif) femme soleil 45, 47
- xâr-e šotor* litt. épine de chameau (Hedysarum Alhagi) 30
xarvâr mité de poids 87
xat trait, ligne 42
xat-e siâq caractères de l'alphabet arabe utilisés pour la numérotation 65 note 62
xêšt brique crue 34, 35
xeyrât grâce; action de grâces; repas d'action de grâces 78 note 83
xomre jarre (type B) 35, 41, 52
xôršîdî (motif) au soleil 45
- yaxčâl* glacière 18
yazdî de Yazd; parler de la région de Yazd 16
- zambûre* pierre rectangulaire du foyer 29
zar unité de mesure 87
zarcûbe / *zardčûbe* curcuma (*Curcuma longa* L.) 75
zard jaune 27
zîlû tapis de coton tissé 18, 19, 60, 64
zolj-e arûsi (motif) amarante 44
zorûj-e sefâlî poteries 19
zûrxâne gymnase 32

TABLE DES PLANCHES

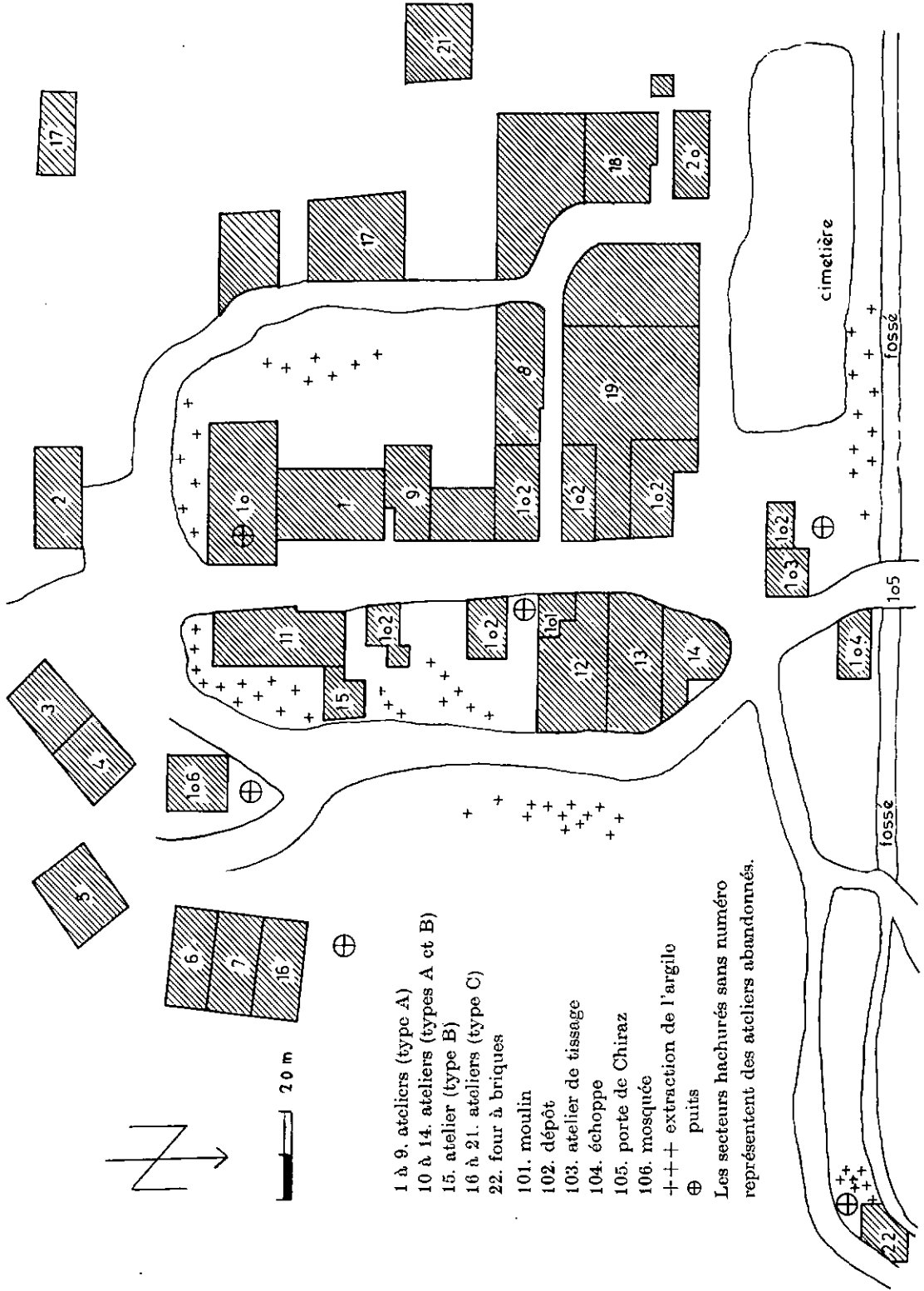
- Pl. I Carte des voies de distribution des produits céramiques de Meybod
- II Disposition des ateliers
- III Descendants de Hoseyn Nāini
- IV Symboles des plans d'atelier
- V Plan de l'atelier 10 (type A et B)
- VI Plan de l'atelier 17 (type C)
- VII Plan de l'atelier 21 et de l'habitation du faïencier
- VIII Outils
- IX Coupe sur four de type A et B et disposition des cheminées
- X Coupe sur four de type C et disposition des cheminées et des supports
- XI Cruches (types A et B)
- XII Pots, cruchons et couvercles (types A et B)
- XIII Pots, marmites et jarres (types A et B)
- XIV Coupes et bols (types A et B)
- XV Tuyaux et anneaux (type A)
- XVI Faïences
- XVII Faïences
- XVIII Schéma de la disposition des bols en faïence à l'intérieur du four de type C
- XIX Décors sur faïence
- XX Décors sur faïence (suite)
- XXI Décors sur faïence (suite)
- XXII Décors sur faïence (suite)
- XXIII Décors sur faïence (suite)
- XXIV Décors sur faïence (fin)
- XXV Généalogies
 - a) famille Pahlavān Šamsī
 - b) famille Āqāī

TABLE DES PHOTOS

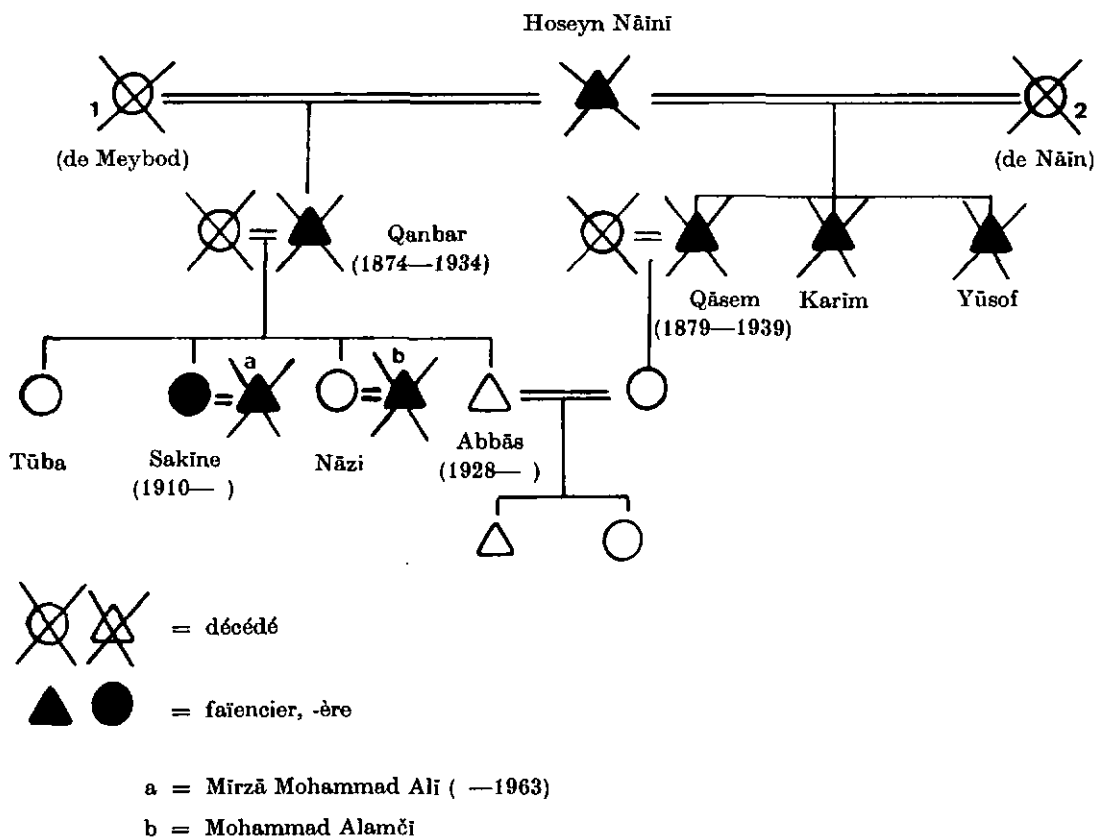
1. Le quartier des potiers, vu du S.-O. A l'arrière-plan, la forteresse
2. Local de séchage en sous-sol d'un atelier de type A, creusé dans les carrières d'argile
3. Au mur de l'atelier, talisman en graines de rue sauvage
4. Cour de l'atelier 10. A droite, front d'exploitation de l'argile
5. Foulage de l'argile par les apprentis
6. Tamisage de l'argile blanche dans le bac en ciment où se trouvent déjà la silice et la poudre de verre
7. Jeune apprenti broyant l'hématite dans la meule
8. Tour
9. Moulin à main
10. Pesée du combustible au moyen d'une balance à fléau
11. Réservoirs à eau servant de fontaines publiques
12. Four à pain domestique
13. Intérieur de l'atelier 10; les tours (v. pl. V)
14. Ostād Mirzā tournassant une cruche
15. Ansepage des cruches (type A)
16. Enfournement des poteries de type A
17. Construction de la calotte de fermeture du four au moyen de briques crues
18. Renforcement de la calotte de fermeture avec de l'argile
19. Engobage des jarres (type B)
20. Engobage des pots (type B)
21. Décoration des bols (type B) sur le toit de l'atelier
22. Stèle funéraire en faïence
23. Tournage des bols en faïence; le diamètre en est donné au moyen de l'estèque de cuivre
24. Polissage de la lèvre des bols en faïence
25. Pose du décor dit *kermāni* sur un bol en faïence
26. Enfournement (four de type C). On distingue à droite et en haut de l'image des supports en anneau, à gauche de l'ouverture du four des isolateurs et, à leur gauche, des supports allongés pour deux bols de très petit format
27. Supports à l'intérieur du four de type C
28. Assiette en faïence, décor dit *gombad*. \varnothing : 21 cm. Datée 1318 H./1900; signée: Hoseyn
29. Assiette en faïence, décor dit *gombad*. \varnothing : 24,5 cm. Datée 1296 H./1878; signée: Hoseyn
30. Coupes (type B) prêtes à l'expédition
31. Camion chargé de poteries destinées au marché de Kermān



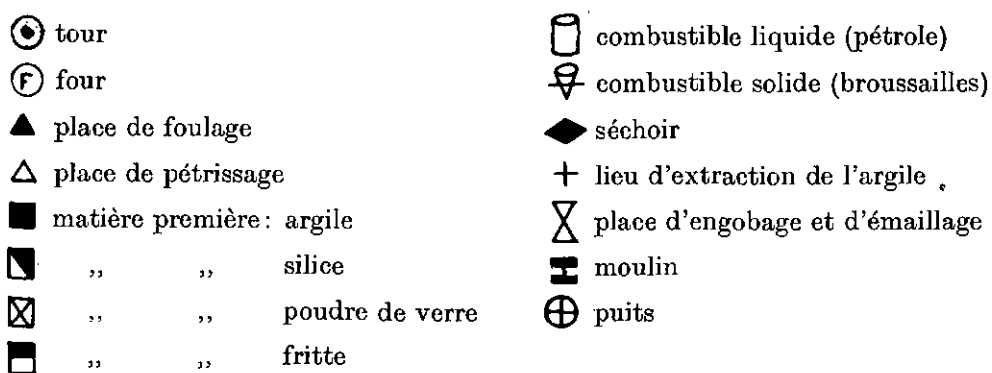
Pl. I. Carte des voies de distribution des produits céramiques de Meybod.



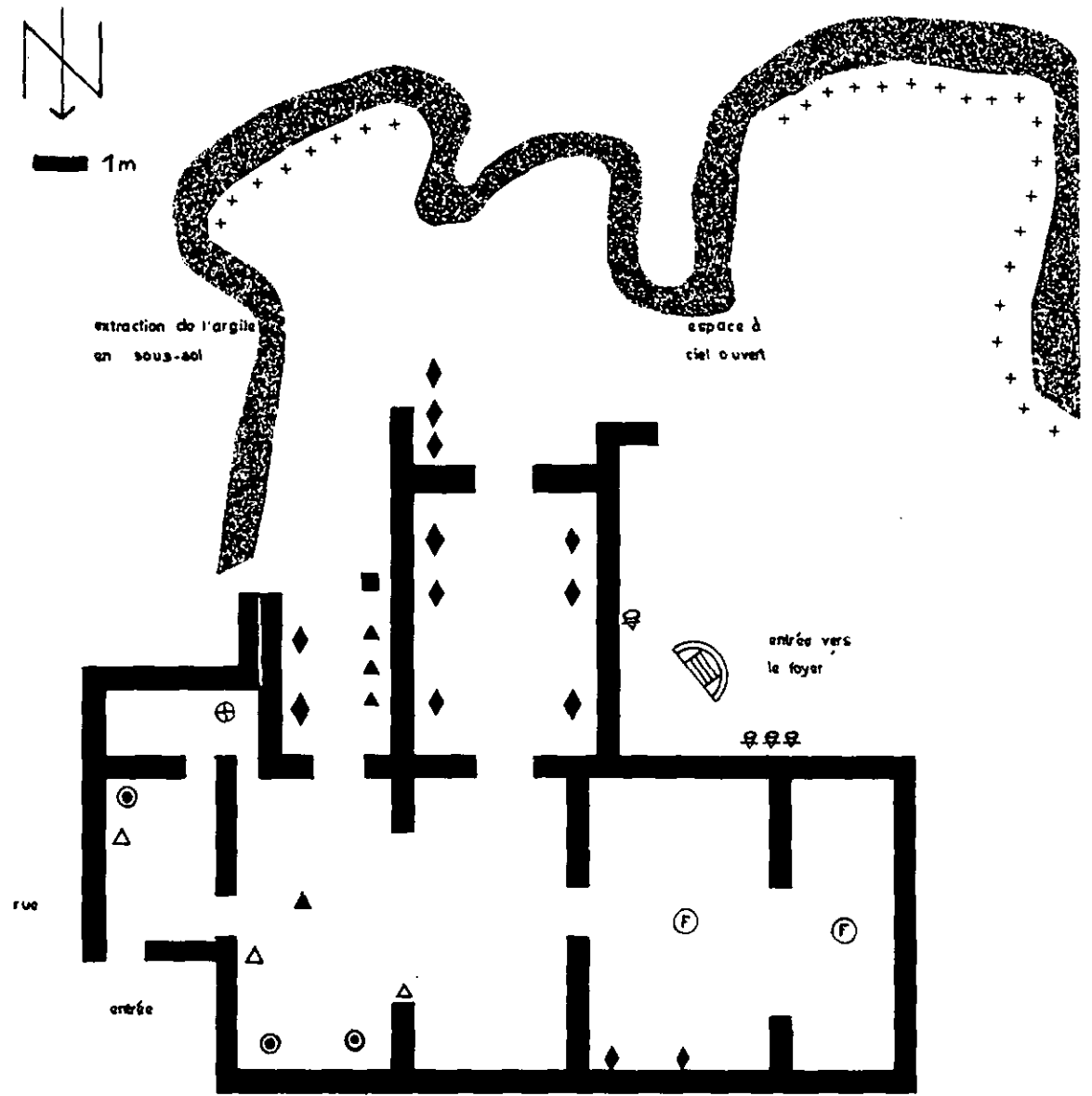
Pl. II. Disposition des ateliers.



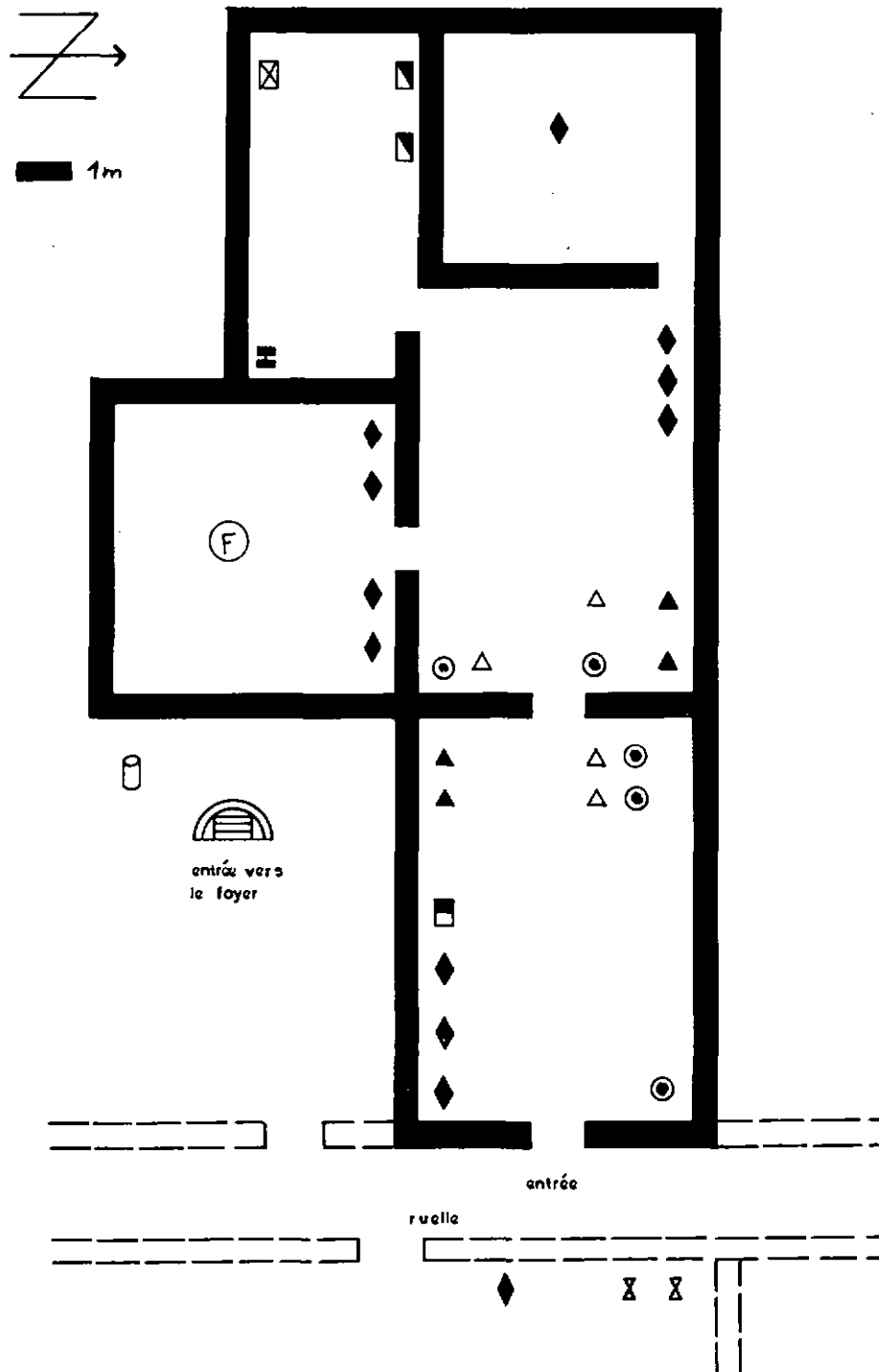
Pl. III. Descendants de Hoseyn Nāini.



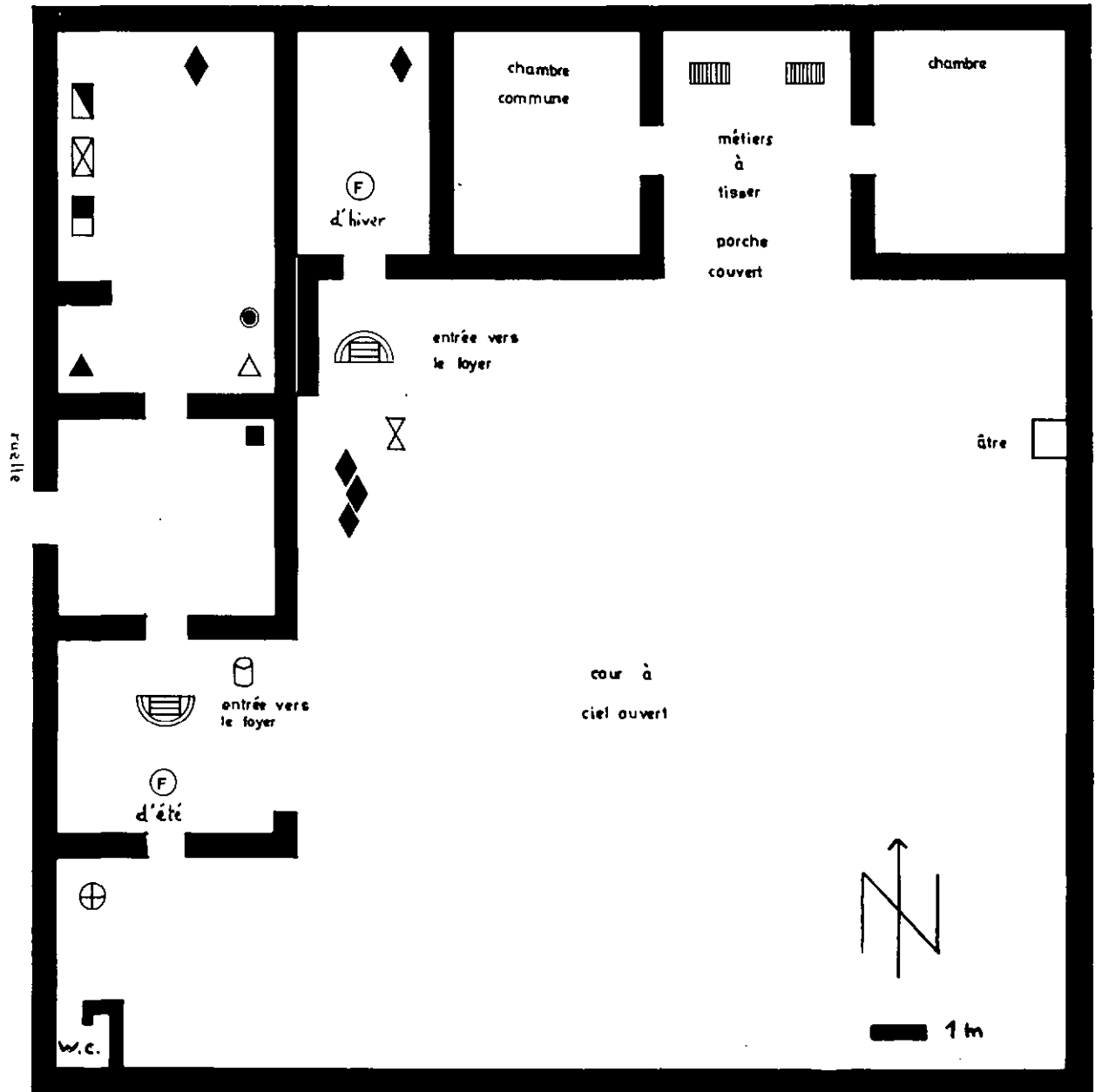
Pl. IV. Symboles des plans d'atelier.



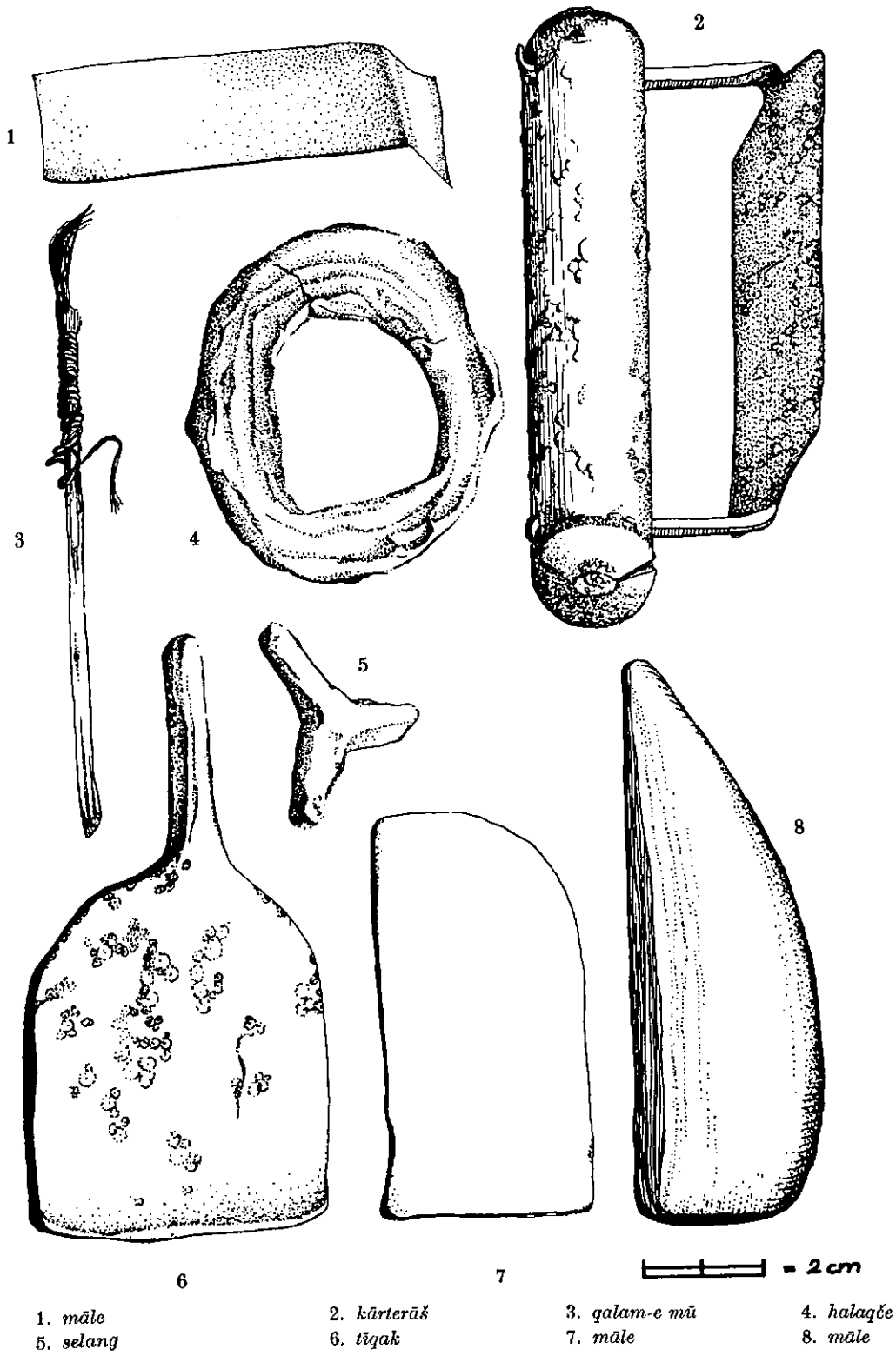
Pl. V. Plan de l'atelier 10 (type A et B).



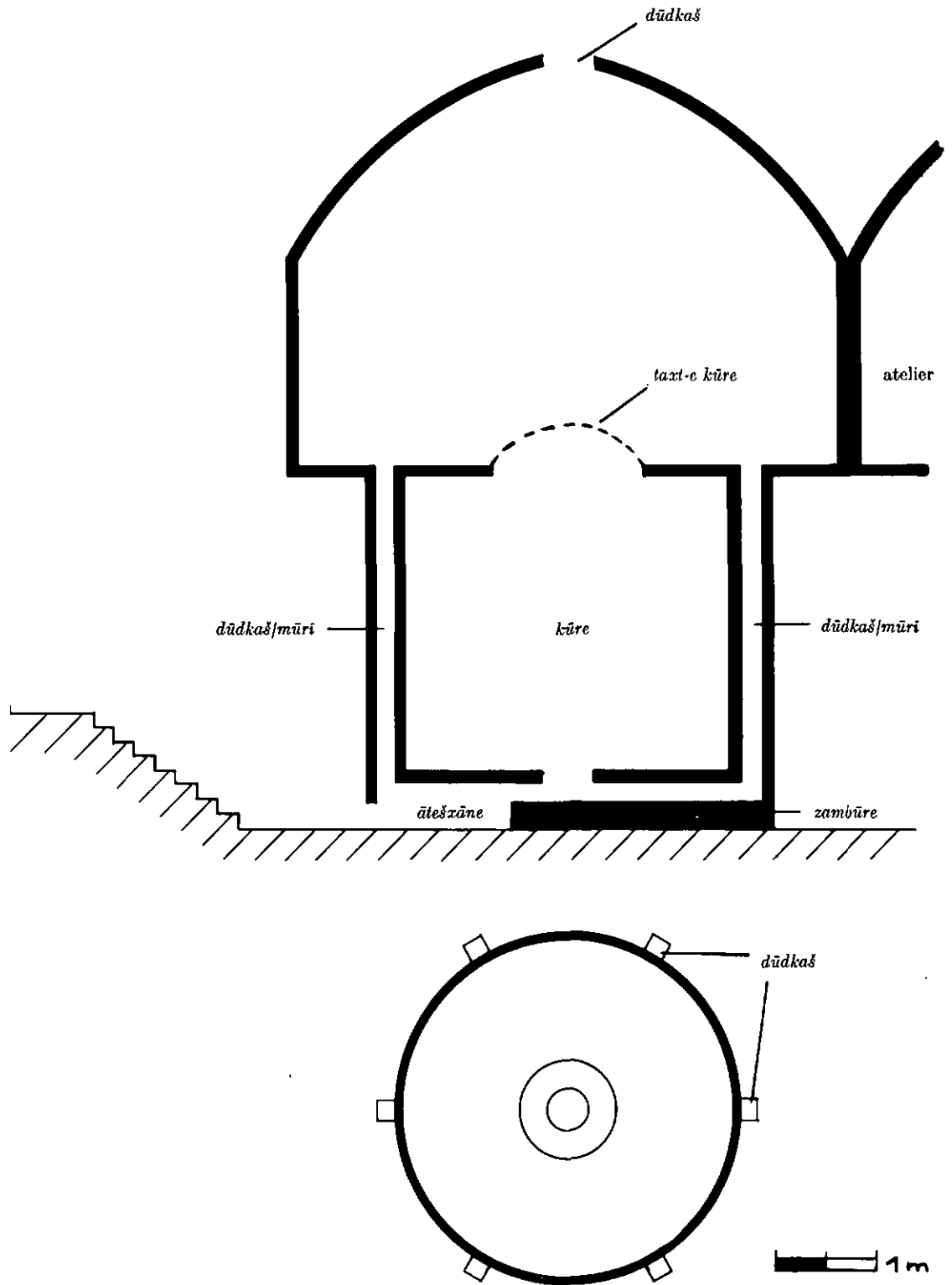
Pl. VI. Plan de l'atelier 17 (type C).



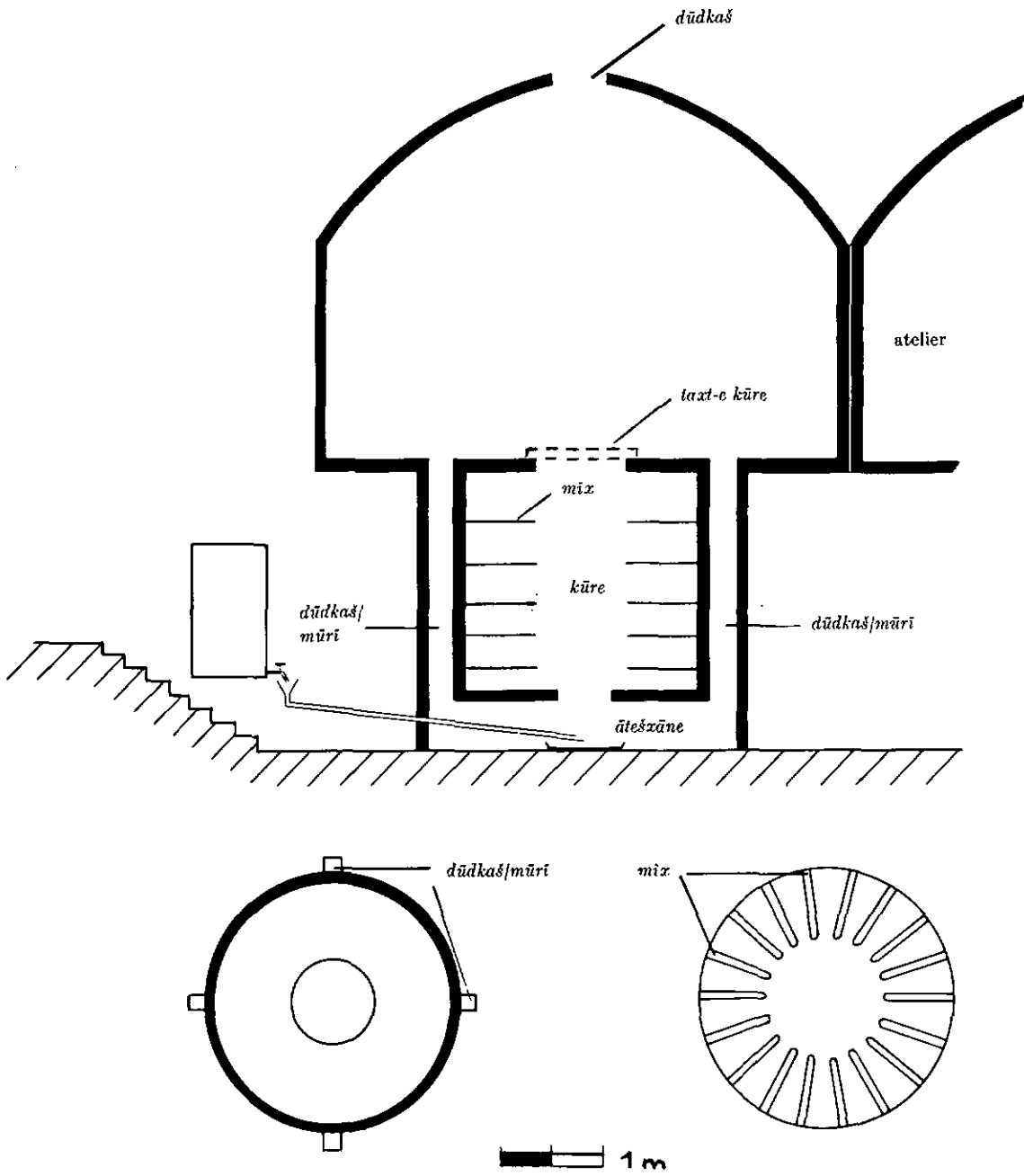
Pl. VII. Plan de l'atelier 21 et de l'habitation du faïencier.



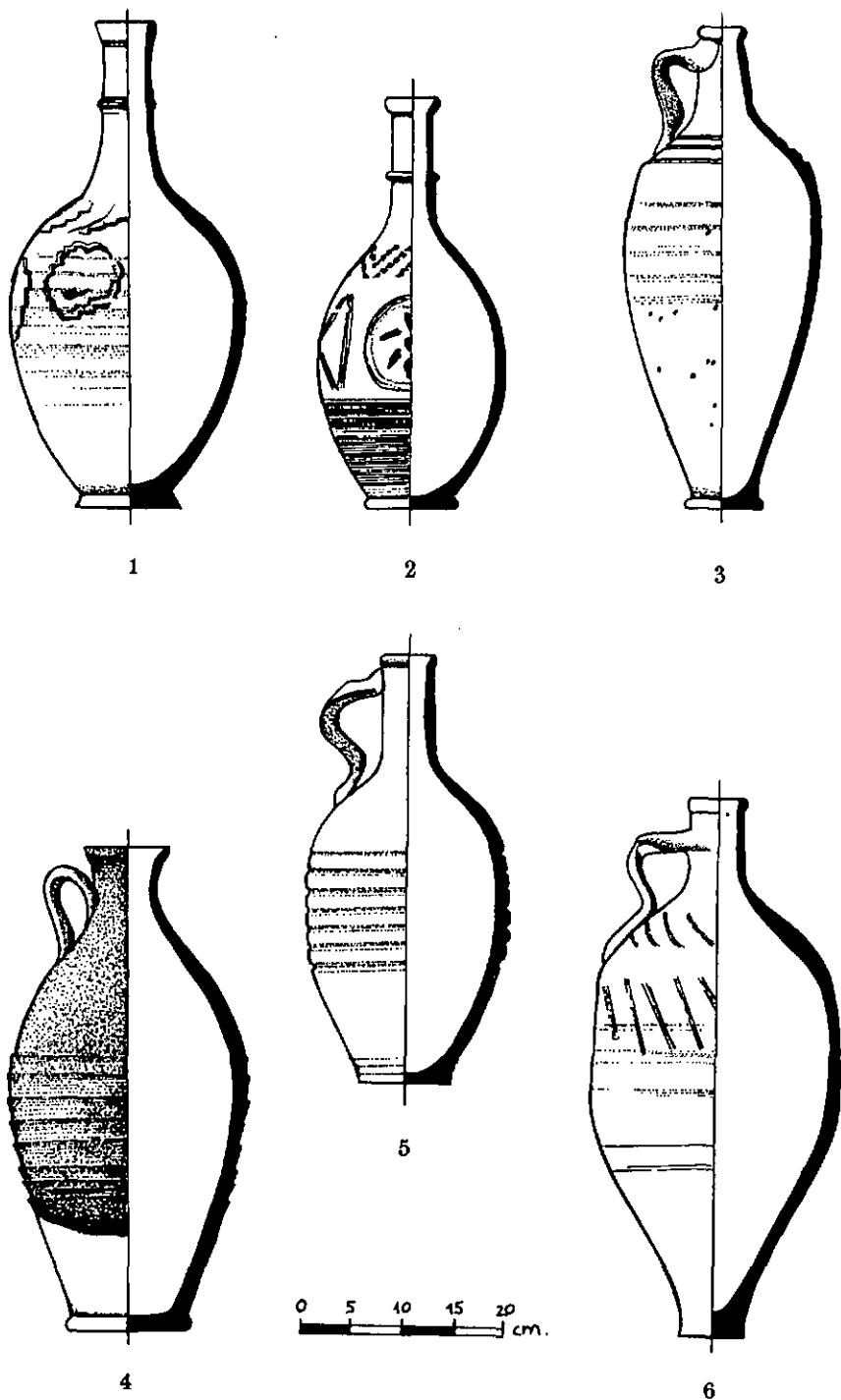
Pl. VIII. Outils.



Pl. IX. Coupe sur four de type A et B et disposition des cheminées.



Pl. X. Coupe sur four de type C et disposition des cheminées et des supports.

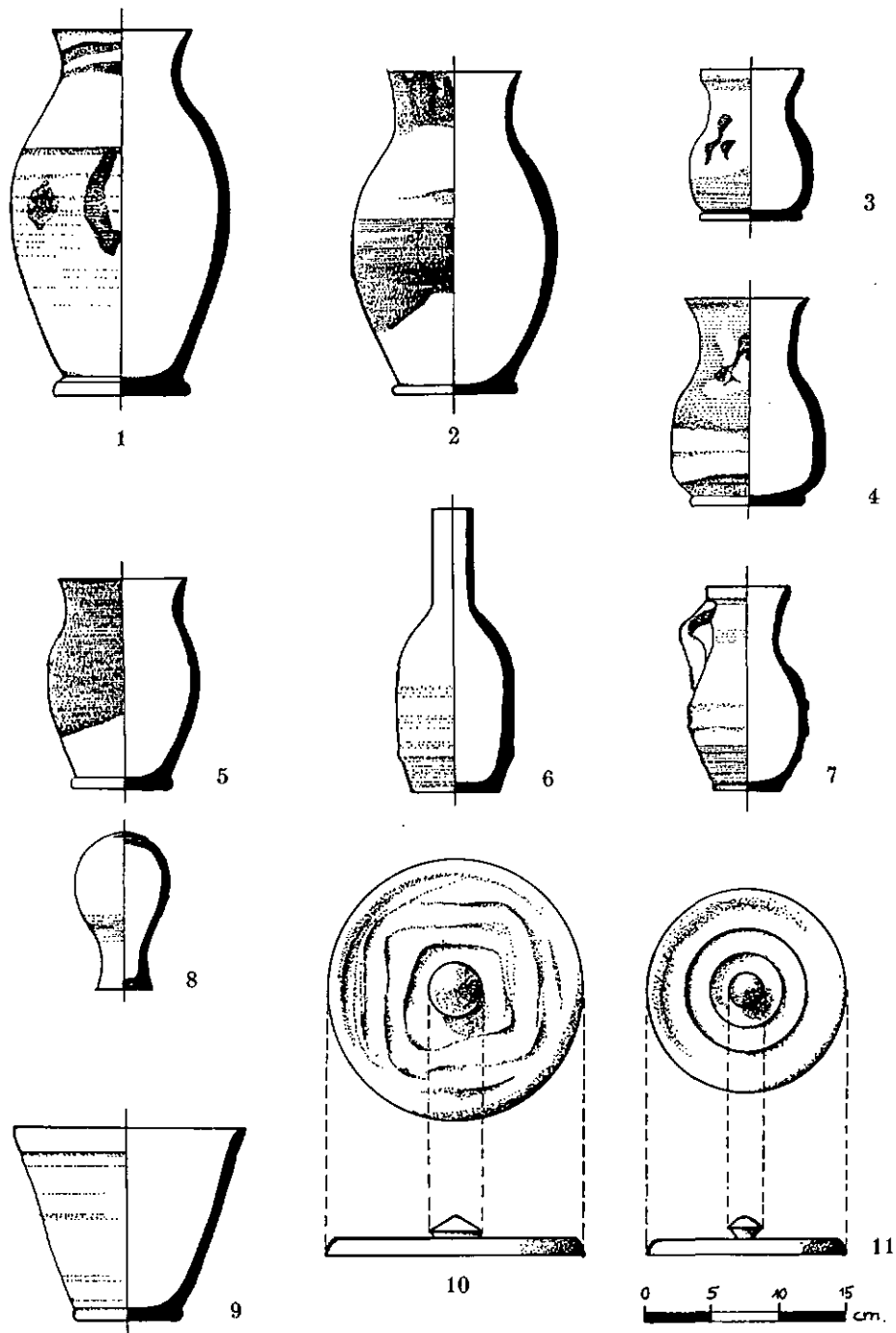


1 et 2. *sabū*

3, 5 et 6. *kūze*

4. *kūze-ye sabz*

Pl. XI. Cruches (types A et B).



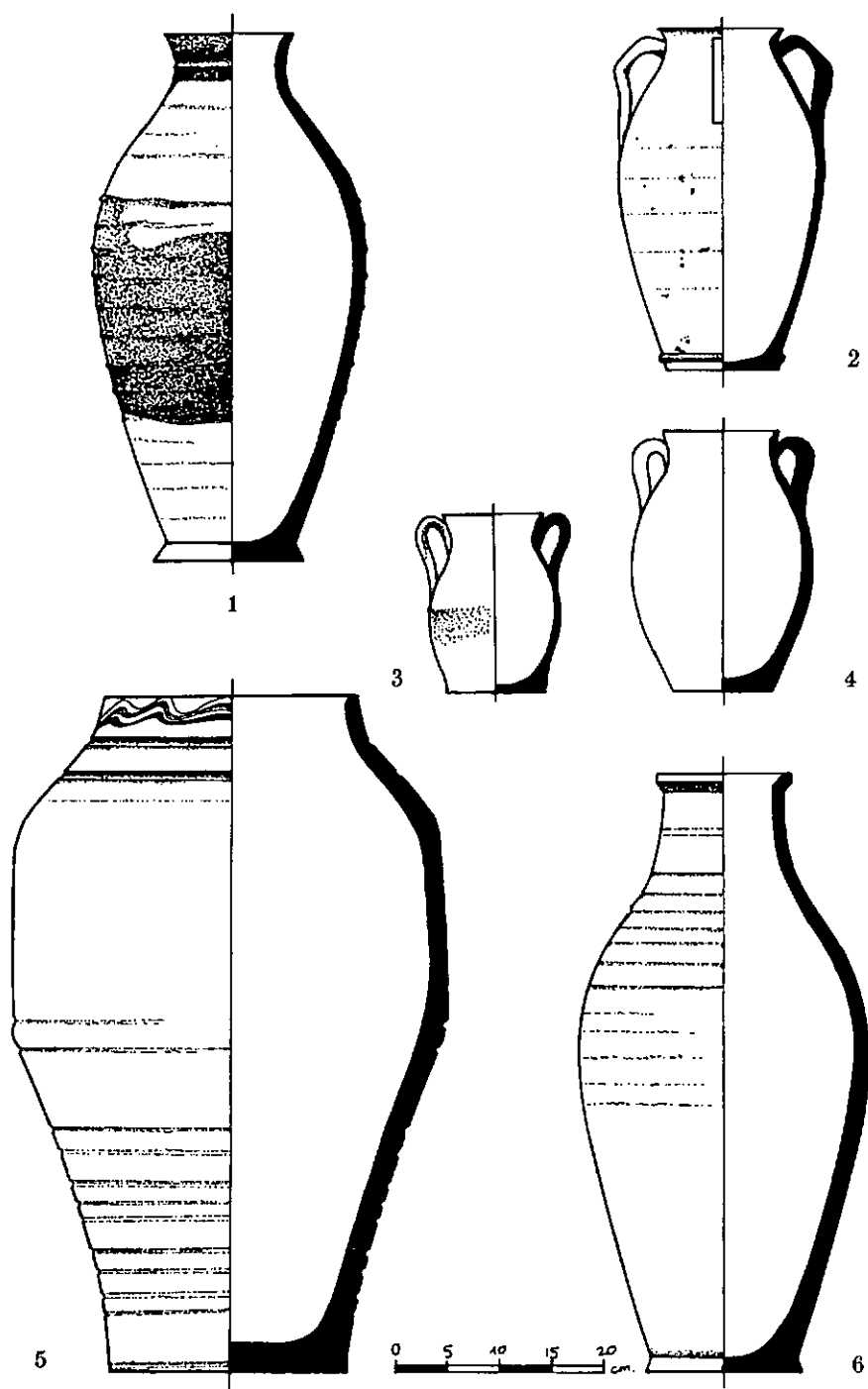
1 à 5. *dūre*
9. *goldān*

6. *tong*
10. *dar-e tapū*

7. *sagō*
11. *dar-e dīg*

8. *gol-e pūldān*

Pl. XII. Pots, cruchons et couvercles (types A et B).

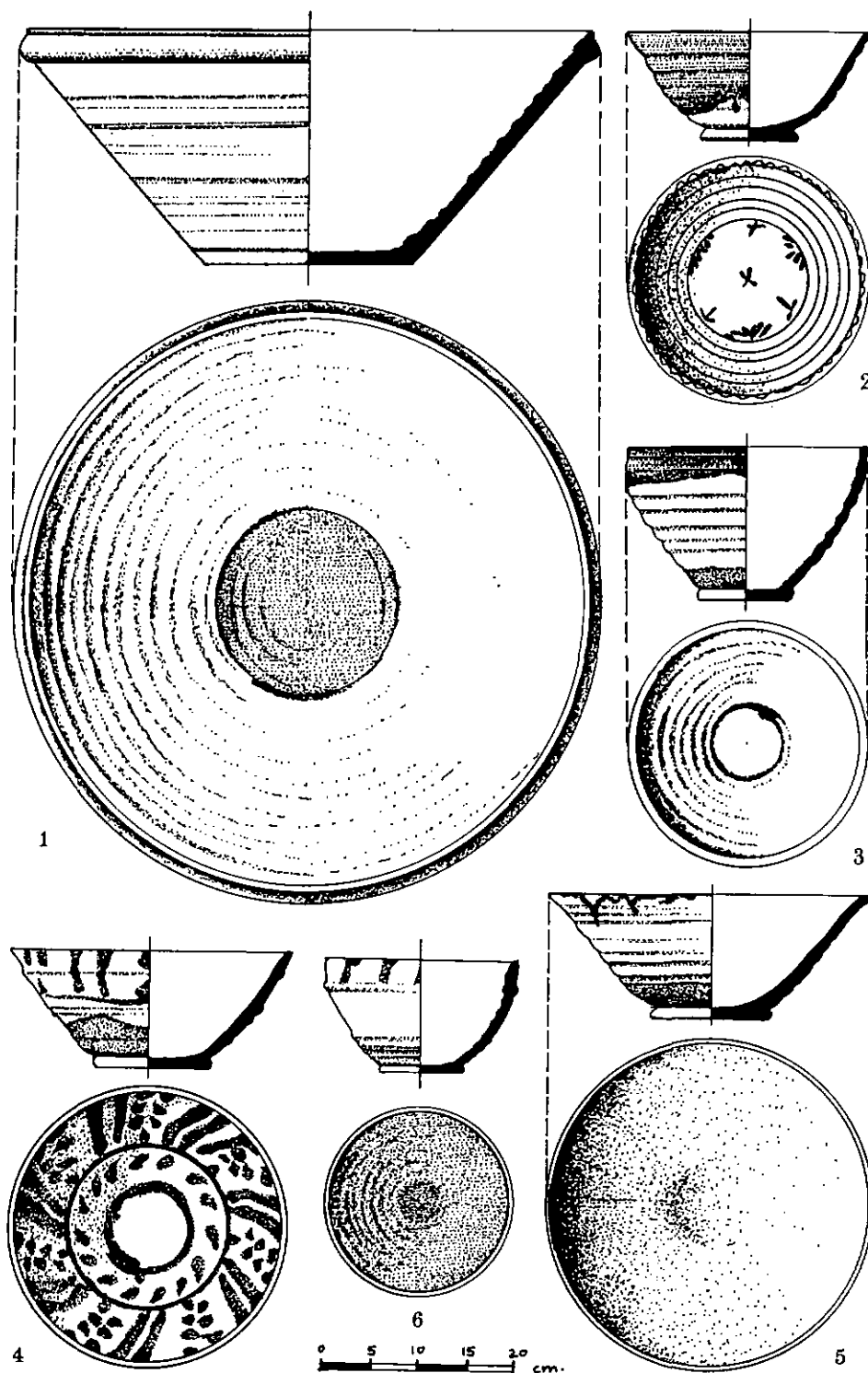


1 et 6. *dūre*

2, 3 et 4. *dizī*

5. *tapū*

Pl. XIII. Pots, marmites et jarres (types A et B).

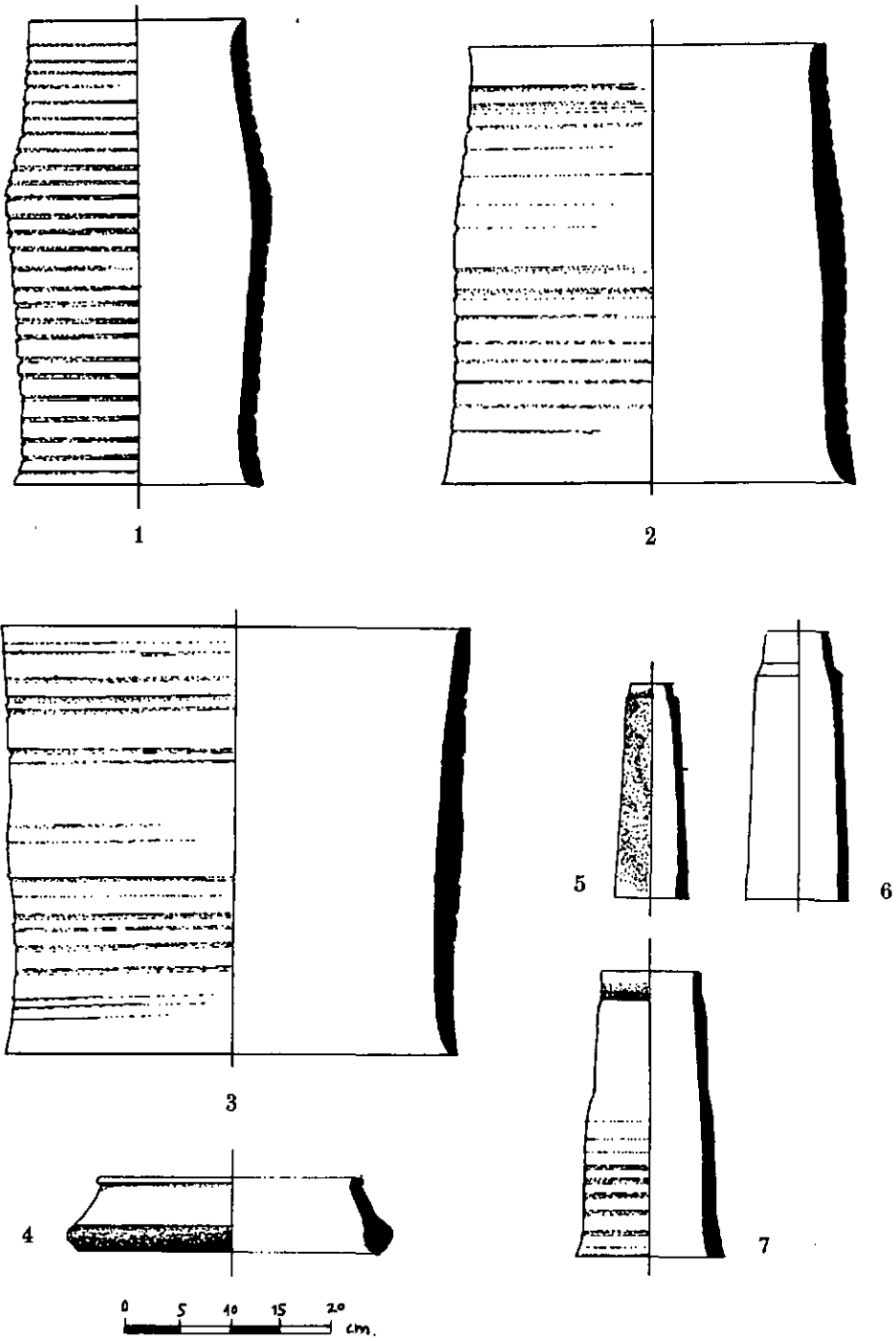


1. *kurīj, teqār*
3 et 5. *gāvūš*

2. *kāse šestā'ī*
4. *kāse šahārtā'ī*

6. *kāse*

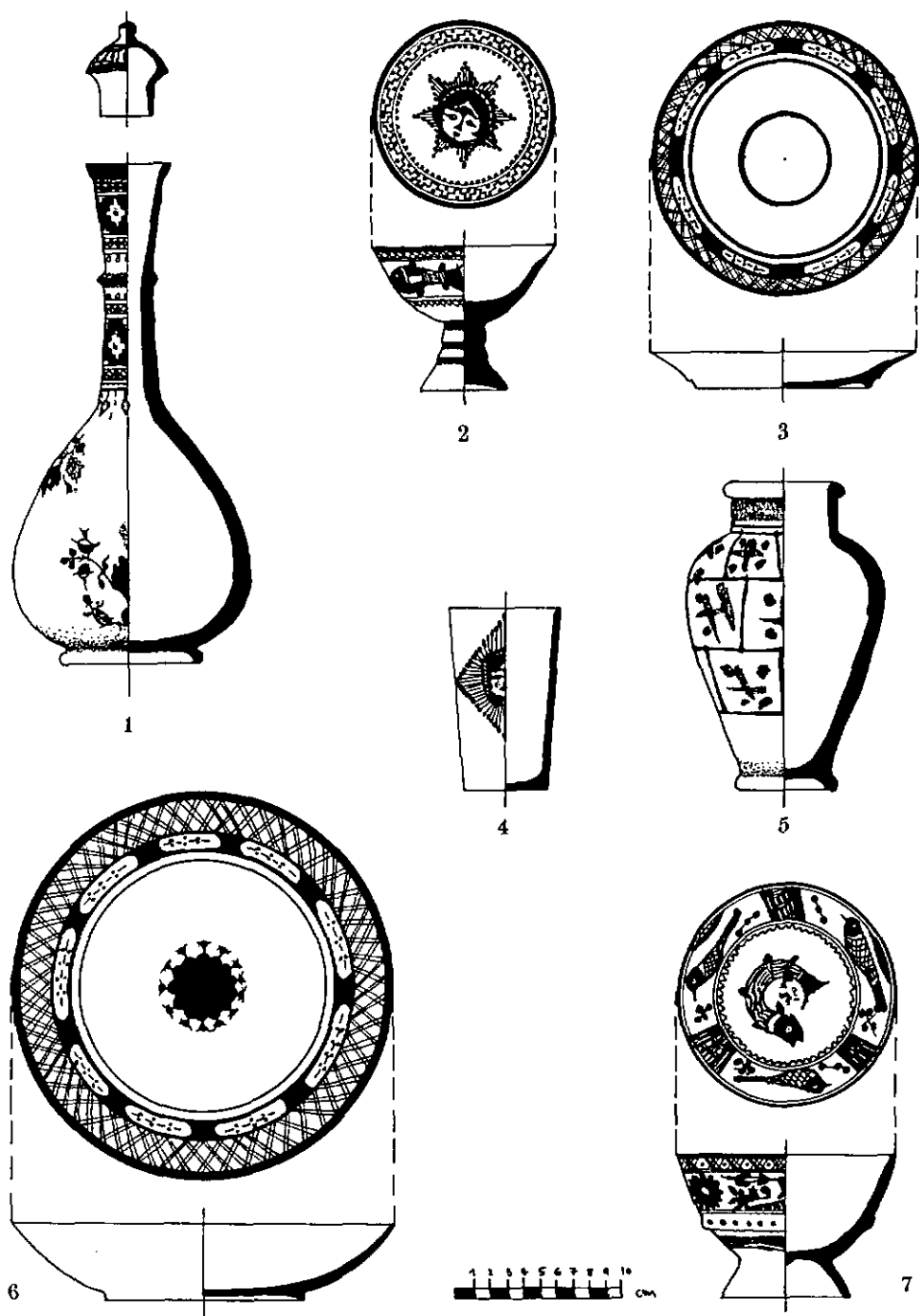
Pl. XIV. Coupes et bols (types A et B).



1 et 3. *darrečā, lūle*
 4. *kāse-ye jum*

2. *tanūr*
 5, 6 et 7. *nāvān*

Pl. XV. Tuyaux et anneaux (type A).



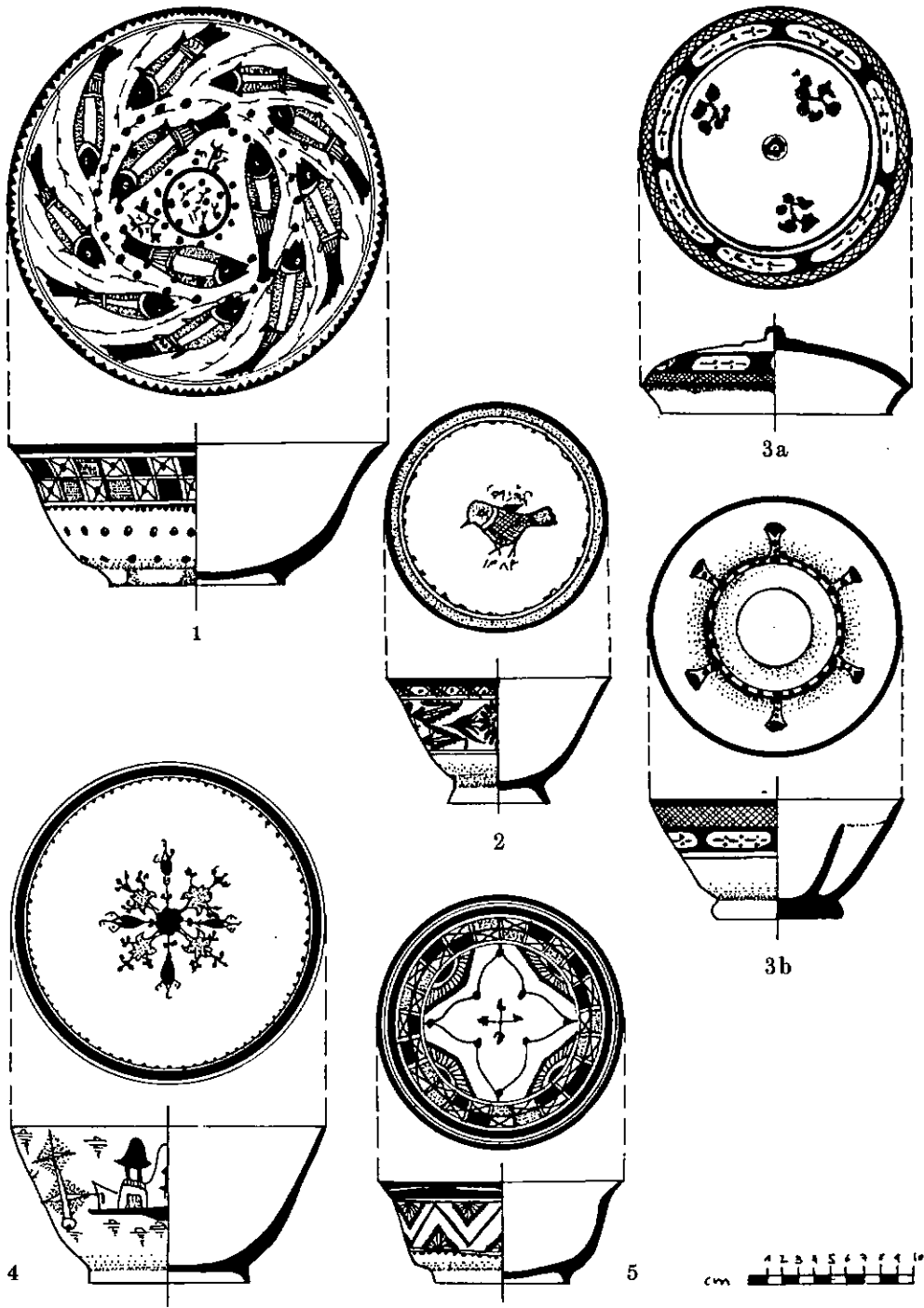
1. *kûze*
5. *goldân*

2. *qandân*
6. *dūrî*

3. *poşqâb*
7. *kâse datâ'î*

4. *âbxōrî*

P. XVI. Faïences.

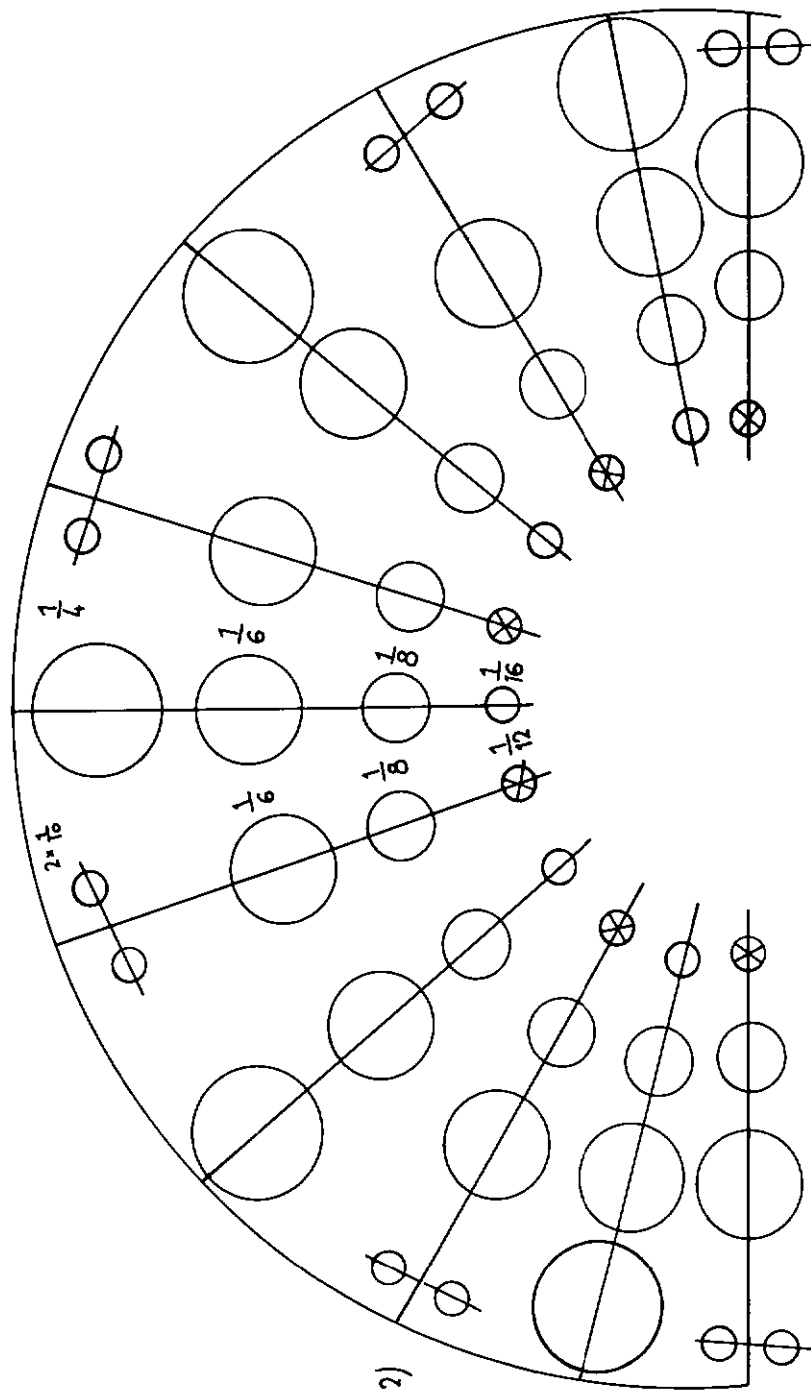
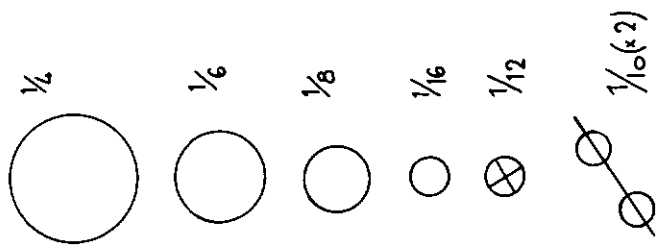


1. toroš bālā
4. kāse čahārtā'ī

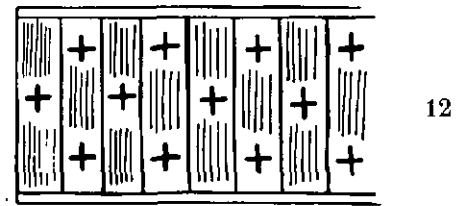
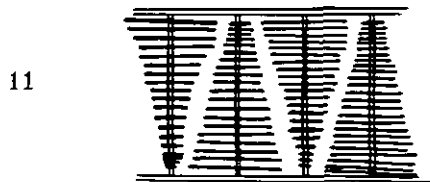
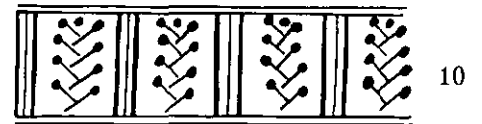
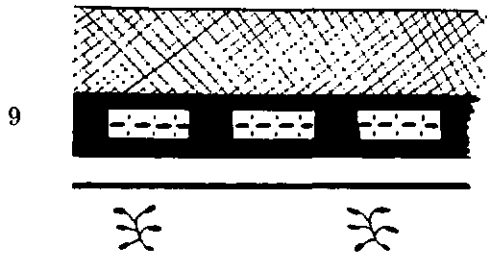
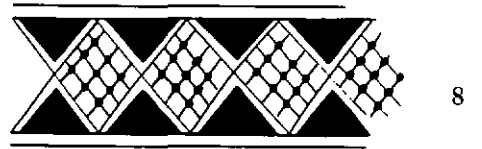
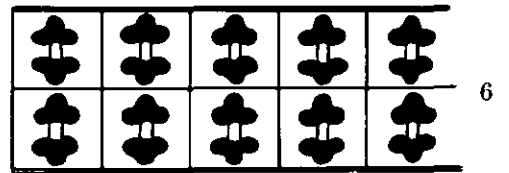
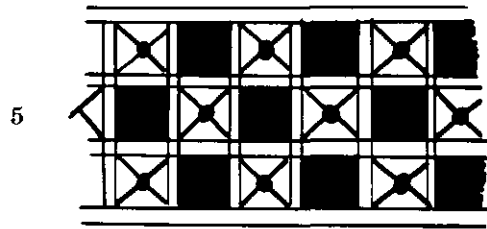
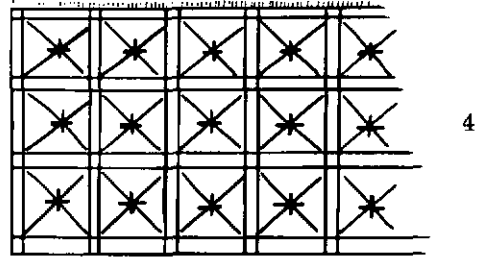
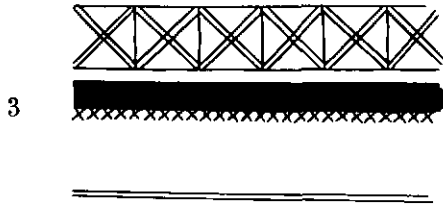
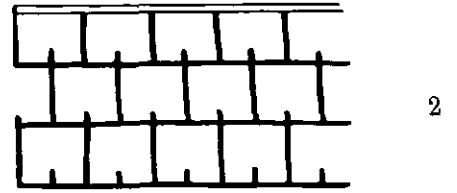
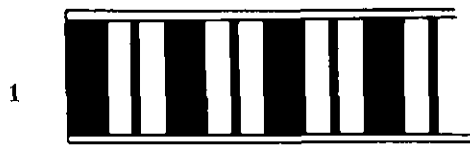
2. kāse datā'ī
5. iās

3a—b. kešvar

Pl. XVII. Faïences.

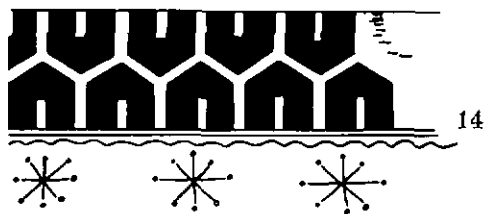
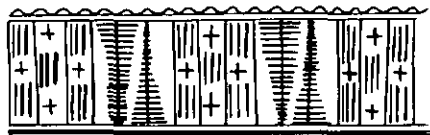


Pl. XVIII. Schéma de la disposition des bols en faïence à l'intérieur du four de type C.



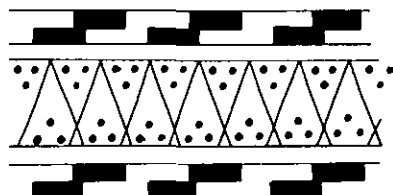
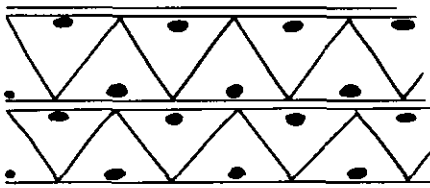
Pl. XIX. Décors sur faïence.

13



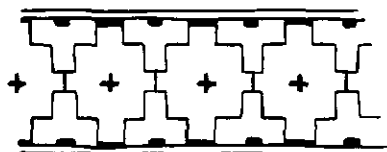
14

15



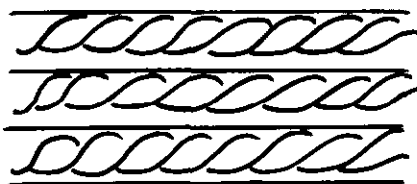
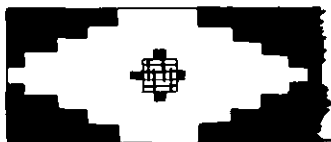
16

17



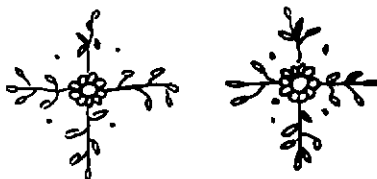
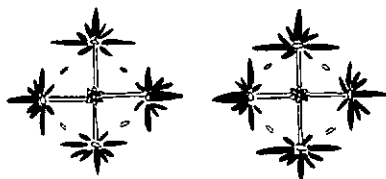
18

19



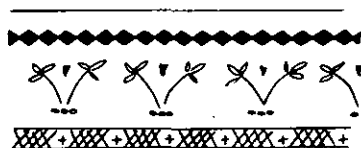
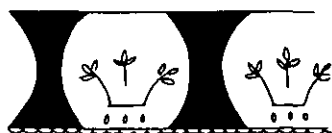
20

21



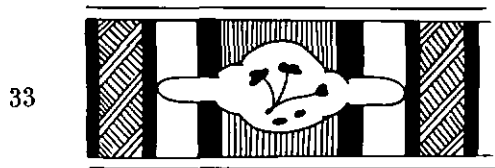
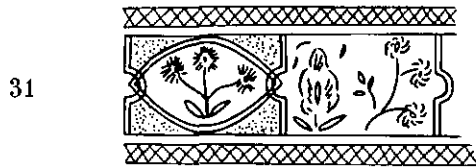
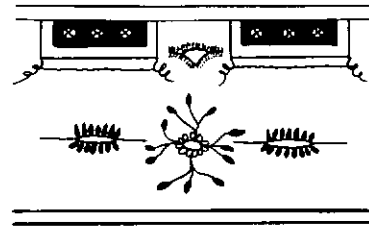
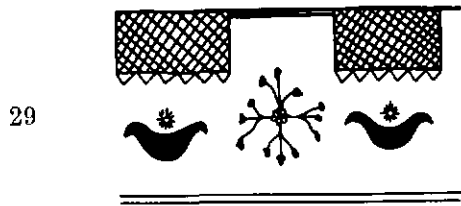
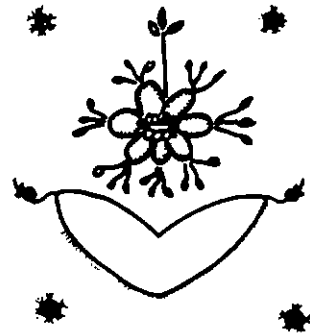
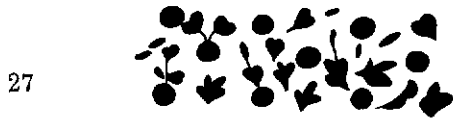
22

23



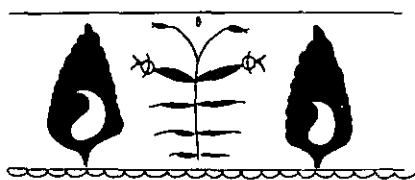
24

Pl. XX. Décors sur faïence (suite).



Pl. XXI. Décors sur faïence (suite).

37



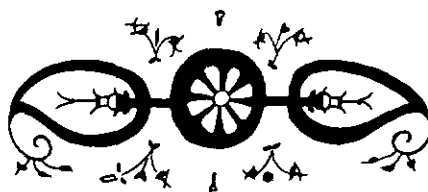
38



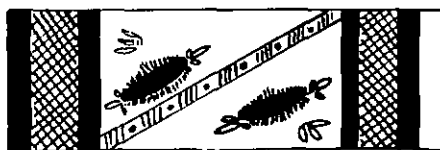
39



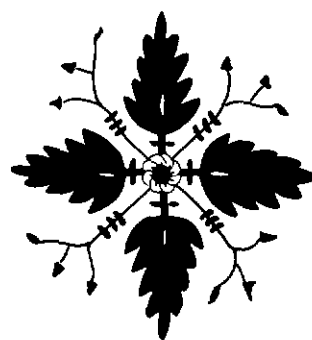
40



41



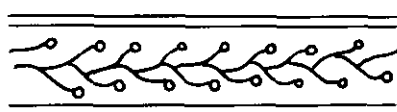
42



43



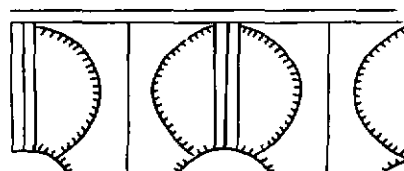
44



46



47

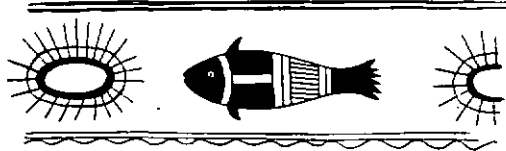


Pl. XXII. Décors sur faïence (suite).

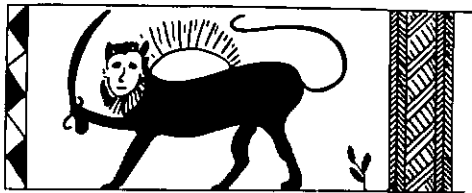
48



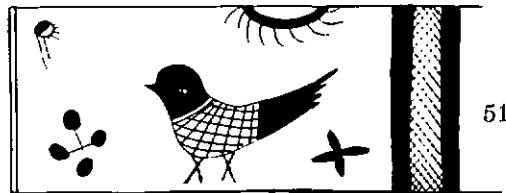
49



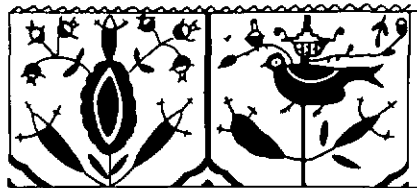
50



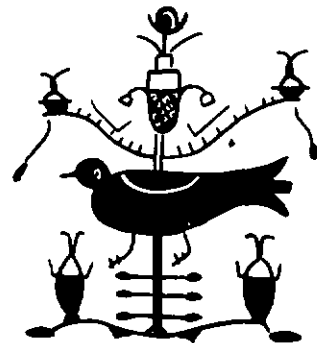
51



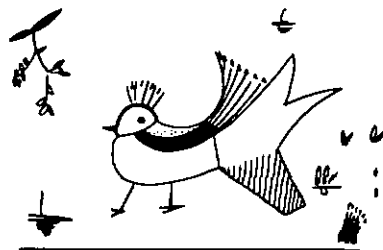
52a



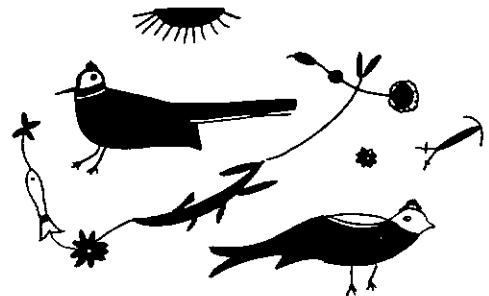
52b



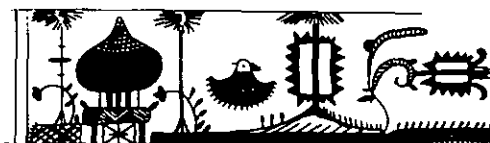
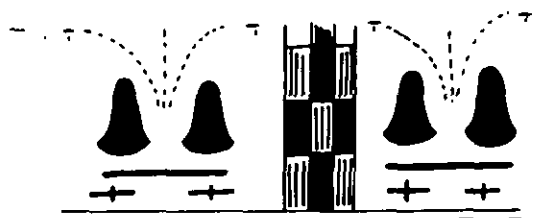
53



54

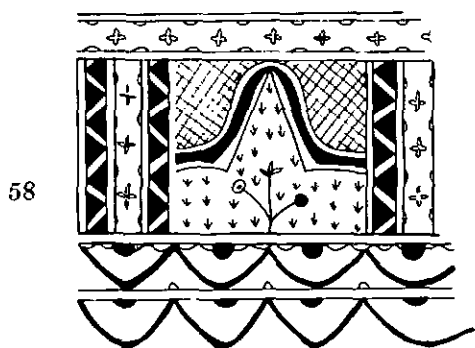


Pl. XXIII. Décors sur faïence (suite).



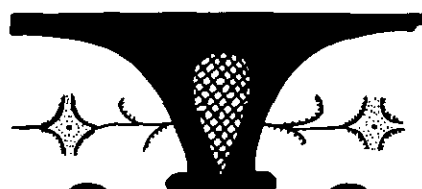
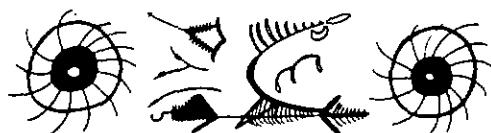
56

57

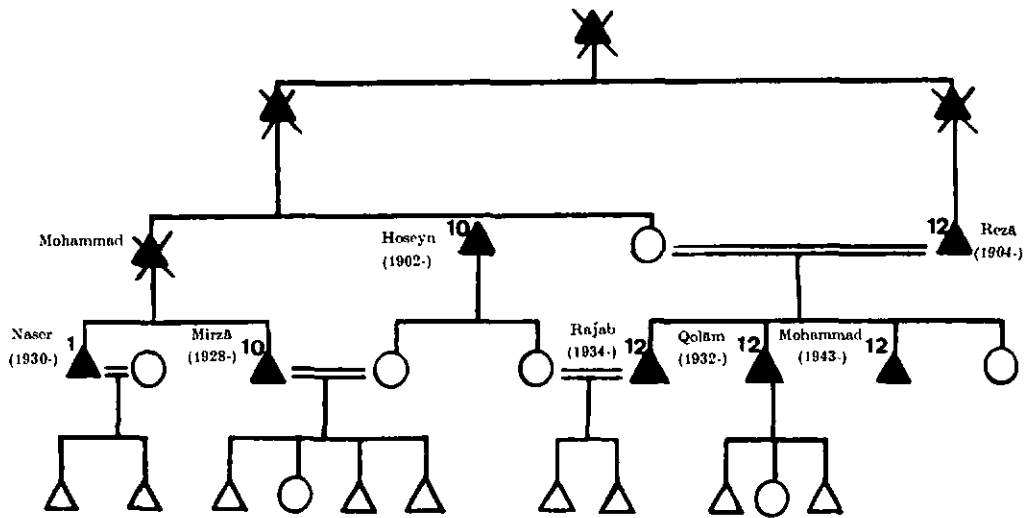


60

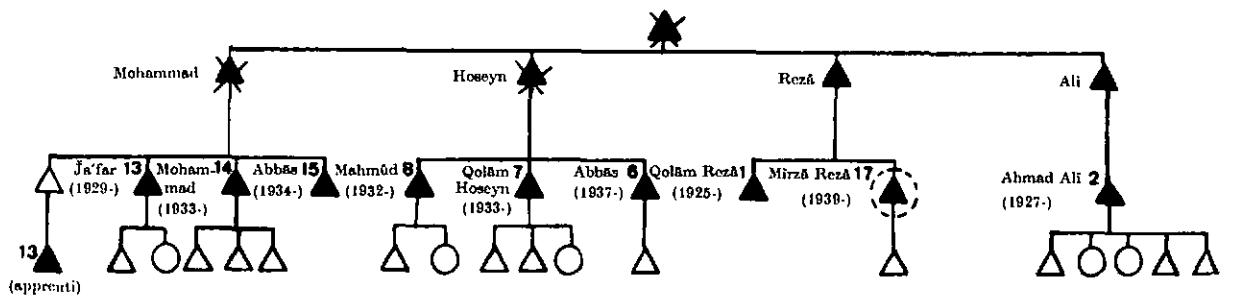
61



Pl. XXIV. Décors sur faïence (suite).



Pl. XXVa. Famille Pahlavān Šamsi.



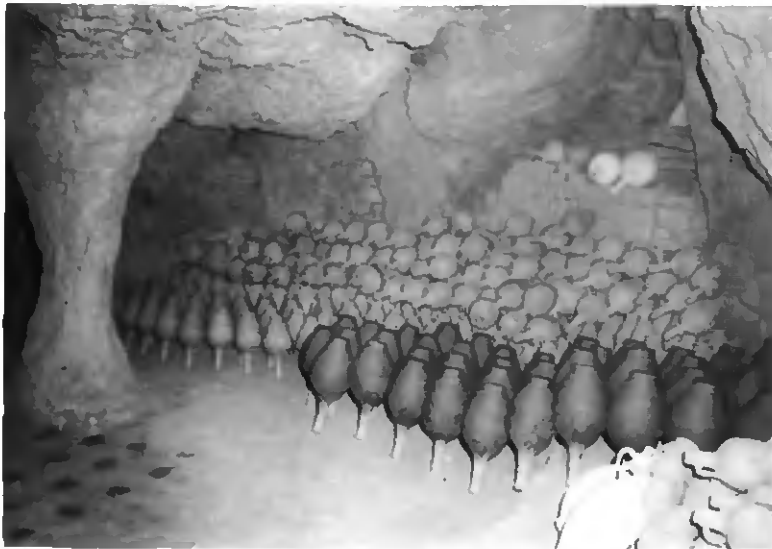
- ▲ = potier
- ★ = décédé
- ▲ (dashed) = faïencier

Les numéros 1, 2, 6, 7, 8, etc.
correspondent aux numéros des
ateliers (v. pl. II).

Pl. XXVb. Famille Āqāi.



1. Le quartier des potiers, vu du S.-O.
A l'arrière-plan, la forteresse.



2. Local de séchage en sous-sol d'un
atelier de type A, creusé dans
les carrières d'argile.



3. Au mur de l'atelier, talisman en
graines de rue sauvage.



4. Cour de l'atelier 10. A droite, front d'exploitation de l'argile.



5. Foulage de l'argile par les apprentis.



6. Tamisage de l'argile blanche dans un bac en ciment où se trouvent déjà la silice et la poudre de verre.



7. Jeune apprenti broyant l'hématite dans la meule.



8. Tour.



9. Moulin à main.



10. Pesée du combustible au moyen d'une balance à fléau.



11. Réservoirs à eau servant de fontaines publiques.



12. Four à pain domestique.



13. Intérieur de l'atelier 10; les tours (v. pl. V).



14. Ostād Mirzā tournassant une cruche.



15. Ansevage des cruches (type A).



16. Enfournement des poteries de type A.



17. Construction de la calotte de fermeture du four au moyen de briques crues.



18. Renforcement de la calotte de fermeture avec de l'argile.



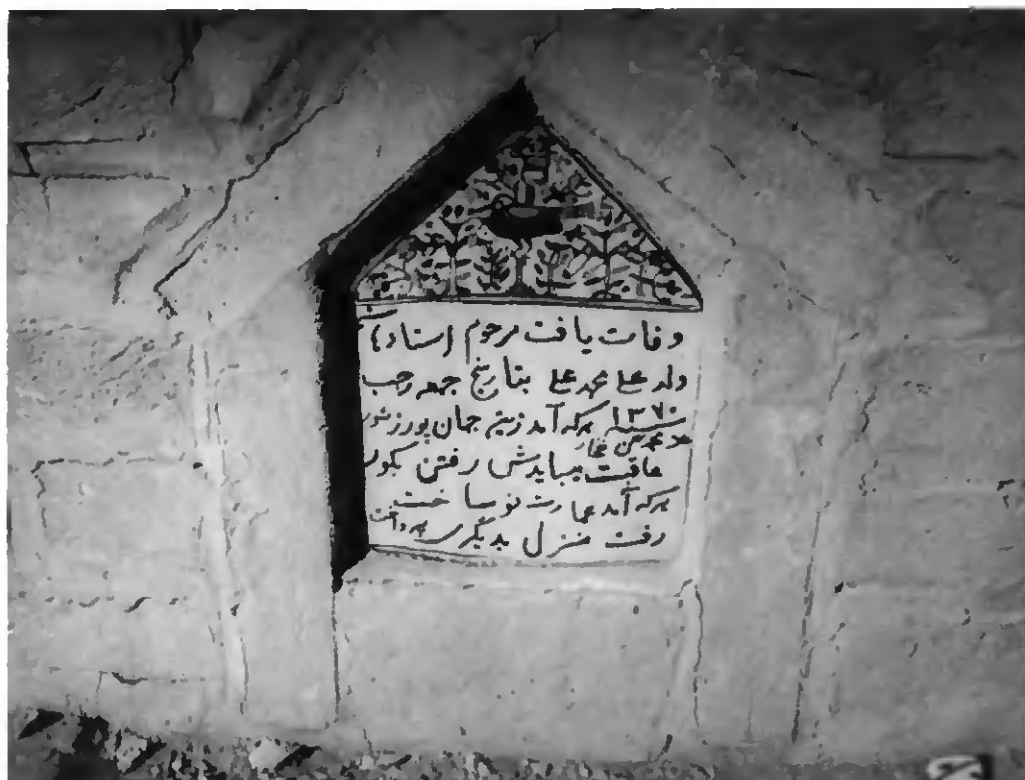
19. Engobage des jarres (type B).



20. Engobage des pots (type B).



21. Décoration des bols (type B) sur le toit de l'atelier.



22. Stèle funéraire en faïence.



23. Tournage des bols en faïence; le diamètre en est donné au moyen de l'estèque de cuivre.



24. Polissage de la lèvre des bols en faïence.



25. Pose du décor dit *kermāni* sur un bol en faïence.



26. Enfournement (four de type C). On distingue à droite et en haut de l'image des supports en anneau, à gauche de l'ouverture du four des isolateurs et, à leur gauche, des supports allongés pour deux bols de très petit format.



27. Supports à l'intérieur du four de type C.



28. Assiette en faïence, décor dit *gombad*. Ø : 21 cm. Datée 1318 H.,/1900; signée: Hoseyn.



29. Assiette en faïence, décor dit *gombad*. Ø : 24,5 cm. Datée 1296 H./1878; signée: Hoseyn.



30. Coupes (type B) prêtes à l'expédition.



31. Camion chargé de poteries destinées au marché de Kermân.